



CHANTS HÉROÏQUES

ET

CHANSONS POPULAIRES

DES

SLAVES DE BOHÊME

VERSAILLES. — TYP. CERF, 59, RUE DU PLESSIS.

COLLECTION DES GRANDES ÉPOPÉES NATIONALES

CHANTS HÉROÏQUES

ET

CHANSONS POPULAIRES

DES

SLAVES DE BOHÊME

Traduits sur les textes originaux

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

LOUIS LEGER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

1866

A SES

HOTES ET AMIS

DE BOHÊME

Le traducteur.

INTRODUCTION

I

S'il est un pays peu connu en France, c'est assurément la Bohême. Nous avons entendu parler de Jean de Bohême, le vieux roi chevaleresque, qui mourut à Crécy dans nos rangs, de Jean Hus, le précurseur de Luther, de Jérôme de Prague, de Jean Ziska et de saint Jean-Népomucène. C'est tout ce que nous avons appris de la Bohême dans le passé ; dans le présent, nous ne connaissons d'elle que ses verres et ses cristaux ; nous ne savons même pas quel est le peuple qui l'habite, quelle langue on y parle, et la plupart de nos manuels

rangent la Bohême parmi les pays allemands de l'empire d'Autriche. Le nom même de la Bohême a pris chez nous un sens absurde, que l'usage a enraciné dans la littérature, et que le chef-d'œuvre d'Henri Murger ne suffit pas à justifier. Les uns vous demandent si réellement Prague n'est pas une ville allemande; les autres si le patois bohême a beaucoup de ressemblance avec le jargon des Tsiganes! Peu de personnes (je ne parle pas des gens du monde, mais des savants) se doutent que la langue bohême ou tchèque, sœur des idiomes russe et polonais, est parlée par six à sept millions d'hommes, non-seulement en Bohême, mais encore en Hongrie et en Moravie; qu'il se publie environ quatre-vingts journaux en cette langue et qu'il existe une littérature bohême, qui, parmi les littératures slaves, occupe un des premiers rangs.

Et cependant, cette nation si oubliée aujourd'hui, a joué autrefois un grand rôle en Europe; c'est elle qui, la première, a donné le signal de la

Réforme et inauguré par le martyre de Jean Hus, l'ère de la liberté de conscience : c'est elle qui a provoqué cette guerre de Trente-Ans d'où est né le système d'équilibre européen. C'est elle enfin qui, au début de notre siècle, s'est mise à la tête du mouvement littéraire et scientifique des Slaves, qui a donné à ces races opprimées la conscience de leur existence nationale, et par les travaux de ses savants, a révélé cette existence aux peuples de l'Occident.

A tous ces titres, l'histoire de la Bohême mérite d'être approfondie. Sa langue et sa littérature demandent à être étudiées, non pas dans les travestissements dont les a revêtues la science allemande, mais dans les textes originaux. Aux conquêtes que l'érudition française a déjà faites dans le domaine germanique, elle doit ajouter le monde slave dont elle a à peine jusqu'ici effleuré les frontières. Un peuple dont la capitale n'est pas à 200 lieues de Paris, a peut-être autant de droits à notre attention que la tribu des Touaregs ou les

sauvages de l'Araucanie. D'ailleurs, grâce à Dieu, la routine a fait son temps, et la critique moderne semble avoir pris pour devise le mot du poète antique : *Nihil humani a me alienum puto.*

Au siècle dernier, Voltaire traitait Shakspeare de Gilles et souhaitait aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes : aujourd'hui la plupart des tragédies de Voltaire moisissent dans la poussière des bibliothèques, et justice a été rendue au génie de Shakspeare comme au génie de l'Allemagne Notre esprit est resté quelque peu superficiel, mais il devient cosmopolite. Les romances de l'Espagne, les rêveries d'Ossian, les chants épiques des Nibelungen se sont tour à tour naturalisés chez nous. Je ne désespère pas d'obtenir le même honneur pour ces chants héroïques de la Bohême; je ne prétends pas les avoir positivement découverts, mais je crois les offrir pour la première fois dans leur ensemble avec un commentaire puisé aux sources slaves ; et ce qui vaut sans doute la peine d'être considéré, dans

une traduction faite, non pas sur une version allemande, mais sur le texte original.

La première édition de ces poèmes parut en 1819. Quelques-uns de nos écrivains ont, depuis ce temps, appris leur existence au public français; ils lui en ont offert quelques fragments. Mais, loin d'épuiser la matière, ils n'en ont pas même pris la fleur, et leurs travaux ne suffisent pas à donner une idée de nos poèmes.

C'est à M. Ampère, que revient l'honneur d'avoir le premier compris et fait connaître l'importance de ces antiques monuments; et cela, quelques années après leur publication. Au milieu de ces voyages aventureux qu'il avait entrepris, comme disait son père, pour constater l'identité de Sigurd et de Sigefrid, il arriva un beau jour à Prague, en 1829; il fut frappé de l'étrange et poétique aspect de la cité slave : il s'aperçut avec étonnement que la langue tchèque n'avait rien de commun avec l'allemand, et qu'un Russe de Moscou se faisait plus aisément comprendre à

Prague, qu'un Autrichien de Vienne. Il constata l'existence d'un théâtre national, obscur alors, et devenu depuis si florissant. Avec son merveilleux instinct de poète et de philologue, il devina ce mouvement qui emportait alors les esprits les plus distingués de la Bohême, dans la voie des études slaves. La traduction allemande du *Kralodvorsky Rukopis*, lui tomba sous la main. Il s'empressa d'annoncer sa découverte, et traduisit quelques fragments du poème de *Zaboï* (1).

Bientôt, le petit volume que M. Ampère avait pu lire à Prague, passa la frontière française, tomba sous la main de M. Edgard Quinet, et lui fournit la matière d'un article fort intéressant, publié en 1831, dans la *Revue des Deux-Mondes* (2), et reproduit depuis dans les œuvres complètes de l'illustre écrivain.

Malheureusement, M. Edgard Quinet était mal

(1) Ampère, *Voyages et Poésies*, tome 1er.
(2) Année 1831, vol. III, 8e livraison.

préparé par ses études antérieures à l'appréciation des poèmes slaves. Son travail, à côté d'heureuses intuitions exprimées en ce style vif et brillant qui caractérise l'auteur, renferme des assertions hasardées, des erreurs graves que les critiques slaves ont durement relevées (1), et parmi lesquelles nous devons au moins signaler cette distraction étrange de l'écrivain, assimilant les Bohêmes aux Tsiganes. Le passage est curieux et mérite d'être cité.

« L'une des races slaves, dit M. Quinet, véritable aventurière, s'insinua plus avant au cœur de l'Allemagne. C'est la Bohême à laquelle appartiennent spécialement les chants dont nous allons parler. Égarée dans sa route, cherchant fortune à l'étranger avec ses sorcières, ses enchanteurs, ses bateleurs, ses villes des morts, sa langue vive et résonnante, son origine équivoque (1), heureuse,

(1) Notamment M. Nebesky dans la *Revue du Muséum de Prague : Casopis ceskeho Museum*, année 1853.

joyeuse, avec son ciel de Prague, avec ses flots de l'Elbe, cette petite nation isolée est elle-même dans l'histoire une folâtre bohémienne au milieu du cercle grave des tribus germaines dont elle est entourée. »

Il n'est pas besoin de réfuter la poétique erreur de M. Quinet. Je croirais faire injure au lecteur, en lui démontrant que les populations nomades des Tsiganes, Zigeunes, Zingaris, Gypsies, Gitanos ou Bohémiens, comme nous disons, n'ont rien de commun avec le peuple Slave qui, sous la conduite de Tchek, s'établit au VIe siècle après Jésus-Christ, dans la terre des Boii. Il est fâcheux de voir autorisée, par l'exemple de M. Quinet, une dénomination impropre et qui donne lieu à plus d'une erreur. Et ne me citait-on pas dernièrement ce trait d'un bibliothécaire allemand, qui classait parmi les livre slaves *la Vie de Bohême*, de Murger !

Du reste, l'article de M. Edgard Quinet, est encore dans l'état actuel des choses, le plus com-

plet qui existe sur la matière. Outre *Zaboï*, qu'il traduit en entier, il renferme deux petits poèmes : *le Cerf*, *le Bouquet*, et l'analyse d'*Iaroslav*. Malheureusement, sa traduction est peu exacte. M. Edgard Quinet ne suit pas le texte slave : j'oserai dire qu'il ne suit pas même la traduction allemande; sachons lui gré cependant, de la vivacité avec laquelle il fait ressortir l'originalité des poèmes bohémiens et leur valeur historique. « Ils sont, dit-il, le lien des traditions épiques de l'Europe avec la poésie épique des Tartares de la Mongolie, de la même manière qu'en Allemagne et en France, les épopées d'Arthur et les poèmes Carlovingiens, rattachent par un autre anneau, la poésie de l'Occident à la poésie de l'Arabie et de la Perse; jusqu'à leur découverte ce lien était rompu. » — Rappelons-nous d'ailleurs, où en étaient les études slaves, à l'époque où M. Quinet écrivait (en 1831), et ne lui faisons pas un crime de quelques erreurs, *quas*

aut incuria fudit, aut humana parum cavit natura...

Un travail moins brillant, mais d'une critique plus sûre, se trouve dans l'ouvrage de M. Eichhoff, *Histoire de la Langue et de la Littérature des Slaves*. Paris, 1839. Après avoir retracé d'une façon très-sommaire, l'histoire des littératures slaves, M. Eichhoff cite comme pièce à l'appui, les plus anciens monuments de la poésie polonaise, serbe, russe et bohême; c'est encore le poëme de *Zaboï* qu'il nous donne. Sa traduction est généralement assez fidèle, ses notes intéressantes (1). Son travail, dit le critique bohême que nous citions tout à l'heure, est, en somme, d'un homme judicieux, attentif et assez savant. Il est regrettable que M. Eichhoff se soit borné à *Zaboï*: il mentionne à peine les autres poëmes, et son travail n'en donne

(1) La traduction de *Zaboï* est reproduite dans le volume de M. Eichoff, intitulé *Tableau de la littérature du Nord, au moyen-âge*. Paris, Didier, 1853.

pas une idée plus complète que ceux de ses prédécesseurs (1).

Voilà, à notre connaissance, tout ce qu'on a écrit, tout ce que l'on a fait en France sur les manuscrits de Kralove Dvor; et cela, quand ils ont été dès leur apparition traduits dans presque toutes les langues, en allemand, en anglais, en italien, en russe, en polonais, en serbe, en hongrois, en danois, en grec moderne, quand ils ont eu l'honneur

(1) Nous ne parlons ici que des travaux français. N'oublions pas cependant que Mickiewicz a traduit dans son *Cours de littérature slave*, les poèmes de *Liboucha* et de *Zaboï*. Mais ses traductions sont plus hardies qu'exactes, et ses appréciations trop sommaires.

Au moment même où nous écrivions ces lignes, a paru dans la *Revue des Cours littéraires* (1er juillet, 16 septembre 1865), un compte-rendu des leçons que M. Chodzko, professeur de littérature slave au collége de France, à consacrées cette année à l'épopée des Bohêmes. Ce travail laisse en dehors les chants lyriques du manuscrit de Kralodvor ; mais il est plus complet que les précédents. M. Chodzko qui nous a souvent dans ce travail, encouragé de ses bienveillants conseils et soutenu de sa vaste érudition, a bien voulu citer à son cours des fragments de notre traduction, et le lecteur retrouvera le début d'*Iaroslav* dans l'article auquel nous le renvoyons.

de renouveler la littérature d'un peuple, d'être étudiés, commentés et admirés par les plus grands critiques de l'Allemagne, par Goëthe, entre autres, qui n'a point dédaigné d'en imiter quelques fragments!

En 1852, les diverses traductions du Kralodvorsky Rukopis ont été réunies et publiées à Prague, dans une édition polyglotte où figurent treize langues (dont neuf idiomes slaves, le russe, le serbe, l'Illyrien, le polonais, le dialecte de la haute et de la basse Lusace, le malo-russien, le kraïnien, le bulgare). L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, sont représentées par des traductions complètes, en vers; la France, par un simple échantillon en prose, le *Zaboï* de M. Eichhoff.

Une nouvelle édition de la *Polyglotte* se prépare en ce moment par les soins de la Société Littéraire (Umelecka Beseda) de Prague. Puisse notre traduction n'être pas trop indigne d'y figurer; puisse-t-elle combler honnêtement une lacune regrettable! Mieux vaut tard que jamais.

II

Ces préliminaires sont un peu longs, mais ils m'ont paru indispensables, et le lecteur me les pardonnera. Je lui dois maintenant quelques détails sur les poèmes que je lui offre.

Il y a aujourd'hui près de cinquante ans, que les poésies connues en Allemagne sous le nom de Kœniginhofer et Grünberger Handschrift, dans les pays slaves sous le nom de Kralodvorsky et Zelenohorski Rukopis (1), ont été découvertes et publiées. Je dois dire en quelles circonstances; l'histoire de cette découverte est elle-même un poème tout entier : on me permettra de reprendre les faits d'un peu haut.

La Bohême slave, aujourd'hui absorbée par

(1) Manuscrit de Kralove Dvor et de Zéléna Hora.

l'Empire d'Autriche, et ce qui est plus étrange, incluse dans la Confédération Germanique, a, pendant longtemps, formé un royaume indépendant. Son histoire, il est vrai, se confond souvent avec celle de l'Allemagne : ses princes portaient le titre d'électeurs du saint empire, et quelques-uns d'entre eux eurent le tort de préparer les voies à l'ambition germanique, en favorisant les Allemands au détriment des nationaux. Cependant, grâce à la vitalité du génie slave, et à la protection éclairée de souverains comme l'empereur Charles IV et Georges Podiébrad, le peuple bohême resta fidèle à la langue et à l'esprit de ses ancêtres, et la littérature bohême pendant le moyen-âge et les siècles de la renaissance, brilla d'un vif éclat : poésie, histoire, philosophie, théologie, elle embrassa tous les genres, et les querelles religieuses suscitées par le hussitisme, offrirent un vaste aliment au génie national. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur ce point : les noms que je citerais n'apprendraient rien au public, et en

entrant dans les détails, je dépasserais les bornes que m'impose la nature de cette introduction.

Cette fécondité littéraire dura jusqu'au début de la guerre de Trente-Ans. On sait quelle infructueuse tentative firent alors les Bohêmes, pour reconquérir sur la maison d'Hapsbourg leur indépendance politique et religieuse. On sait moins comment ils en furent punis. Ce que nous voyons aujourd'hui s'accomplir en Pologne, peut à peu près donner une idée de ce qui se fit alors en Bohême. Les patriotes et les protestants furent mis à mort ou bannis comme le sont aujourd'hui les patriotes et les catholiques de Pologne : la langue bohême et le culte réformé furent interdits et remplacés par la langue allemande et le catholicisme autrichien, comme nous voyons aujourd'hui la langue et l'orthodoxie moscovites se substituer à l'idiome national et à l'antique foi des Polonais. Les Suédois et les Allemands se ruèrent tour à tour sur l'infortuné pays. Des moines italiens et espagnols furent appelés en Bohême et

l'on chargea leur fanatisme d'achever l'œuvre commencée par l'épée vengeresse des Hapsbourg. Ils s'en acquittèrent bien : tel d'entre eux dans son zèle se vantait d'avoir jeté au feu plus de soixante mille volumes en langue bohême ; les bibles y passèrent d'abord, puis les poètes, puis les historiens ; les convertisseurs allaient dans les familles, s'emparant par force des livres proscrits ; et lorsqu'ils étaient las de brûler, ils les enfermaient sous triple serrure dans quelque cellule de leurs couvents, et sur la porte de la cellule ils écrivaient : *Ici est l'Enfer*. Et pendant ce temps, la nation diminuait chaque jour. A la fin de la guerre de Trente-Ans, la population de la Bohême était réduite à huit cent mille habitants. Certes, on eût pu s'écrier alors : *finis Bohemiæ!*

Et cependant la Bohême ne périt pas. Chassée des villes et des châteaux, la langue nationale se réfugia dans le peuple : le paysan la conserva dans ses chansons populaires, ce fonds éternel de la poésie slave ; il garda avec elle le souvenir de ses grands

hommes, de ses libertés perdues, et la haine de l'Allemand. Un écrivain français, madame George Sand, a merveilleusement saisi cette période douloureuse de l'histoire de Bohême : Zdenko, dans son beau roman de *Consuelo*, est assurément la personnification la plus vraie, la plus frappante des sentiments qui agitaient alors ce peuple opprimé, mais non vaincu.

D'ailleurs, quelques livres avaient échappé au vandalisme, et au bout d'un siècle (vers 1780), quand la Bohême recommença à respirer, quelques esprits curieux s'aperçurent que la langue bohême existait encore à côté de l'allemand, déclaré par Joseph II idiome officiel, qu'elle avait eu jadis une littérature; et l'on se mit par curiosité, par esprit d'indépendance, à étudier, ou plutôt à exhumer cette littérature. Des hommes distingués apportèrent à cette patriotique recherche, la patience, la précision germanique : à l'indifférence succéda la curiosité, à la curiosité l'enthousiasme. L'empereur Joseph dut autoriser la création de

chaires pour l'enseignement du bohême et l'établissement d'un théâtre national. On fouilla les bibliothèques, on déchiffra les manuscrits : une science nouvelle naquit; une école de savants se forma; le Musée bohême fut fondé pour recueillir les débris de ce monde retrouvé (1818).

A la tête de cette école marchaient le vieux Dobrovsky, le patriarche de l'érudition slave, dont les travaux, aujourd'hui dépassés, ont frayé la voie aux écrivains plus récents; Jungmann, le grand lexicographe, Celakovsky, Kollar, les poètes de la Bohême renaissante; Shaffarik, le plus profond de ses savants, Palacky, son historien national, Hanka, moins célèbre par ses œuvres personnelles que par la découverte qui a immortalisé son nom.

C'était au mois de septembre 1817; Hanka était allé visiter quelques amis à Kralove Dvor (Kœnigiuhof), petite ville du cercle de Kralove Hradec. Comme il s'entretenait avec le curé des ravages que cette ville avait eu à souffrir au temps des Hussites, ravages dont elle garde encore la trace ;

celui-ci offrit de lui montrer dans un caveau situé sous la tour de l'église quelques flèches qui y avaient été déposées avec de vieux parchemins, à l'époque des guerres de Ziska. Hanka se rendit à l'église avec le curé, et en remuant ces flèches, il découvrit trois manuscrits : le premier était un psautier sur parchemin du xve siècle; le second, un traité d'astronomie; le troisième, mutilé et difficile à déchiffrer, lui parut d'abord un recueil de prières latines; mais en l'examinant de plus près, il reconnut bientôt que ce manuscrit était en langue bohême du moyen-âge, et que les poésies qu'il renfermait égalaient ou même surpassaient tout ce qu'il pouvait connaître de son ancienne littérature nationale, alors presque complétement ignorée. Il eut alors la douleur de constater que les fragments qu'il avait entre les mains se rattachaient à un manuscrit beaucoup plus considérable; il chercha ce manuscrit et ne trouva que quelques lambeaux de parchemin, dont les Hussites avaient empenné leurs flèches.

Aucun de ces fragments n'offrait un vers entier. Hanka dut se contenter des feuillets qu'il avait entre les mains, et dont la ville de Kralove Dvor lui fit présent. Ce précieux manuscrit est déposé au musée de Prague, où l'auteur de cette traduction a pu le voir.

A cette découverte, vint s'ajouter l'année suivante celle d'un autre fragment non moins remarquable. La direction du musée national, récemment fondé (1818), reçut un jour un manuscrit de quatre pages, accompagné d'une lettre anonyme; l'auteur de la lettre déclarait qu'ayant trouvé ce fragment dans les archives d'une grande maison où il était employé, et connaissant le peu de sympathie de son maître, *un Allemand enragé* (ein eingefleischter deutscher Michel), pour

(1) A ce moment la langue allemande était encore employée dans toutes les relations épistolaires. Aujourd'hui on ne parle que le bohême: il se publie en langue bohême 70 à 80 journaux. Le théâtre national de Prague, joue tous les jours, deux fois les jours de fête. Les principales villes de province ont également des théâtres.

la littérature bohême, il avait résolu de l'adresser au musée national, afin de le soustraire à une destruction certaine. Il ajoutait qu'il avait vainement essayé de déchiffrer ce morceau, mais qu'il espérait que quelque professeur de Prague serait plus heureux que lui. Quant à son nom, il croyait devoir le cacher, de peur d'être compromis auprès de son maître et de perdre sa position.

Le vieux Dobrovsky essaya le premier de déchiffrer le mystérieux parchemin : il n'y put parvenir. Hanka réussit avec l'aide du lexicographe Jungmann. Ce fragment n'était autre que *le jugement de Liboucha* qui figure en tête de cette traduction.

Dobrovsky, blessé dans son amour-propre de savant et de vieillard, s'éleva alors et vivement contre l'authenticité du manuscrit. Il prétendit qu'Hanka et Jungmann l'avaient fabriqué, et qu'ainsi s'expliquait l'aisance avec laquelle ils avaient pu le déchiffrer. Ils offrirent alors de soumettre le manuscrit à une expertise chimique, qui

déterminerait l'âge de l'encre et du parchemin. On fit observer à Dobrovsky que cette expertise pourrait anéantir le manuscrit : il hésita et finalement refusa.

Plus tard, cette expertise a été faite et elle a pleinement confirmé l'authenticité du manuscrit de Zéléna Hora, démontrée d'ailleurs par les travaux de Tomek, d'Hatala, de Schafarik et de Palacky (1).

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur la découverte du *Jugement de Libouchá* : elle est due à un nommé Kovar qui était régisseur des biens

(1) Voyez pour les détails : 1° *Die Grunberger Handschrift. Zeugnisse uber die Auffindung des Libusin soud.* Témoignages relatifs à la découverte du Jugement de Liboucha, par Tomek, brochure in-8, Prague 1859 ; 2° *Die Altesten Denkmæler der bœhmischen Sprache.* Les plus anciens monuments de la langne bohême, par Schafarik et Palacky (Prague 1840), travail remarquable, où le jugement de Liboucha est étudié au point de vue paléographique, littéraire, historique, etc., et qui rend, au témoignage de Jacob Grimm, tout doute, tout soupçon impossible.

du comte de Colloredo Mansfeld à Zèléna Hora (Grünberg).

L'authenticité du manuscrit de Kralove Dvor, admise par Dobrovsky, fut aussi contestée lors de son apparition : les arguments sur lesquels se sont appuyés les adversaires d'Hanka, échapperaient pour la plupart aux lecteurs français, et je ne crois devoir ni les reproduire, ni les réfuter. On a tour à tour invoqué contre lui la philologie, l'histoire, la paléographie. La vieille haine des Germains pour les Slaves a encore envenimé la discussion, et Hanka, traité d'impudent faussaire, a dû finalement s'adresser aux tribunaux pour demander justice d'assertions qui entachaient son honneur (1). Il avait eu le tort de déchiffrer seul le

(1) Consulter sur cette question l'écrit des frères Joseph et Hermenegilde Iritchek : *Die Echtheit der Kœniginhofer Handschrift*. L'authenticité du manuscrit de Kralove Dvor. Prague 1862. Libraire de Tempsky. Les objections de la critique allemande y sont exposées et refutées avec autant d'énergie que d'érudition. Je dois beaucoup à ce livre pour les notes qui accompagnent ma traduction.

manuscrit et de ne le montrer à personne avant sa publication ; de là ce soupçon si flatteur pour son talent, mais que ne justifient pas assurément les œuvres de Hanka : aucune d'elles ne saurait entrer en comparaison avec cette grandiose et primitive poésie.

La découverte de Hanka eut un grand retentissement, non-seulement en Bohême, mais dans tout le monde slave et en Allemagne. L'édition princeps parut à Prague, en 1819 ; une seconde fut publiée en 1820, dans *les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, une troisième à Prague, en 1829. Elle contenait, outre le manuscrit de Kralove Dvor, le jugement de Liboucha et quelques fragments que l'on trouvera dans cette édition. Elle était accompagnée d'une remarquable traduction en vers allemands du professeur Aloys Svoboda. Depuis ce moment, traductions et éditions se sont multipliées sans relâche dans toutes les langues. Goëthe, frappé de la beauté du recueil, en imita une pièce.

Pouschkine, le grand poète russe, se préparait à le traduire quand il mourut. Nous avons vu ce qui a été fait en France, par MM. Ampère, Quinet et Eichoff.

Je ne me propose pas d'énumérer tous les travaux auxquels les deux manuscrits ont donné lieu ; mais je dois signaler l'influence extraordinaire que cette découverte a exercée sur le développement de la littérature bohême ; elle l'a transformée complétement : avant elle, les écrivains se traînaient péniblement sur les traces de la France et de l'Allemagne; dès lors, ils se sont passionnés pour le glorieux passé de leur pays; ils se sont retrempés à cette source vive de l'antique poésie nationale; ce qu'Homère fut pour la Grèce, ce que Dante fut l'Italie, ce que les Nibelungen ont été pour l'Allemagne, le Kralodvorsky Rukopis le fut pour la Bohême. Il n'est pas un des écrivains modernes de la Bohême qui ne doive quelque chose à son influence ; le succès de Hanka a excité l'émulation des archéologues, et depuis ce temps

plus d'une précieuse découverte a été due à cette heureuse émulation : la peinture, la sculpture, la musique se sont inspirées des deux manuscrits; les autres langues slaves ont ressenti elles-mêmes le contre-coup de cette découverte.

N'eussent-ils eu d'autre mérite que de ressusciter une littérature, les poèmes de Kralove Dvor et de Zélena Hora mériteraient d'être connus en France. La lutte du slavisme et du germanisme est un des problèmes les plus délicats de l'histoire contemporaine, une des questions les plus graves de l'avenir. Le jour n'est peut-être pas loin où elle éclatera dans toute sa gravité, et peu d'hommes chez nous pourront la comprendre, faute d'en avoir étudié les éléments.

III

Les poèmes du manuscrit de Kralove Dvor sont au nombre de quatorze : le manuscrit de Zéléna Hora en comprend deux : en tout seize morceaux. Les plus longs et les plus remarquables de ces poèmes ont trait à des événements historiques. Nous les désignerons sous le nom de *Chants héroïques* : ils sont au nombre de huit, savoir :

Le Jugement de Liboucha.

L'Assemblée.

Zaboï et Slavoï.

Cestmir et Vlaslav.

Oldrich et Boleslav.

Benech Hermanov.

Loudicha et Lubor.

Jaroslav.

Parmi les huit autres, deux, à raison de leur double caractère (*Zbyhon et le Cerf*), sont désignés par les critiques slaves sous le nom de poëmes lyrico-épiques. Six enfin (*la Rose, le Bouquet, les Fraises, le Coucou, l'Abandonnée, l'Alouette*) sont de simples chansons populaires, recueillies et peut-être arrangées par quelque poëte inconnu; elles forment la partie purement lyrique du recueil.

Ici, une question se présente : quelle est l'origine probable des poëmes héroïques? à quel siècle, à quel auteur peut-on les rapporter?

Les conjectures assez nombreuses auxquelles cette question a donné lieu, ne s'appuient sur aucune base historique, et je ne les rapporterai pas. Un fait acquis, c'est que l'écriture du manuscrit ne peut pas être postérieure au treizième siècle. D'autre part, on ne peut guère admettre que ces chants appartiennent à la même époque et qu'ils soient de la même main. Sans doute, ils ont tous entre eux un air de famille : tous res-

pirent l'amour de la patrie, le respect de la divinité vraie ou fausse, la haine de l'Allemand : on y reconnaît l'expression du sentiment national à des époques et dans des circonstances diverses; on n'y trouve pas le sceau d'une individualité. Il y a tout un abîme entre la poésie abrupte et primitive de Zaboï, et ce récit de tournois si élégant, si chevaleresque qui a pour titre : *Loudicha et Lubor*. On sent d'ailleurs, à la lecture de ces poëmes, qu'ils ont dû être composés au moment même des événements qu'ils célèbrent. Ils offrent souvent plus de réalité que les récits des historiens. Ainsi, la princesse païenne Liboucha, qui, chez les chroniqueurs est représentée comme magicienne et prophétesse, apparaît dans notre poëme entièrement dépouillée de ses attributs fabuleux. L'élément surnaturel ne joue aucun rôle dans ces chants : il ne se rencontre qu'une fois dans *Jaroslav*; il s'agit de magiciens et de bâtons enchantés; mais la scène que raconte ou qu'imagine le poëte, se passe au camp des Tartares. Il

n'en a pas été témoin oculaire ; ce caractère de réalité sur lequel nous devons insister, distingue profondément les chants bohêmes des fantaisies épiques du moyen-âge.

Je ne parle que des chants héroïques ; il est bien entendu que les autres sont de simples chansons populaires improvisées par des jeunes filles ou des poëtes de villages, semblables à celles que Celakowsky a, dans ce siècle même, recueillies en Bohême, Vouk en Servie, Jegota Pauli en Galicie, Sacharoff en Russie, etc,. J'ai noté moi-même plus d'un rapprochement entre les chansons ruthènes ou russes, et celles du *Kralodvorsky Rukopis.*

De ces chansons à nos poèmes, la distance n'est pas si grande qu'elle peut le paraître au premier abord, et la critique s'accorde aujourd'hui à leur attribuer une commune origine ; c'est le peuple qui a fait la chanson, ce sont les rapsodes populaires qui ont fait les chants.

Les Slaves, on le sait, sont une race chanteuse par excellence.

« Vous vous vantez d'être plus civilisés que nous, dit le poète Kollar ; mais vous, vous chantez pour le peuple, et le peuple chante pour nous. » Et ailleurs : « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations. » On sait que les langues slaves sont riches, harmonieuses, éminemment musicales. Ce que Kollar écrivait naguère, est vrai des Slaves à toutes les époques. Théophylacte, le chroniqueur Byzantin du VIIe siècle, raconte qu'un jour on arrêta en Thrace trois étrangers : ils étaient sans armes, mais portaient chacun une lyre ; on leur demanda qui ils étaient : ils répondirent qu'ils étaient envoyés par un souverain de l'Orient, qu'ils habitaient un pays dont les habitants ignoraient l'usage du fer, et passaient leur vie à chanter et à danser. Ces voyageurs étaient des Slaves (Sclabenoi). Dans la chronique ruthène de Nestor, dans celle de Kosmas de Prague, écrites au XIIe siècle, on reconnait des emprunts évidents faits à des poèmes aujourd'hui perdus. Le chant d'Igor, qui date lui-même de

la même époque (1), parle d'un poète antérieur, Boian, qui lançait ses dix doigts sur les cordes de la lyre, pour célébrer les héros. Notre Zaboï est tout à la fois un grand guerrier et un poète aimé des dieux : il s'accompagne sur un varyto harmonieux; « ses chants vont du cœur au cœur. » Il est comparé à Lumir, un autre poète slave, dont les chants comme ceux de l'Orphée antique, émeuvent les collines et les contrées environnantes.

Ces divers témoignages suffiraient à établir qu'il a existé chez les Slaves des chanteurs analogues à ces aëdes grecs des temps primitifs, à ces Phémios, à ces Démodocos qu'Homère représente célébrant la querelle d'Achille et d'Ulysse, le cheval de Troie, le retour des guerriers.

Mais nous avons à notre service mieux que des inductions et des hypothèses : ces chantres nationaux dont le souvenir s'est perdu si vite dans la Bohême civilisée par les Allemands, ils ont

(1) Traduit par M. Eichoff, *Histoire des Littératures slaves.*

subsisté jusqu'à nos jours en des contrées moins soumises aux influences européennes : la Serbie, sur les bords du Danube, l'Ukraine, sur les rives du Dniéper.

Les *pesme jenske* (poésies féminines) des Serbes répondent aux chansons populaires de la Bohême : les *pesme junacke* (poésies viriles), à nos chants héroïques. On les a recueillies avec soin dans notre siècle (1). Quelques-unes sont de véritables épopées et n'ont pas moins de 1,200 vers : elles ont

(1) Voir sur les chants serbes : la traduction qu'en a donnée madame Elisa Voiart (d'après l'allemand), celle de M. Dozon (*Poésies populaires serbes, traduites sur l'original*), un spirituel article de M. Laboulaye (*Etudes sur l'Allemagne et les Pays slaves*), et divers travaux de la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Cyprien Robert et madame Dora d'Istria.

Le lecteur curieux de comparer les poésies serbes aux poésies bohêmes, remarquera sans doute une différence plus grande entre les chants épiques qu'entre les chansons populaires. Cela s'explique aisément : les chansons populaires sont l'expression toute spontanée d'un sentiment naïf et universel, l'amour ; les chants épiques sont le fruit d'une inspiration plus soutenue, et reproduisent des événements qui n'ont rien de commun entre eux.

été improvisées le plus souvent par des vieillards qui les chantaient en s'accompagnant de la gousla : une génération les a transmises à l'autre, et plus d'une variante est venue s'ajouter au fond primitif. Le sujet principal de ces épopées, c'est la lutte des Serbes contre les Turcs, c'est le tsar Lazare, le désastre sanglant de Kossovo, comme la lutte des Slaves et des Germains est l'objet des chants bohêmes : les poètes bohêmes ont disparu, les poètes serbes ont subsisté. Dans notre siècle même on a compté parmi ces aëdes de la Serbie, un prêtre, le franciscain André Katchiteh, un prince, le vladyka du Monténégro, Pietr Petrovitch Niegosch et son neveu, Mirko. Aujourd'hui, ils commencent à disparaître à mesure que la civilisation européenne envahit la Serbie. Encore un siècle, il ne restera peut-être plus d'eux que leur souvenir; et, si Vouk Karadchitch n'avait pas réuni leurs chants, peut-être l'avenir en eût-il été privé comme nous le sommes des poëmes anéantis par la destruction d'une partie de notre manuscrit.

L'Ukraine, où l'immensité des steppes et la vie aventureuse des Cosaques prêtent particulièrement à la poésie, nous offre également des chants épiques nationaux ; on les appelle *Doumi*. Comme les *pesme* des Serbes, ils célèbrent des événements historiques : improvisés au moment même de l'action, ils se transmettent de bouche en bouche et sont généralement chantés par des musiciens ambulants appelés bandouristes, du nom de la bandoura, l'instrument sur lequel ils s'accompagnent.

Les *doumi* n'ont pas, que je sache, été traduits en français. M. Bodenstedt en a recueilli un certain nombre et les a publiés dans une élégante traduction en vers allemands, sous ce titre : *Die Poetische Ukraine* (l'Ukraine poétique, chez Cotta, Stuttgard). Je lui emprunte, faute du texte original, l'une des plus longues et des plus remarquables de son recueil.

Elle a pour titre : *La mort d'Ivan Konortchenko.* Elle se rapporte à l'année 1684, où les Cosaques

de l'Ukraine polonaise défirent à Tahin les Tartares de Crimée.

« Près de Korsun, la ville fameuse, dans la
» noble terre d'Ukraine, se lève Chvilonenko,
» le chef de l'armée. Et il crie aux Cosaques :
» Frères ! assez de repos ; venez avec moi à la
» plaine de Tscherkenie, acquérir de la gloire et
» du butin. »

» Alors on n'entend plus la musique résonner
» dans les villes : les officiers vont de maison en
» maison porter les ordres du chef pour le départ.
» Celui qui attendra dans la maison de son père
» le repas d'adieu, celui-là devra courir plusieurs
» milles pour atteindre Chvilonenko, le seigneur
» de Korsun.

» Dans la ville de Tscherkass, vit une vieille
» veuve ; elle a un fils : il s'appelle Ivan Konov-
» tschenko. Dès que la vieille a entendu le cri de
» guerre, elle accourt à la maison : elle fait em-
» mener les chevaux en des endroits éloignés,
» elle cache l'armure de son fils dans le cellier.

» elle court d'un pas hâtif à l'église..... A ce mo-
» ment, Ivan s'éveille.

» Et voilà qu'au mur il ne trouve plus ni son
» épée, ni son fusil au canon brillant. Il court à
» l'écurie. Malheur ! son cheval noir n'y est plus.
» Il cherche partout sa mère, et la rencontre près
» de l'église.

» — Ma mère, tu as mal agi. Tu ne m'as pas
» éveillé, tu as caché mes armes, tu as éloigné
» mes chevaux ! Tu aurais mieux fait de courir à
» la ville de Krylov, de m'acheter un cheval,
» chez les Juifs, de le harnacher à neuf, et moi,
» jeune Cosaque, de m'envoyer à la guerre.

» — Mon fils, tu as quatre forts taureaux, deux
» chevaux qui viennent de ton père, de belles
» bêtes. Tu peux, à Tcherkass, vivre heureux et
» en joie. Pourquoi veux-tu sans profit t'exposer
» aux dangers?

» — Que me sert de vivre en joie ici ? D'y don-
» ner aux Cosaques des festins et des fêtes? Une
» fois ivres, ils s'amuseront à mes dépens. Ils me

» railleront, me bafoueront comme un lâche. Et
» d'ailleurs, il n'y a ni honneur ni plaisir à la-
» bourer la terre comme un paysan, à salir ses
» bottes jaunes dans la boue, à user ses habits
» derrière la charrue. Quelque chose me pousse
» à Tahin, la ville de la vallée, pour y conquérir
» la gloire et l'honneur. »

» Il parla ainsi, demanda la bénédiction de sa
» mère, prit congé d'elle, et s'élança dans la val-
» lée de Tscherkenie à la suite de ses frères.

» Ce n'est pas un brillant faucon qui déploie ses
» ailes au-dessus de la vallée, ce n'est pas un
» cygne blanc qui, là-bas dans la vallée, chante
» sa chanson; c'est Chvilonenko, le chef des Co-
» saques, il commence ainsi à parler :

» — Y a-t-il parmi vous, Cosaques, un hardi
» compagnon, un courageux et léger cavalier?
» Qu'il me suive à la vallée de Tscherkenie, pour
» y acquérir de la gloire et du butin.

» Ivan Konovtschenko entend ces paroles, il » s'avance le premier auprès du chef.

» — Ivan, tu n'es encore qu'un enfant : tu n'as » jamais été en guerre, jamais sur un bateau tu » n'as traversé la mer, jamais tu n'as vu de près la » mort. Tu dois d'abord étudier les mœurs des » Cosaques, pour avoir le plaisir d'aller avec » nous au combat.

» — Ce ne sont pas toujours les vieux aigles » qui volent le plus vite, ce ne sont pas les vieilles » alouettes qui chantent le plus clair. Souvent la » jeune mouette prend mieux les poissons que la » vieille qui laisse pendre son aile fatiguée. »

» Ainsi parle Ivan le jeune héros, et il s'élance » avec le chef dans la campagne.

» Devant son sabre douze Tartares sont tombés » dans le combat; avec son crochet, il en a fait six » prisonniers et les a apportés en présent au chef » Chvilonenko.

» Celui-ci le reçoit avec joie, le conduit au camp » des Tartares, fait asseoir auprès de lui Ivan

» Konovtschenko, et raconte sa gloire à tous ceux » qui étaient avec lui.

» Ivan plein de joie demande: Donne-moi ta » bénédiction, ô seigneur. Permets-moi d'apaiser » ma soif avec du vin, je n'en combattrai que » mieux les infidèles.

» — Non, tu n'humecteras point tes lèvres de » vin, pour te jeter de nouveau dans le combat, » mais tu boiras à ton gré, pour te reposer ensuite » dans la tente, des labeurs du jour.

» — Ne crains pas, seigneur! mon ivresse ne » me fera point de tort, elle me remplira d'un » nouveau courage.

» Ce n'est point un tourbillon de vent qui » souffle de la vallée de Tscherkenie, ce n'est pas » l'aigle rapide qui épouvante les vautours fuyant » devant lui.

» C'est Ivan Konovtschenko qui, à bride abat- » tue, s'élance sur son cheval noir, au milieu de

» la mêlée. Son sabre brille comme la lueur de » l'éclair, il renverse par terre trois janissaires : » il coupe la tête de trois Tartares. Puis il ren- » gaîne son épée, chante sa gloire aux Cosaques, » court dans tous les sens à travers la plaine, puis » raille et injurie l'armée des infidèles.

» A ces fanfaronnades, la troupe des infidèles » remarque que le jeune cosaque est ivre; ils s'en- » fuient, l'entraînent après eux et l'ont bientôt » éloigné du camp des Cosaques, puis alors, tous, » comme des sauterelles, ils l'entourent, le tuent » avec leurs pistolets et leurs épées.

» Mais le cheval du Cosaque leur échappe... Le » fidèle animal retourne seul au camp, il court » autour des tentes, il creuse le sol du pied, il » appelle son maître de ses tristes hennissements.

» Chvilonenko les entend : il reconnaît le che- » val d'Ivan. Et s'adressant à ses compagnons : « Vous avez mal fait, dit-il, de laisser partir au » combat votre camarade ivre; c'est vous mêmes » qui avez causé la perte de ce brave.

» Ecoutez bien mes paroles ! chargez vos fusils.
» En avant ! arrachons son corps aux Musulmans.
» Ce n'est pas en vain que le cheval seul s'est en-
» fui. Il nous apprend que son maître a perdu la
» vie. »

» Les Cosaques écoutent ces paroles. Ils s'élan
» cent sur leurs chevaux, se hâtent vers la vallée,
» arrachent aux mécréants le corps de leur frère.

» Avec leurs épées ils creusèrent une fosse pro-
» fonde, avec leurs bonnets ils en retirèrent la terre,
» puis ils descendirent le cadavre et enterrèrent
» ainsi le fils de la veuve, Ivan Konovtschenko.

» Puis ils firent retentir des flûtes longues de
» sept empans et des trompes de guerre, musique
» de deuil en l'honneur du Cosaque tombé dans le
» combat.

» Bientôt les Cosaques levèrent leur camp et
» revinrent aux villes chrétiennes.

» La veuve, la vieille mère voit approcher l'ar-
» mée ; elle achète de l'hydromel au bazar pour

» fêter son fils, et elle cherche Ivan dans la foule
» des guerriers.

» Le premier escadron des Cosaques passe ;
» la veuve-mère ne voit pas son fils. Le second
» escadron s'avance : l'étendard le précède. Deux
» Cosaques conduisent un cheval derrière, mais
» la selle du cheval est vide. La vieille mère re-
» connaît le cheval ; elle se tourne en sanglottant
» vers les Cosaques, et apprend d'eux la mort
» et les hauts faits de son fils.

» Elle fit un grand festin de funérailles et y in-
» vita tous les Cosaques : elle donna au chef le
» cheval de son fils, au plus vieux de l'armée son
» épée et son fusil.

» Le jeune Cosaque a dû mourir comme la
» fleur des steppes sous le souffle du vent. Mais
» sa gloire n'est pas morte avec lui... Maintenant
» encore les Cosaques chantent et louent sa vail-
» lance. »

Lisez ce chant et les autres du recueil de

M. Bodenstedt, lisez les poèmes serbes et vous reconnaîtrez entre eux et les chants bohêmes une étroite affinité. L'ensemble de ces poèmes forme un cycle, auquel il n'a peut-être manqué qu'un Homère, mais qui, à défaut d'une Iliade ou d'une Odyssée, nous offre des fragments comparables pour la beauté et la grandeur, à ce que l'antiquité a produit de plus parfait.

Il me resterait peut-être à développer cette proposition en étudiant le *Kralodvorsky Rukopis* au point de vue esthétique et littéraire, en le comparant aux autres épopées européennes, à notre Roland, aux Nibelungen, au Romancero. Mais on juge mal ce qu'on a traduit. Qu'il me suffise d'avoir signalé les travaux antérieurs, indiqué l'importance et l'origine de ces poèmes. Cette introduction n'est déjà que trop longue ; je laisse à la critique française le soin de la compléter; si mince que soit ce volume, j'ose espérer qu'il ne la trouvera pas indifférente.

Paris, novembre 1865.

PREMIÈRE PARTIE

—

CHANTS HÉROÏQUES

LES

CHANTS HÉROÏQUES

DES SLAVES DE BOHÊME

I

LE JUGEMENT DE LIBOUCHA

MANUSCRIT DE ZELENA-HORA (1)

(VIIIe siècle ap. J.-C.)

Ce morceau malheureusement incomplet paraît remonter au VIIIe siècle de l'ère chrétienne. C'est le plus ancien monument non-seulement de la littérature bohême, mais aussi de toutes les littératures slaves; il raconte un événement célèbre dans l'histoire de Bohême, la querelle de deux

(1) Voir l'Introduction, p.

frères qui se disputaient l'héritage paternel, le jugement que porta la princesse Liboucha, l'affront qu'elle reçut en cette circonstance, et à la suite duquel elle épousa le laboureur Przémysl Stadicky.

Liboucha, suivant la légende, était fille de Krok qui avait succédé à Samo au commencement du VIIe siècle. Elle avait deux sœurs : Kacha, savante en l'art de guérir les hommes; Tetka, versée dans la mythologie païenne (1). Quoiqu'elle fût la plus jeune, Liboucha obtint, grâce à sa merveilleuse sagesse (les vieilles chroniques lui attribuent le don de prophétie), l'honneur de gouverner la Bohême à la mort de son père.

Le mariage de Liboucha avec Przémysl donna naissance à la dynastie des Przémysl, qui régnèrent en Bohême jusqu'en 1316, et à laquelle la maison d'Autriche aujourd'hui régnante, se rattache par les femmes.

(1) La Bohême ne se convertit qu'au Xe siècle au christianisme.

Un chroniqueur latin du XIIe siècle, un bel esprit hostile aux traditions slaves, Kosmas de Prague raconte tout au long le jugement de Liboucha : il nous a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre son récit sous les yeux du lecteur. Voici comment il s'exprime :

« En ce temps s'éleva entre deux citoyens renommés par leur naissance et leur fortune, une querelle assez vive sur la délimitation de deux champs contigus ; ils s'emportèrent dans leur dispute au point de s'arracher la barbe et d'échanger des coups de poing. Ils entrent furieux dans le palais, abordent la princesse avec grand bruit, et la supplient de décider leur querelle d'après la justice. La princesse, suivant la mollesse ordinaire aux femmes qui n'ont pas de mari à craindre, reposait dans l'attitude d'une femme qui vient d'accoucher, languissamment étendue sur un lit haut en tapisserie. Au moment où, suivant les inspirations de la justice, et sans égard pour les personnes, elle ramenait à la légalité la cause de

cette querelle, celui dont l'intérêt n'avait pas triomphé s'emporta plus que de raison, se frappa trois et quatre fois la tête, frappa trois et quatre fois la terre de son bâton, et couvrant à pleine bouche sa barbe de salive, s'écria : « Oh ! affront que des hommes ne devraient pas supporter ! Une femmelette décider avec un esprit rusé les querelles des hommes ! Nous savons bien qu'une femme, soit assise sur le trône, soit debout, a peu de bon sens : que sera-ce donc quand elle est couchée sur un lit? Elle est plus faite alors pour se prêter aux désirs d'un mari que pour rendre la justice à des guerriers. C'est chose sûre qu'elles ont toutes les cheveux longs et la raison courte (1); mieux vaut mourir que de souffrir de telles choses. Opprobre des nations et des peuples, vous êtes les seuls que la nature ait ainsi abandonnés ; vous qui n'avez point de chef, point de citoyen pour vous conduire,

(1) Cette épigramme se retrouve souvent dans les poèmes slaves.

mais une femme pour vous opprimer. » — Alors la princesse dissimulant son dépit, etc. »

Voilà ce qu'imagine un bel esprit du XIIe siècle, écrivant dans une langue étrangère. Ecoutons maintenant cette grandiose et naïve poésie :



Ah ! Veltava (1), pourquoi troubler tes eaux ? pourquoi troubler tes eaux argentées ? La tempête furieuse t'a-t-elle soulevée, après avoir rassemblé dans le vaste ciel les nuages orageux, inondé les sommets des vertes montagnes, emporté dans ses tourbillons humides le sable doré de tes rives ?

— Comment ne troublerais-je pas mes eaux, quand deux enfants du même lit, deux frères se querellent pour l'héritage de leur père ? Ils se querellent avec acharnement, l'impétueux Chrou-doch, seigneur des rives de l'Otava sinueuse, qui

(1) Nom slave de la Moldau. — Chez les Slaves primitifs une sympathie intime rattache la nature à l'homme. La querelle de deux frères suffit pour bouleverser les éléments.

roule de l'or, et le vaillant Stiaglav, seigneur de la froide Radbuza : tous deux frères, tous deux fils de Klen, de l'antique race de Tetva, fils de Popel qui jadis avec Tchekh (1) et son peuple, vint en ces grasses contrées après avoir traversé trois rivières (2).

Une hirondelle familière s'envola, s'envola des rives sinueuses de l'Otava, et alla se poser sur la large fenêtre de l'antique palais doré de Liboucha, de l'antique palais de son père, du saint Vyche-

(1) Suivant la tradition un chef slave, appelé Tchekh, serait venu au vie siècle s'établir en Bohême; à quelques lieues de de Prague, à Roudnitz on montre encore la colline où Tchekh s'arrêta.

(2) On ne sait quelles sont les trois rivières. Certains critiques qui veulent que les Tchèques soient venus de la Croatie désignent la Drave, le Raab et le Danube : suivant d'autres qui placent le berceau du peuple Tchèque dans la Grande Croatie, au pied des Carpathes, ces trois rivières sont la Vistule, l'Elbe et l'Oder. Schafarik et Palacky, qui ont consacré un ouvrage spécial à l'interprétation de notre poème, prétendent que le nombre trois ne doit pas être pris à la lettre, et que dans les légendes slaves il représente un nombre indéterminé.

grad (1) ; elle gémit et se plaint tristement (2).

La sœur des deux rivaux l'entend, elle l'entend et va dans l'intérieur du palais supplier la princesse d'ouvrir ses assises pour décider la querelle, d'appeler les deux frères devant elle, et de les juger suivant la loi.

La princesse ordonne d'envoyer des messagers à Svatoslav près de la blanche Loubiça, où croissent les jeunes chênes, à Lutabor sur la cime de Dobroslav, au pied de laquelle l'Elbe boit les eaux de l'Orliça, à Ratibor, des montagnes des Géants où Trut tua le serpent cruel (3), à Radovan près de Kamen-Most, à Jarojir, près des sources de la Veltava, à Strézibor, près de la belle Sazava, à Samorod, près de la Bérounka, dont les flots roulent

(1) Le Wychegrad, colline qui domine Prague et qui fut dans les temps primitifs la résidence des ducs de Bohême.

(2) Nous aurons plus d'une fois l'occasion de faire remarquer le rôle que jouent les animaux dans la poésie et les traditions slaves. Voir les *Contes des Paysans slaves*, par M. A. Chodzko (1864, Paris, Hachette).

(3) Il y a encore en Bohême une ville appelée Trutnow, qui porte un dragon dans ses armes.

de l'argent, à tous les kmets, lekhs et vladyks (1), à Chroudoch et à Stiaglav, les deux frères qui se disputent l'héritage paternel.

Les lekhs et les vladyks se rassemblent dans le Wychegrad : chacun prend place suivant son âge; la princesse entre vêtue de blanc et prend place sur le trône paternel au milieu de l'illustre assemblée.

Auprès d'elle se placent deux vierges versées dans les connaissance des lois divines : l'une tient les tables de la loi, l'autre l'épée qui punit les injures; en face d'elles brille la flamme qui témoigne du droit, à leurs pieds est l'eau sainte qui purifie (2).

La princesse prend la parole du haut du trône

(1) On a beaucoup disserté sur le sens de ces termes : kmets, lekhs et vladyks : ce sont sans doute les représentants des différentes classes de la nation (nobles, grands propriétaires, paysans).

(2) Ce passage montre clairement que les épreuves judiciaires étaient déjà connues chez les Slaves païens. Le christianisme ne les a point inventées : il n'a fait que les régulariser en les sanctifiant. L'épreuve du feu est déjà mentionnée dans l'*Antigone* de Sophocle.

d'or de son père : « Mes fidèles, kmets, lekhs et vladyks, décidez entre deux frères qui se disputent un héritage, l'héritage de leur père. D'après la loi des dieux immortels, ils doivent le posséder en commun ou le diviser en portions égales. Kmets, lekhs et vladyks, confirmez mon jugement s'il vous semble juste (1), s'il ne vous semble pas juste, portez une autre sentence pour mettre un terme à la querelle des deux frères. »

Les lekhs et les vladyks s'inclinent et se mettent à parler entre eux à voix basse : ils parlent bas entre eux et approuvent la décision de la princesse.

(1) Contrairement à la loi germanique, la loi slave ne connaissait point le droit d'aînesse, elle n'admettait que le partage par portions égales ou l'indivision La question est donc de savoir qui triomphera, du droit slave ou du droit germanique. C'est là qu'est surtout l'intérêt historique et national de ce poème. Un critique distingué, M. Sabina déclare que le jugement de Liboucha n'est pas à ses yeux un chant national, comme les autres, mais plutôt l'œuvre d'un poète versé dans le droit slave, admis peut-être aux conseils de Liboucha, et jaloux avant tout de conserver les lois saintes et divines de sa nation.

Lutabor de Dobroslav se lève et parle ainsi : « Glorieuse princesse au trône d'or, nous avons médité ta sentence; fais recueillir les voix parmi ton peuple. »

Les vierges du jugement recueillent les votes : elles les recueillent dans l'urne sacrée, et les donnent aux lekhs pour les proclamer.

Radovan de Kamen-Most se lève : il compte les voix et proclame à l'instant la majorité au milieu du peuple, au milieu du peuple rassemblé pour décider.

« Vous frères, fils de Klen, de l'antique race de Tetva, fils de Popel qui jadis avec Tchekh et les siens vint dans ces grasses contrées après avoir traversé trois rivières, accordez-vous au sujet de votre héritage et possédez-le tous deux en commun. »

Chroudoch des rives de l'Otava sinueuse, se lève : la colère le possède tout entier : tous ses membres tremblent de frayeur, il brandit le poing, et mugit comme un taureau irrité : « Malheur à

la couvée où le serpent pénètre! Malheur aux hommes que gouverne une femme! C'est à l'homme de commander aux hommes; c'est à l'aîné qu'il faut donner l'héritage. »

Liboucha se lève du trône d'or de son père, et dit : « Kmets, lekhs et vladyks, vous entendez comme on m'outrage : jugez vous-mêmes suivant la loi! Désormais, je ne jugerai plus vos querelles. Choisissez un homme, un de vos égaux, qui vous gouverne avec un sceptre de fer : la main d'une vierge est trop faible pour vous gouverner. »

Ratibor, des montagnes des Géants, se lève et parle ainsi : « Il serait honteux à nous d'aller chercher le droit chez les Allemands (1). Chez nous le droit est déterminé par des lois que nos pères apportèrent jadis en ces contrées (2)...... »

---

(1) Voir la note de la page 55.

(2) Un des poètes les plus distingués de la Bohême, M. Joseph Fricz, aujourd'hui exilé, a écrit, en s'inspirant de ces fragments, une tragédie intitulée : *Le Jugement de Liboucha*.

II

L'ASSEMBLÉE

Ce fragment semble se rapporter au poème précédent. Peut-être faisait-il partie du discours où Ratibor exposait la législation slave. Au point de vue de l'histoire du droit slave, il est fort intéressant.

***

....Chaque père de famille est le chef de sa maison : les hommes labourent, les femmes font les vêtements. Le chef de la maison vient-il à mourir, tous les enfants possèdent ensemble ses biens ; puis, on choisit dans la famille un vladyk (1) qui, dans l'intérêt commun, se rend à l'auguste assemblée, marche avec les kmets, les lekhs et les vladyks......

Les kmets, les lekhs et les vladyks se lèvent et approuvent la décision conforme à la loi.

---

(2) *Vlada* encore aujourd'hui chez les Bohêmes veut dire puissance, gouvernement : chez les Serbes l'évêque s'appelle *vladyk*, la mère de famille *vladyka* (domina, domna, dame).

Ce vladyk qui dirigeait toutes les affaires de la famille n'était pas toujours l'aîné : on choisissait avant tout le plus capable.

Voir à la fin de ce volume la note sur les analogies qu'offrent les institutions slaves avec certaines coutumes du Nivernais.

III

ZABOÏ ET SLAVOÏ (1)

(IXᵉ siècle ap. J.-C.)

Ce poème appartient à l'ère païenne. Mais qu'est-ce que Zaboï ? Quels étaient ces ennemis dont il a délivré la Bohême ? A cette double question, l'histoire ne donne pas de réponse précise, et nous nous trouvons réduits à des conjectures.

L'hypothèse la plus probable est celle qui veut que le *roi* ennemi, dont le lieutenant est repoussé par Zaboï, soit l'empereur Charlemagne. En effet, Eginhard nous apprend que l'armée de

(1) Ce poème et ceux qui suivent font partie du manuscrit de Kralove-Dvor.

Charlemagne envahit la Bohême à deux reprises, en 805 et 806, qu'elle la mit à feu et à sang, et qu'un prince slave mourut en combattant. Or, le mot *kral* (roi), n'est autre que le nom allemand *Karl* (Charles); et notre poème parle précisément d'un prince de Bohême qui a succombé, laissant son peuple dans l'anarchie. On sait les efforts que fit Charlemagne pour extirper le paganisme partout où il le rencontrait. Or, Zaboï se plaint qu'on ait chassé les éperviers des forêts, et forcé les Slaves à adorer des dieux étrangers. La description des lieux est d'ailleurs à peu près la même dans la chronique et dans notre poème.

Ces détails réunis donnent assez de valeur à l'hypothèse que nous adoptons et qui a pour des lecteurs Français un intérêt tout particulier; n'est-il pas piquant de retrouver dans un vieux chant barbare un feuillet détaché de notre histoire nationale?



Du sein de la noire forêt, s'élève un rocher, sur le rocher, monte le fort Zaboï : il contemple de tous côtés les campagnes, et de tous côtés les campagnes attristent ses regards : il soupire comme la colombe gémissante.

Longtemps il reste assis, et longtemps il s'afflige; soudain, il s'élance comme le cerf, à travers la vaste forêt solitaire; d'un pas agile, il court de l'homme à l'homme, du guerrier au guerrier, dit à chacun en secret quelques brèves paroles, s'incline devant les Dieux (1), et continue sa marche.

Le premier jour se passe, le second jour se passe, et quand, pour la première fois, la lune a commencé sa course dans le ciel, les hommes se rassemblent dans la noire forêt.

Zaboï les rejoint et les conduit dans un ravin,

(1) Chez les Slaves païens, dans chaque maison, se trouvaient au-dessus du foyer les images des dieux domestiques : c'est devant ces dieux que s'incline Zaboï.

Aujourd'hui encore la chaumière du paysan russe est ornée d'images saintes que chacun doit saluer en entrant.

dans le ravin le plus retiré de la forêt profonde. Zaboï descend au fond du ravin et prend son varito harmonieux (1).

« Hommes aux cœurs fraternels, aux yeux étincelants, c'est pour vous que je chante au fond de ce ravin ; ce chant jaillit de mon cœur, de mon cœur abîmé dans la douleur.

» Notre père est retourné vers ses pères (2), laissant dans son héritage ses enfants et ses compagnes (3), sans avoir dit à personne : « Frère, adresse-leur des conseils paternels. » Et l'étranger est entré par la force dans son héritage, et il nous commande dans une langue étrangère, et ce qu'il fait du matin au soir dans la terre étrangère, il

(1) Varito. Instrument à corde semblable à une harpe. Comparez le grec βάρβιτον.

(2) Notre père, c'est-à-dire notre prince. La constitution toute patriarcale des Slaves primitifs explique parfaitement cette expression. Aujourd'hui encore les Russes appellent le tsar *batiouchka* (petit père).

(3) Les anciens Slaves étaient polygames : malgré l'introduction du christianisme la polygamie ne disparut complétement en Bohême qu'au XIe siècle sous le roi Brétislav.

force nos femmes et nos enfants à le faire : il nous force à n'avoir qu'une compagne sur la route de la vie, depuis le printemps jusqu'à l'hiver (1). Il a chassé tous les éperviers de nos bois (2) ; les dieux de la terre étrangère, il nous force à les adorer et à leur offrir des sacrifices. Nous n'osons plus nous frapper le front devant les dieux, ni leur offrir des aliments à l'heure du crépuscule. Là où notre père (3) allait leur en offrir, là où il allait chanter leurs louanges, l'ennemi a coupé tous les arbres et brisé tous les dieux.

— Ah ! Zaboï, tes chants vont du cœur au cœur ; ils jaillissent d'un abîme de douleur. Tel

(1) Depuis la jeunesse jusqu'à la mort : le texte dit : « *Z vesny po Moranu.* »

(2) L'épervier, le faucon, la corneille, l'hirondelle, etc., étaient honorés par les Slaves comme des oiseaux sacrés. Encore aujourd'hui le meurtre d'une hirondelle est regardé comme un péché.

(3) C'est-à-dire notre prince. C'est toujours le prince qui remplit les fonctions sacerdotales chez les Slaves Dans les langues slaves le même mot (*knies, ksiends*), signifie prince et prêtre.

Lumir par sa voix et ses chants émouvait le Vychegrad (1) et toute la terre, tel tu nous émeus, moi et mes frères. Un bon chanteur est cher aux dieux. Chante! c'est à toi qu'ils ont donné d'enflammer les cœurs contre l'ennemi. »

Zaboï contemple les yeux enflammés de Slavoï, et ses chants continuent à captiver les cœurs :

« Deux frères, dont la voix est déjà celle des hommes faits, allaient souvent dans la forêt : là, avec l'épée, la hache d'armes et la lance, ils exerçaient souvent leurs jeunes bras; ils y restaient cachés, puis ils revenaient secrètement dans leur pays. Quand leurs bras, quand leurs âmes se furent affermis contre l'ennemi, quand leurs autres frères eurent grandi, ils coururent à l'ennemi : leur colère éclata comme la tempête des cieux et le bonheur revint dans la contrée (2). »

(1) Voyez sur le Vichegrad, p. 53, et sur Lumir, l'introduction, p. 32.

(2) Ce chant de Zaboï n'est qu'une allégorie : les deux frères dont il raconte l'histoire, c'est lui et son frère Slavoï : la victoire qu'il célèbre dans le passé, c'est celle qu'il espère dans l'avenir.

Aussitôt les guerriers s'élancent vers Zaboï; ils le pressent dans leurs bras vigoureux: ils se serrent les mains contre la poitrine (1), et échangent de sages paroles. La nuit fait place à l'aurore; ils quittent le ravin, se dispersent derrière les arbres et sortent du bois par tous les côtés.

Une journée se passe, une deuxième journée se passe : après la troisième, quand la nuit étend son ombre, Zaboï pénètre dans le bois; derrière Zaboï s'avancent des guerriers; Slavoï pénètre dans le bois; derrière Slavoï s'avancent des guerriers. Tous ont confiance dans leurs chefs, tous haïssent le Roi (2), tous sont armés contre lui d'armes tranchantes.

« Eh ! frère Slavoï, c'est là, vers cette montagne bleue dominant les contrées d'alentour, qu'il faut diriger nos pas. A l'orient de cette montagne est un bois sombre ; c'est là que nous nous donne-

(1) Ce mode de salutation subsiste encore chez quelques peuples de l'Orient.

(2) Charlemagne, comme nous l'avons dit plus haut.

rons la main; cours-y à pas de renard, et moi, j'irai t'y rejoindre.

— Ah! frère Zaboï, pourquoi nos armes n'exerceraient-elles leur vengeance que sur cette montagne? Élançons-nous d'ici sur l'armée du roi.

— Frère Slavoï, veux-tu écraser la vipère? Marche-lui sur la tête : sa tête est là-bas. »

Les guerriers se dispersent dans les bois; ils se dispersent à gauche et à droite. Ici, sous les ordres de Zaboï; là, sous ceux de l'impétueux Slavoï. Ils s'enfoncent vers la forêt et marchent vers la montagne bleue.

Et quand le soleil a reparu pour la cinquième fois, les guerriers se donnent la main et leurs yeux de renards observent l'armée du roi.

« Que Ludiek rassemble ici ses troupes, toutes ses troupes sous un seul de nos coups.

« Ah! Ludiek, tu n'es qu'un esclave parmi les esclaves du roi. Va dire à ton tyran que ses ordres ne sont pour nous que de la fumée. »

Ludiek entre en fureur, et sa voix a prompte-

ment réuni ses troupes : tout brille sous le ciel aux rayons du soleil. Tout s'illumine des reflets que lance l'armée du roi. Tous les pieds sont prêts à marcher, toutes les mains à combattre sous les ordres de Ludiek.

« Ah ! frère Slavoï, hâte-toi à pas de renard, moi je les attaquerai de front, face à face. »

Et Zaboï charge de front comme une tempête de grêle, et Slavoï charge de flanc comme une tempête de grêle.

« Ah ! frères, ce sont eux qui ont brisé nos dieux, eux qui ont coupé nos arbres, qui ont chassé les éperviers de nos bois. Puissent les dieux nous donner la victoire ! »

La rage précipite Ludiek du milieu des ennemis contre Zaboï ; Zaboï s'élance les yeux étincelants contre Ludiek ; tel un chêne tombe sur un chêne devant toute la forêt, tel Zaboï fond sur Ludiek en avant de l'armée tout entière.

Ludiek brandit sa puissante épée, et déchire trois peaux du bouclier de son adversaire. Zaboï

brandit sa hache d'armes, l'agile Ludiek esquive le coup : la hache tombe sur un arbre, l'arbre roule sur les soldats et trois cents d'entre eux ont rejoint leurs aïeux.

Ludiek s'emporte : « Bête brute, race hideuse de serpent, mesure-toi contre moi avec l'épée. »

Zaboï brandit son épée et brise un morceau du bouclier de l'ennemi. Ludiek lance son épée : l'épée glisse sur le bouclier de cuir. Ils s'enflamment, redoublent leurs coups et se criblent de blessures : tout autour d'eux est souillé de sang; les guerriers dégouttent du sang que fait couler cette lutte acharnée. Le soleil atteint son midi et du midi s'incline vers le soir : et le combat ne cesse ni d'un côté ni de l'autre : ici combat Zaboï et là-bas Slavoï :

« Arrière, ennemi : Puisse Bies (1) t'emporter ! pourquoi boirais-tu notre sang? »

(1) Bies était l'esprit du mal chez les Slaves païens. Après l'introduction du christianisme, ce terme s'est conservé dans le sens du mot *diable*.

Et Zaboï saisit sa hache d'armes. Ludiek esquive le coup. Zaboï brandit de haut la hache d'armes et la lance sur l'ennemi. La hache vole : le bouclier se brise : derrière le bouclier se brise la poitrine de Ludiek. L'âme frémit devant cette lourde hache : la hache chasse l'âme devant elle, et l'envoie à cinq toises dans les rangs.

La terreur arrache des cris aux bouches des ennemis : la joie éclate sur les lèvres des guerriers de Zaboï, elle étincelle dans leurs regards joyeux.

« Ah ! frère ! les dieux nous ont donné la victoire. Qu'une troupe s'élance à droite, une autre à gauche : amenez des chevaux de toutes les vallées : que tout le bois retentisse du hennissement des chevaux.

— Frère Zaboï, lion intrépide, ne cesse point de presser l'ennemi. »

Et Zaboï jette son bouclier, et, sa hache dans une main, son épée dans l'autre, il se fraie un chemin à travers les ennemis. Ils hurlent les en-

nemis, ils cèdent les ennemis. Tras (1) les chasse du champ de bataille, la terreur leur arrache de grands cris. Les chevaux hennissent dans tout le bois.

« A cheval ! A cheval ! Sus à l'ennemi dans toute la contrée. Chevaux rapides, portez avec vous notre vengeance. »

Et les guerriers s'élancent sur des chevaux rapides : pas à pas ils poursuivent l'ennemi : coup sur coup ils exhalent leur fureur vengeresse. Et les plaines, les montagnes et les bois disparaissent à droite et à gauche. Tout s'évanouit derrière eux.

Un fleuve impétueux se précipite : le flot chasse le flot. Tous s'y précipitent les uns à la suite des autres : tous se jettent dans le fleuve écumant. L'eau saisit en foule les étrangers et porte ses amis à l'autre rive.

(1) Dieu de la terreur (comparez le grec *τρέμος* et le sanscrite *trâsa*).

Et dans le pays, partout au loin, bien loin, le vautour cruel déploie ses ailes, ses longues ailes et d'un vol rapide poursuit les oiseaux. Les soldats de Zaboï se répandent au loin : partout dans le pays, ils poursuivent l'ennemi avec acharnement, pourtant ils le pressent, ils le foulent aux pieds de leurs chevaux. La nuit, à la clarté de la lune ils le poursuivent; le jour à la clarté du soleil ils le poursuivent encore : puis de nouveau ils le poursuivent la nuit, puis encore aux lueurs grisâtres du matin.

Un fleuve impétueux se précipite : le flot chasse le flot : tous s'y précipitent les uns sur les autres : tous se jettent dans le fleuve écumant : l'eau saisit en foule les étrangers, et porte ses amis à l'autre rive.

« En avant vers la montagne grise (1). Là s'arrêtera l'orage de notre vengeance.

(1) La chaîne des montagnes qui sépare la Bohême de l'Allemagne.

— Ah ! frère Zaboï, déjà nous ne sommes plus loin de la montagne : il ne reste plus qu'une poignée d'ennemis, et ils demandent merci.

— En arrière donc : retournons dans le pays, toi par ici, moi par là et détruisons tous les soldats du roi. »

L'ouragan rugit par tout le pays : les cris de l'armée retentissent par tout le pays : à droite, à gauche, partout l'immense armée fait résonner sa joie.

« Ah ! frère, voici la montagne grise (1). C'est là que les Dieux nous ont donné la victoire : c'est là que beaucoup d'âmes planent encore de côté et d'autre au-dessus des arbres. Les oiseaux et les bêtes sauvages en ont peur : seul, le hibou ne les craint pas (2).

(1) La montagne près de laquelle Zaboï et Slavoï ont attaqué l'armée ennemie.

(2) D'après les croyances des Slaves païens l'âme sortie du corps prenait la forme d'un oiseau : si l'homme avait été bon, elle revêtait la forme d'un bon oiseau, ordinairement d'une co-

C'est là sur cette montagne qu'ils nous faut enterrer les morts, offrir des aliments aux Dieux, faire de larges sacrifices aux Dieux sauveurs, leur adresser des chants de reconnaissance et leur consacrer les armes des ennemis vaincus. »

---

lombe blanche ; s'il avait été mauvais, l'âme se transformait en un oiseau de nuit ou en oiseau de proie. Pour le poète slave les âmes des ennemis ne peuvent être que des âmes méchantes qui ont pris la forme de hiboux. Aussi tous les habitants de la forêt, hormis les hiboux, en ont peur.

L'âme sortie du corps et métamorphosée en oiseau, devait voltiger d'arbre en arbre, au-dessus du cadavre tant qu'il n'avait pas été enseveli ou brûlé.

Le début du poème de Zatoï a inspiré à un artiste slovaque, M. Frankel, un remarquable tableau dont la photographie figure en tête de ce volume. L'original appartient à Mgr Szytowsky, primat de Hongrie.

IV

CESTMIR ET VLASLAV

(IXe siècle ap. J.-C.)

Ce poème remonte à l'ère païenne. Les événements qu'il rapporte sont mentionnés par les chroniqueurs et peuvent se résumer ainsi :

Au IXe siècle, régnait à Prague le prince Néklan, descendant de Przémysl à la septième génération. Vlaslav, prince de Luck, faisait de fréquentes incursions dans les Etats de Néklan. Désirant s'en emparer, il corrompit un des officiers de Néklan, appelé Kruvoï, et envahit avec lui la

principauté de Néklan. Le prince envoya contre Vlaslav, Cestmir, qui s'empara du château du traître Kruvoï, délivra Voïmir, officier de Neklan, et sa fille, que Kruvoï retenait en captivité, et marcha avec Voïmir contre Vlaslav, qu'il tua de sa propre main. L'histoire ajoute, ce que notre poème ne dit pas, que Cestmir périt aussi dans le combat. Au XIIe siècle, on montrait encore son tombeau.



Néklan ordonne de se préparer à la guerre, il ordonne la guerre, lui prince, contre Vlaslav. Les soldats se lèvent, se lèvent pour la guerre qu'ordonne le prince contre Vlaslav.

Le prince Vlaslav se glorifie d'avoir vaincu Néklan, Néklan le prince illustre. Il a ravagé par le fer et la flamme le pays de Néklan. Soutenu par l'épée de ses avides guerriers, il a insulté Néklan.

« Allons, Cestmir, en guerre. Conduis mes troupes! L'orgueilleux Vlaslav nous provoque par ses outrages. »

Cestmir se lève avec joie, saisit avec joie son bouclier à deux dents (1). Il saisit son bouclier et sa hache d'armes, et son casque que rien ne peut briser ; sous tous les arbres il dépose des offrandes pour les Dieux.

L'impétueux Cestmir appelle ses guerriers, et aussitôt ils s'avancent en ordre de bataille, ils marchent avant le lever du soleil, ils marchent la journée tout entière, après le coucher du soleil, là–bas vers le mamelon.

La fumée tourbillonne au-dessus des villages : dans les villages retentissent des voix gémissantes.

« Qui a brûlé vos villages? Qui fait naître vos

(1) Suivant les uns ces deux dents s'élevaient au milieu du bouclier et permettaient d'en faire au besoin, une arme offensive. Suivant les autres, elles garnissaient les deux extrémités du bouclier et pouvaient se ficher en terre.

gémissements? Qui? — Vlaslav. — Ce sera là son dernier exploit. Mes soldats lui apportent son châtiment et sa perte. »

Ils répondent au chef Cestmir : « Kruvoï, l'odieux Kruvoï a chassé nos troupeaux, ravagé nos villages par le fer et la flamme ; tout ce qui pouvait aisément s'emporter, sa cruelle avarice l'a enlevé, et il a emmené notre chef (1). »

Cestmir s'indigne contre Kruvoï : de sa large poitrine, la colère se répand dans tous ses membres : « Guerriers, dit-il, demain à l'aurore, allumons toute notre fureur ; maintenant reposez vos membres fatigués. »

Des montagnes s'élèvent à droite, des montagnes s'élèvent à gauche : sur leur sommet brille le soleil resplendissant. Ici sur les montagnes, là sur les montagnes, s'avancent les guerriers apportant le combat avec eux. « C'est là, dans ce château, dans ce château sur le rocher, que Kruvoï retient

(1) Voïmir dont il sera question plus bas.

Voïmir et sa charmante fille. Il les a enlevés dans ce bois épais, ici, sous cette roche noire, et il insulte le prince Neklan. Kruvoï avait promis fidélité au prince Neklan, et lui avait donné la main en signe de sa foi; et sa voix a commandé et sa main a accompli la ruine de la contrée. En avant, guerriers, contre le château : montez à l'assaut du château. »

Les guerriers s'enflamment et s'élancent contre le château, sur l'ordre du vaillant Cestmir, avec l'impétuosité de la grêle. Les premiers se couvrent de leurs boucliers serrés les uns contre les autres; les seconds s'appuient sur leurs lances. Puis, entassant troncs d'arbres sur troncs d'arbres, ils s'élèvent à la hauteur des cimes de la forêt, font résonner leurs épées contre le château et les heurtent avec rage contre celles de ses défenseurs.

Kruvoï, dans le château, mugit comme un taureau, et ses mugissements excitent la vaillance de ses compagnons : son épée tombe sur les guerriers de Prague avec la force d'un arbre précipité du

haut des montagnes. Aussi drus que les chênes dans les montagnes, se pressent les guerriers de Neklan devant le château.

Cestmir ordonne d'attaquer le château par derrière et d'abord d'escalader les remparts. Alors, les guerriers inclinent contre les remparts solides, les grands arbres qui se pressent au-dessous du rocher (1), pour mettre leur tête à l'abri des poutres qui tombent du château. Sous ces arbres se dispose un rang de braves : homme contre homme, leurs larges épaules se serrent les unes contre les autres. Sur ces épaules, ils placent des troncs d'arbres, les lient de liens solides, et les appuient sur leurs lances. Sur ces troncs d'arbres montent des guerriers. Ils étendent leurs lances sur leurs épaules et les relient entre elles.

Un troisième rang monte sur le second, un quatrième sur le troisième; puis un cinquième, jusqu'à la hauteur du château, où brillent les

(1) Le rocher où s'élève le château de Kruvoi.

épées, où sifflent les flèches et d'où les poutres se précipitent comme la tempête.

Les guerriers de Prague s'élancent avec ardeur sur le rempart et fondent sur les défenseurs du château-fort.

« Sors, Voïmir, sors avec ta fille chérie, sors de la tour et salue cette belle matinée. Là-bas sur un rocher, sur ce rocher, tu verras couler le sang de Kruvoï sous la hache vengeresse. »

Voïmir sort et saluant avec sa charmante fille la fraîche matinée, il voit couler le sang de son ennemi Kruvoï.

Et Cestmir renvoie au peuple le butin qu'on lui a enlevé. Avec le butin retourne la belle jeune fille.

Et Voïmir veut offrir un sacrifice aux Dieux, avant de quitter ces lieux, avant que le soleil ait avancé d'un pas.

« Allons Voimir, dit Cestmir, hâtons-nous de marcher à la victoire contre Vlaslav. Retarde le

sacrifice dû aux dieux. Les dieux veulent anéantir Vlaslav. Quand le soleil atteindra son midi, il faut que nous soyons à l'endroit où les cris des guerriers annoncent la victoire. Prends les armes de ton ennemi, et viens. »

Voïmir est pénétré de joie : du haut du rocher il fait rententir sa voix dans la forêt; du fond de sa puissante poitrine, il invoque les dieux, et les arbres de la forêt tremblent au loin. « Dieux! ne vous irritez pas contre votre serviteur, si le soleil d'aujourd'hui ne voit point s'allumer votre sacrifice.

— Oui, il faut sacrifier aux Dieux, dit Cestmir, mais maintenant il faut poursuivre les ennemis : maintenant saute sur ton cheval rapide, vole à travers la forêt avec la vitesse du cerf, là-bas, vers cette chênaie. Là, près de la route, est un rocher, séjour favori des dieux : c'est sur sa cime que tu sacrifieras aux dieux qui t'ont sauvé, pour la victoire passée, pour la victoire à venir. Avant que tu n'aies vu le soleil faire un pas dans le firma-

ment (1), tu arriveras en cet endroit. Avant que le soleil n'en ait fait un second et un troisième au-dessus de la cime boisée, les troupes arriveront là où elles verront tourbillonner en colonnes la fumée de ton sacrifice, et tous les guerriers s'agenouilleront. »

Voïmir saute sur son cheval rapide, et vole à travers le bois, avec la vitesse du cerf, jusqu'à la chênaie, dans la direction du rocher. Sur le sommet du rocher, il allume la flamme du sacrifice en l'honneur des dieux qui l'ont sauvé, pour la victoire passée, pour la victoire à venir. Il leur offre une belle génisse à la robe d'un rouge éclatant. Cette génisse, il l'avait achetée d'un berger, là-bas, dans la vallée, sur la prairie verdoyante, et avait donné en échange un cheval avec son mors.

Le sacrifice flamboie; les guerriers arrivent

(1) Cette expression biblique (*tvrdost nebes*, dit le texte) semble avoir été rajoutée par quelque copiste de l'ère chrétienne. On peut aussi l'expliquer par les idées des Slaves païens qui se figuraient le ciel comme une montagne de verre.

dans la vallée; de la vallée ils montent à la chênaie. Les guerriers célèbrent les dieux à haute voix, et défilent, l'un après l'autre, avec leurs armes. Chacun, en passant autour de la victime, chante la gloire des dieux; nul n'oublie, en passant, de célébrer leurs louanges. Et, quand l'arrière-garde arrive, Voïmir monte sur son cheval rapide, et ordonne à six guerriers de porter derrière l'armée les cuisses et les grasses épaules de la victime.

Et l'armée marcha sans trêve, avec le soleil, jusqu'à l'heure de son midi; là-bas, dans la plaine, Vlaslav l'attendait; ses troupes s'étendaient d'un bois à l'autre; elles étaient quatre fois plus fortes que celles de Prague; de leurs rangs, comme d'un nuage orageux, s'élevait un sourd murmure : les aboiements de chiens nombreux retentissaient (1).

(1) Le chroniqueur bohême Dalemil mentionne aussi ce détail : « Vlaslav, dit-il, avait emmené des chiens et des oiseaux de proie pour manger les cadavres des ennemis. »

« Il nous sera difficile de lutter avec ces ennemis; le bâton tient rarement tête à la massue. » Ainsi parle Voïmir; Cestmir lui répond :

« Il est sage de parler en secret, il est sage de se préparer à tout.

— A quoi bon se jeter le front contre le rocher? Le renard échappe, par la ruse, au taureau impétueux. Où nous sommes, Vlaslav nous voit du haut de la montagne; vite, faisons par la vallée le tour de cette montagne; que ceux-là marchent à l'arrière, qui étaient à l'avant-garde. Allons! tournons la montagne. »

Ainsi fait Voïmir, ainsi fait Cestmir; et l'armée tourne autour de la montagne, et elle en fait neuf fois le tour. Elle augmente ainsi son nombre aux yeux des ennemis, et elle augmente la terreur dans le cœur des ennemis. Les guerriers se dispersent parmi les buissons, afin que l'éclat de leurs armes frappe les yeux des ennemis et remplisse la montagne.

Soudain Cestmir s'élance avec son détache-

ment; ce détachement comprend quatre bataillons; avec eux, Tras (1) s'élance du fond de la forêt ombreuse, Tras saisit la nombreuse armée des ennemis. Ils reculent! ils reculent! La terreur fond sur eux de toutes parts. Les rangs se rompent de tous côtés.

Voïmir les presse de sa main vaillante, occupe vers l'orient la moitié du vallon, et prend Vlaslav par le flanc. Le bois et la vallée retentissent de mugissements; on dirait que les montagnes luttent avec les montagnes, et brisent dans leur choc tous les arbres.

Vlaslav s'élance contre Cestmir, Cestmir se précipite contre Vlaslav; le combat est terrible; les blessures succèdent aux blessures; Vlaslav tombe.

Vlaslav se roule, terrible, sur le sol; ni sur le dos, ni sur le flanc, il ne peut se relever. Morena (1) l'endort dans la nuit noire; le sang du fort Vlaslav

(1) Dieu de la terreur. Voyez la note de la p. 72.

(2) Déesse de la mort.

jaillit sur le gazon et s'écoule dans la terre aride. Et son âme s'enfuit de ses lèvres en mugissant, s'envole sur un arbre et voltige d'arbre en arbre, jusqu'au moment où le corps sera brûlé (1).

Les soldats de Vlaslav sont frappés d'épouvante; ils s'enfuient sur le flanc de la montagne, pour échapper aux regards de Cestmir, de Cestmir qui a tué Vlaslav.

Les cris de victoire retentissent dans les oreilles joyeuses de Neklan, et le butin s'étale sous le regard joyeux de Neklan.

(1) Voyez la note de Zaboi, p. 74

V

OLDRICH ET BOLESLAV

Il ne nous est resté de ce poème que la dernière partie, qui forme le premier fragment du manuscrit de Kralove-Dvor. Ce fragment réclame pour être bien compris quelques détails historiques.

Boleslav-le-Pieux, duc de Bohême, laissa en mourant (999) trois fils : Boleslav-le-Roux, qui lui succéda, Jaromir et Oldrich. Boleslav-le-Roux fut un prince tyrannique et cruel : ses deux frères, pour échapper à ses mauvais traitements, durent

se réfugier chez le duc de Bavière. Bientôt les Bohêmes, las des excès de leur prince, le chassèrent de Prague. Boleslav-le-Roux se réfugia chez Henri, margrave de Franconie qui le retint en prison. La couronne ducale fut offerte à Vladivoj, frère de Boleslav-le-Vaillant, roi de Pologne : Vladivoj mourut peu de temps après. Henri de Franconie relâcha alors Boleslas-le-Roux, et ce prince s'adressa au roi de Pologne, qui l'aida à remonter sur le trône. Ses cruautés l'en firent redescendre au bout de quelques mois. Boleslav-le-Vaillant, appelé contre lui par les Bohêmes, lui fit crever les yeux, et s'établit à Prague : mais les Bohêmes se fatiguèrent vite de la domination polonaise, et Boleslav ayant refusé de demander à l'empereur d'Allemagne, Henri II, l'investiture de sa nouvelle conquête, ce prince lui déclara la guerre, le força d'évacuer la Bohême et rétablit Jaromir sur le trône ducal (1004).

C'est la prise de Prague et la défaite des Polonais qui forment le sujet de notre poème. Cet

événement, célèbre dans les annales nationales, est longuement raconté par les chroniqueurs Cosmas et Dalemil.



... Oldrich se rend dans la noire forêt, là où sont réunis les Vladyks, les sept Vladyks (1) avec leur troupe vaillante. Vyhon-Dub se hâte derrière lui dans l'obscurité de la nuit avec tout son détachement. Le détachement se monte à cent hommes : ces cent hommes ont tous de bonnes épées dans le fourreau, et pour manier leurs épées, tout les cent ont des bras vigoureux. Leurs cœurs sont profondément dévoués à Vyhon. Ils arrivent au milieu de la forêt touffue, se serrent les mains à la ronde et parlent à voix basse.

(1) Commandants.

L'heure de minuit est déjà passée : l'aube grisâtre approche. Vyhon parle au prince Oldrich :

« Écoute, prince illustre, Dieu a mis la sagesse dans ton âme intrépide. Conduis-nous contre les cruels Polonais. Sous tes ordres, nous irons à droite, à gauche, en avant, en arrière, partout où sera le combat sanglant. Allons! que la vaillance se rallume dans les cœurs intrépides. »

Le prince prend le drapeau dans sa main puissante : « Suivez-moi, suivez-moi vaillamment contre les Polonais, les ennemis de notre patrie. » Les huit Vladyks s'élancent à sa suite; avec les Vladyks, trois cent cinquante guerriers. Ces guerriers valeureux se dirigent du côté où reposent les Polonais dispersés et endormis. Ils s'arrêtent au sommet de la montagne, à la lisière de la forêt. Devant eux, Prague tout entière, silencieuse et endormie; la Veltava enveloppée des vapeurs du matin; derrière Prague bleuissent les monta-

gnes, derrière les montagnes, l'Orient s'illumine (1).

« Descendons maintenant. Doucement, doucement. » Ils se glissent adroitement dans Prague endormie, après avoir caché leurs armes sous leurs vêtements.

Sur le matin grisâtre, un pâtre se présente à la porte et crie qu'on la lui ouvre. La garde entend l'appel du pâtre et lui ouvre la porte de la Veltava. Le pâtre fait sonner sa trompe (2).

Le prince s'élance sur le pont; les sept Vladyks le suivent accompagnés chacun de tous leurs guerriers. Les tambours résonnent bruyamment; la voix des trompettes retentit au loin; la troupe

(1) Tableau admirable de précision et de vérité. Le Panorama de Prague est au dire de G. de Humboldt, le plus beau de l'Europe, après ceux de Naples, Lisbonne et Constantinople.

(2) C'était d'après Dalémil, le signal convenu entre le pâtre et l'armée d'Jaromir. Prague avait encore à cette époque un pâtre communal, qui était chargé de mener le matin aux champs les troupeaux qui le soir rentraient dans la ville, ainsi que cela se pratique encore dans l'Orient.

plante ses étendards sur le pont; le pont tout entier tremble sous son fardeau.

La terreur se répand de tous côtés parmi les Polonais. Ils saisissent leurs armes; les Vladyks les taillent en pièces. Les Polonais se précipitent çà et là, courent à la porte du côté du fossé. Ils ont fui loin, bien loin, devant les braves.

Dieu a donné la victoire (1). Le soleil brille seul dans tout le ciel : Jaromir seul règne dans toute la contrée. La joie se répand dans toute la ville de Prague; la joie se répand aux alentours de Prague. Prague est en joie, et de Prague la joie se répand dans toute la contrée.

(1) Le chroniqueur latin Cosmas dit plus naïvement : *Irruit super eos formido et pavor quod erat mira Dei permissio et sancti Venceslaï intercessio.*

VI

BENECH HERMANOV

OU LA DÉFAITE DES SAXONS

Ce poème, évidemment contemporain de l'événement qu'il raconte, célèbre la victoire remportée en 1203 par Benech, fils d'Herman, sur le landgrave de Misnie, qui, en l'absence du roi Przéemysl Ottokar, retenu près de l'empereur Othon IV, avait envahi la Bohême.

Ce Benech, dont le nom se retrouve plusieurs fois dans les annales de la Bohême, appartenait à la famille qui a produit au XVIIe siècle le célèbre Waldstein.



Ah ! soleil, soleil chéri, tu es triste ! Mais pourquoi brilles-tu sur nous, peuple infortuné?

Où est notre prince, où sont nos guerriers? Bien loin, auprès d'Othon. Qui t'arrachera à l'ennemi, pauvre patrie orpheline?

Les Allemands sont venus en longues colonnes, les Allemands de Saxe; ils sont descendus des montagnes de Gœrlitz dans notre pays.

« Donnez, misérables; donnez votre argent, votre or, vos richesses : sinon ils vous brûleront vos maisons et vos chaumières. »

Et ils nous ont tout brûlé; ils ont emporté notre argent et notre or ; ils ont chassé nos troupeaux devant eux, et sont partis au loin vers Trosky (1).

(1) Montagne située au N.-E. de la Bohême dans le cercle de Boleslav (Bunzlau) où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'un ancien château-fort.

Ne pleurez point, paysans, ne pleurez point. Votre gazon va repousser, votre gazon si longtemps foulé par les pieds de l'ennemi.

Tressez une couronne de fleurs des champs pour votre sauveur : votre gazon va reverdir; tout va changer.

Oui, tout va bientôt changer. Voici Benech, fils d'Herman; il appelle ses hommes au combat contre les Saxons.

Et les paysans se rassemblent dans les bois près de Hruba Skala. Chacun s'arme d'un fléau contre l'ennemi.

Benech, Benech marche à leur tête. Derrière lui tout le peuple en fureur : « Vengeance! vengeance! Mort à tous les Saxons, à ces ravisseurs! » Tel est leur cri.

La colère saisit, emporte les deux armées; elle bouillonne dans le sein des guerriers furieux.

Leurs yeux se lancent des flammes terribles; ils opposent la massue à la massue, la hache à la hache.

Les deux armées se précipitent comme deux forêts qui lutteraient l'une contre l'autre. Telle brille la foudre dans les cieux, telle la lueur de leurs épées.

Des cris terribles retentissent : les animaux des bois s'épouvantent ; les oiseaux des cieux s'envolent jusqu'à la troisième montagne.

Le long des montagnes, jusque dans les vallées, retentissent seul le choc des massues, le cliquetis des épées, pareils au bruit de la chute des grands arbres.

Puis les deux armées restent immobiles, l'une en face de l'autre ; les guerriers s'affermissent sur leurs talons, sur leurs jarrets solides.

Benech se dirige vers la montagne ; il brandit son épée à droite, l'armée marche de ce côté ; il la brandit à gauche :

L'armée s'élance à gauche ; elle pénètre dans une carrière, et de la carrière, les pierres roulent sur les Allemands.

Puis la lutte redescend dans la plaine. Et les Allemands hurlent d'effroi, et les Allemands s'enfuient, et les Allemands succombent (1).

(1) Ce morceau se distingue des précédents par sa forme lyrique. Il se compose de strophes de quatre vers : les trois premiers ont sept à huit syllabes, le dernier n'en a que cinq.

Aj ty slunce, aj slunecko
Ty-li si zalostivo?
Cemu ty svietis na ny
Na biedne ludi?

Ah ! soleil, soleil chéri, etc.

VII

LUDICHA ET LUBOR

Les tournois furent importés d'Allemagne en Bohême sous le règne de Venceslas I[er] (1230-1253). Ce poème ne peut donc être antérieur à la moitié du XIII[e] siècle. On ignore de quel prince il est question. Il ne faut du reste attacher à ce morceau, tout romanesque et romantique, aucune signification historique.

L'introduction des tournois, institution germanique s'il en fut, rencontra chez les Slaves plus d'une protestation. On leur reprochait de n'être

qu'une vaine parade et de ruiner la noblesse. « Je ne sais en vérité, dit le chroniqueur Dalémil, comment il se fait que les Bohêmes étaient braves, tant qu'ils n'ont pas connu les tournois. Depuis qu'ils se sont mis à ce jeu, ils ne sont bons à rien. Tel bon champion dans un tournois est mauvais soldat dans le combat. » Le poète bohême semble avoir voulu répondre à cette objection. Pour lui, le tournoi n'est qu'un exercice militaire. « Vaillants seigneurs, dit le prince à ses hôtes, je veux savoir qui de vous m'est le plus utile. Il est sage dans la paix de se préparer à la guerre. *De tous côtés, les Allemands sont nos voisins.* »

***

Écoutez, vieux et jeunes, un récit de combats et de tournois.

Il y avait un prince au delà de l'Elbe, un prince

illustre, riche et bon; il avait une fille, chérie de lui, aimée de tous. Cette fille était merveilleusement belle : sa taille était élancée, ses joues blanches, et sur ses joues fleurissaient des roses; ses yeux étaient clairs comme le ciel, et sur son cou blanc ondulaient, bouclés en anneaux, ses cheveux d'or.

Un jour, le prince fait ordonner par un messager que tous les seigneurs aient à se rendre à son château pour une grande fête. Et quand arrive le jour fixé, tous les seigneurs se réunissent, venus de terres lointaines, de pays lointains, dans le château du seigneur, pour la fête.

Le son des trompettes et des timbales retentit. Les seigneurs se rendent chez le prince, saluent le prince, la princesse et la belle jeune fille.

Puis ils s'asseoient à une longue table, chacun suivant sa naissance. On apporte des mets choisis, on apporte de l'hydromel. Quelle fête joyeuse, quelle belle fête! La vigueur pénètre dans les membres, la gaieté dans les âmes.

Alors le prince dit aux seigneurs : « Seigneurs, je ne vous cacherai point pourquoi je vous ai assemblés ici. Vaillants seigneurs, je veux savoir qui de vous m'est le plus utile. Il est sage dans la paix de se préparer à la guerre. De tous côtés, les Allemands sont nos voisins. »

Le prince a parlé : les seigneurs rompent le silence, se lèvent de table, saluent la princesse, le prince et la belle jeune fille.

On entend de nouveau les timbales et les trompettes : tous s'arment pour le tournoi. Devant le château, sur une vaste prairie, le prince s'assied sur la tribune splendide avec les chefs de famille : la princesse avec les dames, Ludicha avec les jeunes filles.

Et le prince dit à ses seigneurs : « Qui doit le premier entrer dans la lice, c'est moi, prince, qui l'indiquerai. » Et le prince désigne Strébor. Strébor défie Ludislav. Tous deux montent à cheval : tous deux prennent une lance à la pointe acérée et s'élancent impétueusement l'un contre l'autre :

ils luttent longtemps, jusqu'à ce que les deux lances se soient brisées. Tous deux épuisés de fatigue se retirent de la lice. Le son des timbales et des trompettes retentit.

Le prince dit à ses seigneurs : « Celui qui doit le second entrer dans la lice, la princesse le désignera. » La princesse désigne Serpos. Serpos défie Spitibor. Tous deux montent à cheval et prennent une lance à la pointe acérée. Serpos s'élance sur Spitibor et le précipite du haut de sa selle solide : lui-même saute aussitôt à bas de son cheval. Tous deux saisissent leur épée : les coups tombent sur les noirs boucliers, des étincelles jaillissent des noirs boucliers : Spitibor frappe Serpos : Serpos tombe sur la froide terre, tous deux épuisés de la fatigue se retirent de la lice. Le son des timbales et des trompettes retentit.

Et le prince dit à ses seigneurs : « Celui qui doit le troisième entrer dans la lice, Loudicha le désignera... » La princesse désigne Lubor. Lubor défie Bolémir : tous deux montent à cheval, et

s'arment d'une lance à la pointe acérée. Puis aussitôt ils entrent dans le champ-clos, se dirigent l'un contre l'autre et s'attaquent avec la lance : Bolémir tombe de cheval : son bouclier roule loin de lui. Les varlets l'emportent de la lice. Le son des trompettes et des timbales retentit.

Lubor défie Ruboch ; Ruboch monte promptement à cheval, et s'élance rapide contre Lubor. Lubor d'un coup d'épée abat la lance et brise le casque de son adversaire, Ruboch tombe en arrière : les varlets l'emportent de la lice. Le son des trompettes et des timbales retentit.

Lubor défie les seigneurs : « Que celui qui veut lutter contre moi descende ici dans la lice. » Les seigneurs conversent entre eux. Lubor attend dans la lice. Zdeslav brandit une longue lance : cette lance est ornée d'une tête de taureau (1). Il

(1) L'aïeul de Vlaslav avait, comme nous le verrons plus bas, tué un taureau sauvage. Le taureau sauvage (*urus*, *aurochs*), subsiste encore aujourd'hui dans quelques forêts de la Lithuanie

s'élance sur son cheval impétueux et prononce ces fières paroles : « Mon aïeul a tué un taureau sauvage, mon père a mis en fuite les troupes des Allemands : Lubor éprouvera ma vaillance. » Ils s'élancent l'un contre l'autre, se heurtent la tête et tombent tous deux de cheval. Ils saisissent leurs épées et marchent à pied l'un contre l'autre : ils brandissent leurs épées avec vigueur : les coups retentissent au loin : Lubor attaque son ennemi de côté, brise son casque d'un coup d'épée; le casque se partage en deux morceaux; puis, de son épée il frappe celle de l'adversaire, et la fait sauter hors du champ-clos. Zdeslav tombe sur le sol. Le son des trompettes et des timbales retentit.

Les seigneurs entourent Lubor et le conduisent devant le prince, devant la princesse et devant Ludicha. Ludicha lui pose sur la tête une couronne, une couronne de feuilles de chêne Le son des trompettes et des timbales retentit.

VIII

JAROSLAV

Ce poème est le plus long et le dernier en date du manuscrit de Kralove Dvor. Il raconte la défaite des Tartares devant Olmutz, en 1241 ; défaite due à la valeur d'un chef bohême, Jaroslav de Sternberg. C'est, on peut le dire, toute une épopée nationale en raccourci : le poète qui chante quelque temps après les événements, y entremêle de gracieuses fictions qu'il puise dans son imagination ou dans les légendes populaires. Nous indi-

quons en note les passages qui s'écartent de la vérité historique.

Au surplus, l'événement auquel notre poème est relatif est assez important pour mériter un récit détaillé. Nous répétons avec orgueil que notre Charles Martel a sauvé, à Poitiers, le christianisme et la civilisation. Il est bon de nous rappeler que d'autres peuples, les Tchèques, les Croates, les Hongrois, les Polonais, ont eu, eux aussi, ce périlleux honneur. Et les ennemis qu'ils combattaient étaient plus à redouter encore que les Arabes! Les Musulmans apportaient avec eux la science, la poésie, les merveilles de la civilisation orientale : les Tartares n'ont laissé sur leur passage que la ruine, la désolation, l'avilissement du caractère national.

Voici comment Palacky a raconté dans son histoire de Bohême (tome II, p. 201 et suiv.) la bataille dont il est question dans Jaroslav (1).

(1) Lire sur Palacky un article de M. Saint-René-Taillandier

— Tout au fond de l'Asie, au nord de la Chine, au Sud-Est du lac Baïkal, chez le peuple nomade jusqu'alors fort obscur des Tartares ou Mongols, depuis l'année 1202, grâce à l'énergie de Témoudjin, surnommé Gengis-Khan, et de ses fils, Djoutchi, Cagataï, Uigetaï et Toului, une nouvelle monarchie s'était constituée : elle s'était développée si vite et avec un succès si prodigieux, qu'en moins de trente ans elle avait soumis la plus grande partie du monde alors connu. Depuis la mer du Japon jusqu'à la mer Noire, jusqu'à la mer Adriatique, tous les peuples, même les plus puissants et les plus fameux, courbaient le front devant cette tempête qui, terrible et irrésistible, écrasant les forts et n'épargnant pas les faibles, fondait sur leurs pays. La grande muraille ne protégea point le Céleste-Empire, qui devint la première proie des nouveaux conquérants : le

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1855). Son *Histoire de Bohême*, trop peu connue, mériterait assurément les honneurs de la traduction.

vaste royaume des Choravesmiens, qui s'étendait entre la Chine, l'Inde et la mer Caspienne, fut anéanti dans une campagne. Ses villes, où florissait une civilisation avancée, furent toutes ruinées. Dès le 16 juin 1224, le sang des princes chrétiens avait coulé, en Europe, sous les flèches des dévastateurs du monde. Les armées mongoles, aussi colossales et aussi inébranlables que ces montagnes et ces plateaux de l'Asie dont elles étaient descendues, surpassaient en souplesse, en légèreté, en agilité, toutes les troupes de ce temps. Des distances, qui demandaient au guerrier européen au moins trois jours de marche, le Mongol, sur son petit et maigre, mais infatigable cheval, les franchissait en une nuit et s'assurait ainsi la victoire par surprise. Toujours bien informé de la force et de la position de son adversaire, le Khan savait au besoin réunir, dans une bataille, cinq cent mille et jusqu'à sept cent mille hommes, pour écraser des armées un peu nombreuses. Les flèches des Mongols étaient sûres et péné-

traient si profondément, qu'un bouclier ordinaire pouvait rarement en préserver. Une attitude pacifique, une soumission volontaire, ne servaient de rien auprès de ces mécréants qui, sans foi et sans honneur, prodiguaient aujourd'hui à leurs victimes les assurances les plus pacifiques, les plus brillantes promesses, et, le lendemain, égorgeaient de sang-froid ou même avec d'impudentes railleries, les populations surprises et désarmées.

Après la mort de Témoudjin (1227), son fils Uigetaï (Oktaï) devint, avec le titre de Khan, chef de cet immense empire qui atteignait déjà des proportions inouïes. A partir de l'année 1637, il se tourna de nouveau vers l'occident. Les Koumans (Ouzes, Polovtses) s'enfuirent pour la plupart en Hongrie, où ils trouvèrent auprès du roi Bela IV, un accueil hospitalier. Les Russes, divisés et affaiblis par les guerres perpétuelles de leurs princes, ne purent opposer aucune sérieuse résistance à leurs envahisseurs. Riazan tomba d'abord (1237), puis Moscou, Souzdal et Vladi-

mir (1238) ; puis Péréïaslav et Tchernigov ; enfin, après un long siége, le 6 décembre 1240, l'antique et fameuse Kiev, alors la plus riche ville de l'Europe septentrionale, périt avec toutes ses splendeurs. Alors toute l'Europe fut saisie d'une terreur générale que la prise et l'incendie de Cracovie (13 février 1241) ne fit qu'augmenter. Batow, fils de Djoutchi, principal général des Mongols, partagea son armée, évaluée à environ cinq cent mille hommes, en trois corps : le premier fut envoyé au nord, vers l'Oder. Le second, dirigé en ligne droite sur la Bohême. Avec le troisième, qui était le plus nombreux, il passa les Carpathes mal défendues et pénétra en Hongrie.

Le roi de Bohême, Venceslas, fut le premier monarque de l'Europe centrale qui prévit l'invasion des Tartares, et prit de bonne heure les mesures les plus énergiques pour se mettre en état d'y résister. Avant même qu'ils n'assiégeassent Cracovie, il écrivit à tous les princes de l'Europe

pour les inviter à le secourir promptement, et d'un commun accord; dans ses États, il fit immédiatement fortifier toutes les villes et châteaux qui pouvaient tenir : les ecclésiastiques même et les moines durent mettre la main à l'œuvre ; et dans ces places fortifiées, on entassa toutes les ressources des pays environnants. Tous les défilés des Montagnes des Géants furent comblés, et, dès le début du mois d'avril, le roi chargea de leur défense des forces suffisantes.

Pendant ce temps-là, le 9 avril 1241, près de Liegnitz, une sanglante bataille avait été livrée entre les Mongols et les Polonais. Le duc Henri-le-Pieux, qui avait épousé Anne, sœur du roi Wenceslas, rassembla toutes ses troupes et toutes celles des princes polonais de sa famille, et s'avança contre des ennemis bien supérieurs en nombre : le duc tchèque Boleslav marchait avec lui. Après une lutte des plus énergiques, les chrétiens furent écrasés ; les ducs Henri et Boleslav, et environ 30,000 guerriers, restèrent sur le champ de ba-

taille. Quelques-uns se retirèrent avec le duc Mieczyslav d'Oppeln à Liegnitz.

Les Mongols ne mirent point à profit, de ce côté du moins, cette victoire si chèrement achetée; ils retournèrent sur leurs pas pour se réunir au second corps d'armée qui avait été dirigé contre la Bohême. Trois semaines durant, ils restèrent dans les environs d'Ottmachau, s'épuisant en efforts inutiles pour pénétrer les défilés des montagnes de Glatz. Le roi Venceslas, qui, avec les nombreux chevaliers allemands venus isolément à son secours, avait d'abord marché sur la Lusace supérieure pour arrêter les progrès des Mongols, retourna sur ses pas à la nouvelle de leur départ, et les repoussa.

Alors cette immense masse se dirigea vers le sud, et pénétra dans la Moravie par l'ouverture que l'Oder et l'Opava laissent entre les Carpathes et les Sudètes. Bientôt les deux tiers du pays furent envahis par les barbares. Les villes de Troppau, Prerau, Littau, Gevitsch, les monastères de

Hradist, Obrowitz, Raigern, Tisnowitz, Daubrawnik périrent dans les flammes. La désolation du peuple, obligé d'abandonner ses demeures et de se cacher dans des rochers inaccessibles, dans des ravins, dans la profondeur des bois, était indescriptible. Trois villes seulement, Olmütz, Brünn Untchov, et quelques châteaux, purent braver derrière leurs fortifications le choc des envahisseurs. C'est là que ces mécréants apprirent qu'ils ne pourraient pas toujours impunément insulter les nations et fouler aux pieds tous les droits de l'humanité.

Olmutz, qui était alors la capitale de la Moravie (1), ne resta pas confiée à la seule défense de son castellan, Witek de Neubourg et de ses soldats. Le roi envoya Jaroslav de Sternberg, général aussi habile que vaillant, et lui donna le commandement suprême pour Olmütz et pour toute la Moravie. Jaroslav amena, dit-on, 8,000 hommes, et rassembla tous les Moraves en état de

(1) C'est Brünn aujourd'hui.

porter les armes; il munit les places fortes de garnisons, et se renferma avec environ 12,000 hommes dans Olmütz. Il repoussa énergiquement différents assauts livrés contre cette ville, ne se laissa tromper par aucune feinte des adversaires, qui voulaient l'engager à faire une sortie contre leur camp, si bien qu'ils commencèrent à le mépriser comme un homme sans courage et à se relâcher de leur prudence.

Lorsqu'il les eut ainsi accoutumés à la sécurité, et qu'il les vit dispersés dans le pays, apprenant l'arrivée de l'armée bohême, il attaqua brusquement leur camp au lever du soleil, répandant partout l'épouvante et la mort. Au milieu de cette horrible mêlée, il parvint à atteindre le chef des Mongols, l'un des nombreux petits-fils de Gengis-Khan, et l'étendit mort sur le champ de bataille. Cet exploit décida du sort de la Moravie et PEUT-ÊTRE DE L'EUROPE. Les barbares consternés prirent la fuite, d'autant plus vite qu'ils apprenaient dans le même temps l'arrivée de l'armée bo-

hême. Le pays fut aussitôt délivré de ses envahisseurs; ils allèrent rejoindre l'armée de Batou, qui avait battu les Hongrois dans une grande bataille, s'étaient emparés de la Hongrie et de la Transylvanie, et avaient forcé le roi Béla à fuir dans les îles de l'Adriatique.

Les Mongols essayèrent encore une fois cette année (août 1241) de pénétrer par la Hongrie en Autriche et dans l'Europe occidentale. Ils bloquèrent Korneubourg, Vienne et Neustadt, sans toutefois assiéger sérieusement ces villes, et exercèrent sur les campagnes leurs ravages accoutumés. Mais quand elles virent s'avancer une grande armée chrétienne sous le commandement du roi de Bohême, des ducs d'Autriche et de Carinthie, du patriarche d'Aquilée et du margrave de Bade, ces hordes dévastatrices prirent la fuite pour ne plus revenir.

L'expérience qu'il avait faite devant Liegnitz, devant Ottmachau et Olmütz, devait donner à réfléchir à Batow. Pour le bonheur de la chrétienté,

à cet échec se joignit une autre circonstance qui l'obligea à une complète retraite. Le grand khan Ugetaï mourut dans la même année, et les intrigues de sa veuve, Tourakinachatum, suscitèrent à propos de la succession un conflit, qui laissa le grand khanat vacant pendant quatre ans. Batow, personnellement intéressé dans cette lutte, retourna en Asie, et abandonna désormais son projet de transformer l'Europe en un khanat mongol. —

Tel est le récit de l'éminent historien. J'aurais regretté de ne point le reproduire ; je regrette plus encore de ne pouvoir indiquer que le titre d'un travail spécial (*Der Mongolen Einfall im Jahre* 1241. L'invasion des Mongols en 1241) que M. Palacky a depuis publié sur cette importante question.

***

Je vais vous raconter une glorieuse histoire, de grands combats, des guerres sanglantes. Attention ! rassemblez toute votre intelligence. Attention ! oyez ce merveilleux récit.

Dans le pays que domine Olmütz (1) est une montagne peu élevée, Hostaïnov est son nom ; la Mère de Dieu y accomplit des miracles.

Pendant longtemps, notre patrie vécut en paix ; pendant longtemps, l'abondance fleurit au milieu de son peuple ; mais de l'Orient la tempête fondit sur nos contrées, à cause de la fille du Khan de Tartarie. Des chrétiens l'avaient assassinée pour s'emparer de ses pierres précieuses, de ses perles et de son or.

La fille de Kublaï, belle comme la lune, avait appris qu'il est des contrées à l'Occident, et que dans ces contrées vivent des peuples nombreux. Elle résolut de connaître les mœurs des étrangers. Dix jeunes gens et deux jeunes filles se mettent sur pied pour l'accompagner. Ils rassemblent tout ce qui est nécessaire, montent tous sur des coursiers rapides, et partent pour les pays vers lesquels le soleil hâte sa course.

(1) La Moravie.

Comme l'aurore brille au matin quand elle se lève sur les forêts brumeuses, telle brille la fille du Khan Kublaï, belle par l'art et par la nature. Elle est vêtue d'une robe d'or : sa poitrine et sa gorge sont nues : des pierres précieuses, des perles ornent sa tête.

Les Allemands s'étonnent de cette splendeur : ils envient ces richesses, poursuivent la princesse sur sa route, fondent sur elle au milieu du bois, la tuent et s'emparent de ses richesses (1).

Lorsque Kublaï, Khan des Tartares, a appris ce qu'est devenue sa fille chérie, il rassemble ses

(1) Ce récit n'est qu'une invention du poète : mais il a pour point de départ un fait réel, le meurtre d'une princesse russe, petite-fille du grand-duc de Kiev, Michel Vsevolodovitch qui, fuyant en 1240 devant les Tartares, fut attaqué en Silésie par des Allemands qui le dépouillèrent de ses richesses. La princesse qui l'accompagnait, périt en résistant aux agresseurs.

Le Khan Kublaï régna de 1259 à 1295. Il avait envoyé au roi de Bohême Ottokar II (1252—1278), une ambassade avec des présents magnifiques : son nom était resté populaire en Bohême, et l'auteur d'*Jaroslav* l'a sans doute pris pour une appellation patronymique et l'a donné au père de son héroïne. — Ce détail prouve que le poème d'Jaroslav est postérieur de quelques années à l'événement qu'il célèbre.

armées de toutes les parties de ses vastes états, et marche avec elles vers les lieux où le soleil dirige sa course rapide.

Les rois du couchant apprennent que le Khan marche contre leurs royaumes bien peuplés; ils se réunissent, rassemblent des armées innombrables et se mettent en campagne contre lui. Ils s'établissent dans une grande plaine et attendent le Khan.

Kublaï ordonne à tous ses magiciens, devins, astrologues, enchanteurs de lui annoncer, par leurs présages, quel résultat aura la guerre. Aussitôt magiciens, devins, astrologues, enchanteurs se rassemblent, se rangent en cercle des deux côtés, couchent par terre un bâton noir et le partagent en deux moitiés : à l'une, ils donnent le nom de Kublaï, à l'autre celui des princes, et récitent sur elles d'antiques formules. Les deux bâtons se mettent à combattre et celui de Kublaï reste vainqueur.

La foule des assistants se réjouit; chacun se

hâte de monter à cheval et l'armée se met en ordre de bataille.

Les chrétiens, sans prendre conseil, se précipitent follement sur les rangs des païens, avec l'orgueil que leurs forces leur inspirent.

Alors a lieu le premier combat, la première mêlée : les flèches pleuvent drues comme grêle, le craquement des lances ressemble au bruit du tonnerre ; l'éclair des épées, aux lueurs de la tempête.

Les deux armées, dans leur fureur impétueuse, s'attaquent l'une l'autre avec acharnement. Déjà la foule des chrétiens presse les païens : ils les auraient accablés, si les magiciens n'étaient survenus de nouveau, apportant les deux bâtons. Les Tartares s'enflamment d'une nouvelle ardeur, fondent impétueusement sur les chrétiens et les harcèlent si vivement, qu'ils fuient et se dispersent comme le gibier. Ici gît un bouclier, là, un casque précieux ; là, un cheval traîne un officier par les étriers, là, un soldat se jette au hasard parmi les

Tartares, là, un autre demande merci au nom du Seigneur.

Les Tartares dans leur fureur imposent aux chrétiens un tribut considérable : puis ils soumettent les deux principautés de Kiev et la grande Novogorod (1).

Aussitôt la fatale nouvelle se répand au loin; dans toute la contrée, on réunit les guerriers; on lève quatre redoutables armées pour recommencer la lutte contre les Tartares.

Les Tartares se dirigent à droite (2), pareils à un nuage noir qui menace d'abattre sous la grêle les plantes des champs féconds; tel on entend de loin retentir leur essaim.

(1) Kiev fut prise par les Tartares en 1240.

La ville de Novogorod dont il est ici question n'est pas la célèbre Novogorod-la-Grande sise sur le lac Ilmen : Novogorod-la-Grande, quoiqu'elle ait couru les plus grands dangers en 1237, ne fut jamais prise par les Tartares. Il s'agit ici de la ville de Vladimir, capitale de la principauté du même nom, qui, détruite par l'incendie en 1193 et 1199, fut rebâtie en grande partie, et reçut alors le nom de Vladimir, Novogorod ou la ville neuve. Elle fut prise par les Tartares en 1238.

(2) Vers la Hongrie.

Aussitôt les Hongrois rassemblent leurs bataillons, s'arment et résistent à l'ennemi. Vaine est leur bravoure, vaine leur vaillance, vaines sont leurs luttes intrépides. Les Tartares pénètrent au milieu des rangs, dispersent les nombreux bataillons et ravagent tout leur pays.

L'espérance abandonne tous les chrétiens. Leur douleur est pire que toute douleur. Dans leur détresse, ils prient Dieu de les sauver de la méchanceté des Tartares.

« Lève-toi, ô Seigneur! dans ta colère, délivre-nous de nos ennemis, de nos oppresseurs; ils veulent perdre nos âmes, ils nous entourent comme des loups entourent les brebis (1). »

La première bataille est perdue; la seconde est perdue (2). Les Tartares s'établissent en Pologne, ravagent de proche en proche toutes les contrées

(1) Cette prière est évidemment tirée du Psaume 7, versets 7 et 23 : au XIIIe siècle le Psautier avait déjà été traduit plusieurs fois en langue bohême.

(2) La première en Russie, la seconde en Hongrie.

et se pressent terribles autour d'Olmütz. La désolation se répand dans tout le pays, rien n'est en sûreté devant les païens.

On combat le premier jour, on combat le deuxième. La victoire ne penche ni d'un côté ni de l'autre; mais le nombre des Tartares augmente comme le brouillard du soir en automne. Au milieu de ces Tartares sauvages, l'armée chrétienne est comme bercée par leurs flots; elle se fraie par les armes un chemin vers la colline où la Mère de Dieu accomplit ses miracles.

« Là haut, frères, là haut! » crie Vneslav, et il frappe de son épée son bouclier d'argent, et il agite au-dessus de sa tête un étendard.

Tous prennent courage, tous fondent sur les Tartares; ils se serrent les uns contre les autres en une légion héroïque, s'élancent comme un feu qui jaillit du sol, échappent à l'armée plus nombreuse des Tartares, et gagnent la colline à reculons. Ceux qui sont en haut élargissent leurs rangs, ceux qui sont en dessous les resserrent en un coin

aigu. A droite et à gauche ils se couvrent de leurs boucliers. Les seconds placent leurs lances sur les épaules des premiers, les troisièmes sur celles des seconds. Une nuée de flèches fond d'en haut sur les Tartares. Cependant la nuit sombre couvre toute la terre, enveloppe la terre et le ciel, et voile les yeux enflammés des chrétiens et des Tartares. Dans l'obscurité profonde, les chrétiens élèvent à la hâte un rempart et creusent un fossé autour de la colline.

L'aurore apparaît à l'orient : tout s'agite dans le camp des ennemis. Ce camp monstrueux s'étendait autour de la colline, bien loin à perte de vue.

Les Tartares tourbillonnent sur leurs chevaux agiles, et, sur la pointe de leurs lances, ils portent les têtes des chrétiens vers la tente de Kublaï.

Toute cette multitude se réunit en un seul corps ; tous se dirigent du même côté, tous s'élancent impétueusement vers la colline ; ils poussent des cris épouvantables dont les monts et les vallées retentissent.

Les chrétiens sont tous aux retranchements. La Mère de Dieu leur inspire la valeur; ils tendent prestement leurs grands arcs, ils brandissent vigoureusement leurs glaives acérés, et les Tartares ont dû fuir.

Les hordes sauvages des Tartares s'indignent. Leur khan est enflammé d'un terrible courroux. Le camp se divise en trois détachements, et ces trois détachements s'élancent furieux vers la colline.

Les chrétiens coupent vingt arbres, vingt arbres qui s'élevaient sur la colline, et en roulent les troncs jusqu'au bord des retranchements.

Déjà les Tartares s'élancent sur les retranchements et poussent jusqu'au ciel des hurlements affreux, et se mettent à détruire les retranchements. Soudain roulent les troncs puissants; ils écrasent les Tartares comme des vers et vont les broyer au loin dans la plaine. Et longtemps on combattit avec acharnement jusqu'à ce que la nuit eût mis fin au combat.

Grand Dieu! arrêtez! L'illustre Vneslav, l'illustre Vneslav, une flèche l'abat du haut des remparts! Une vive douleur déchire les cœurs désolés des chrétiens; une soif insupportable brûle leurs entrailles, et, de leurs langues desséchées ils lèchent la rosée du gazon.

Le soir vient, puis la froide nuit; à la nuit succèdent les lueurs grisâtres du matin. Le camp des Tartares reste calme.

La journée arrive au midi brûlant. Les chrétiens tombent accablés par la soif, entr'ouvrent leurs lèvres altérées, et, d'une voix rauque, invoquent la Mère de Dieu. Ils tournent vers elle leurs regards affaiblis, ils se tordent les mains de douleur et regardent le ciel avec désespoir (1).

« Nous ne pouvons plus supporter la soif : la la soif ne nous permet plus de combattre. Que

(1) Comparer à ce tableau la fameuse descrip ion de la sécheresse dans le XIII[e] chant de la *Jérusalem délivrée.* Les riches couleurs que prodigue le Tasse valent-elles la simplicité du poète slave?

celui qui tient à sa santé et à sa vie, que celui-là demande merci aux Tartares. » Ainsi parlent quelques-uns des guerriers.

« Il est plus pénible de mourir par la soif que par l'épée. Dans l'esclavage nous aurons de l'eau en abondance. Que ceux-là me suivent, qui pensent ainsi, dit Veston (1). Que ceux-là me suivent qui souffrent de la soif ! »

Alors Vratislav bondit comme un taureau, saisit Veston d'un bras puissant et dit : « Traître, opprobre éternel des chrétiens, veux-tu mener à sa ruine un peuple vaillant ? C'est près de Dieu qu'il faut chercher merci, non dans l'esclavage, chez les sauvages Tartares. Gardez-vous, frères, de courir à votre ruine ; la chaleur la plus forte est déjà passée. Dieu nous a fortifiés au milieu des ardeurs du midi. Dieu nous viendra en aide, si nous avons confiance. Hommes ! ayez honte de pareils discours, si vous voulez que l'on vous ap-

(1) Ce nom n'est pas slave.

12

pelle des héros. Si nous succombons à la soif sur cette colline, notre mort aura été voulue de Dieu : si nous nous livrons aux glaives de nos ennemis, nous nous la donnons à nous-mêmes. L'esclavage est un affront fait au Seigneur : c'est un péché de se jeter soi-même sous le joug de l'esclavage. Suivez-moi, vous qui pensez ainsi : suivez-moi devant l'autel de la Mère de Dieu ! »

La foule le suit vers la chapelle sainte : « Lève-toi, Seigneur, dans ta colère ! Donne-nous dans notre pays la victoire sur nos ennemis. Écoute les voix qui t'appellent. Nous sommes environnés d'ennemis cruels : délivre-nous des piéges des féroces Tartares ; donne quelque rafraîchissement à nos entrailles et nous t'offrirons un sacrifice de louanges. Détruis nos ennemis sur cette terre, anéantis-les à jamais dans les siècles des siècles ! »

Et voici que, au haut du ciel, apparaît un petit nuage. Les vents soufflent, la foudre terrible retentit. De noires nuées s'étendent dans tout le

ciel : éclairs sur éclairs éclatent au-dessus du camp tartare. Une pluie abondante rend la vie aux sources de la colline.

La tempête est passée : les troupes se mettent en ordre de bataille ; de tous les côtés (1), de tous les pays, les bannières flottent dans la direction d'Olmütz. De lourdes épées pendent aux flancs des guerriers; des carquois pleins résonnent sur leurs hanches, les casques brillent sur leurs têtes puissantes ; sous eux bondissent des chevaux agiles.

La voix des cors retentit et se mêle au son des tambours bruyants. Les deux armées se réunissent (2). Un nuage de poussière s'élève. C'est un terrible combat, le combat suprême.

On entend résonner le cliquetis des épées, le sifflement affreux des flèches d'acier, le craque-

(1) Ce sont les troupes de la Bohême qui arrivent au secours de la Moravie.

(2) L'armée morave et l'armée bohême.

ment des lances, le choc des coups rapides. Ce sont des coups, des blessures, ce sont des gémissements et des cris de joie. Le sang coule comme un torrent de pluie : les morts gisent à terre, comme les arbres dans une forêt. L'un a la tête fendue en deux, l'autre, les deux mains coupées; tel tombe de cheval sur son compagnon : tel frappe son ennemi de sa hache d'armes, comme la tempête fougueuse frappe un arbre sur les rochers : dans la poitrine de cet autre, une épée s'enfonce jusqu'à la garde. A celui-là, un Tartare enlève une oreille. Ah ! quels cris, quels gémissements pitoyables ! Les chrétiens se mettent à fuir : les Tartares les poursuivent et les pressent avec fureur.

Mais voici qu'Jaroslav (1) arrive comme un aigle : un acier solide couvre sa puissante poitrine; sous cet acier palpite un cœur vaillant et

(1) Ce Jaroslav appartenait à la famille des comtes de Sternberg qui existe encore aujourd'hui.

audacieux : son casque abrite une tête prudente ; son regard enflammé respire la fureur. Il s'élance, terrible, comme le lion emporté qui voit couler son sang tiède, et qui, blessé, fond sur le chasseur! Tel en sa colère, il se précipite sur les Tartares. Les Bohêmes le suivent avec l'impétuosité de la grêle. Il fond vivement sur le fils de Kublaï, le combat est terrible. Ils s'attaquent avec leurs lances et ces lances se brisent avec un grand bruit. Jaroslav tout couvert de sang saute de cheval, s'élance l'épée en main sur le fils de Kublaï, lui fend obliquement le corps de l'épaule à la hanche. Le jeune homme tombe inanimé sur les cadavres. Son carquois et son arc résonnent dans sa chute (1).

Tout le peuple des Tartares sauvages s'épouvante : ils jettent leurs longues lances, et ceux qui

(1) Un vers analogue revient souvent dans Homère :
« Sa chute retentit au loin et ses armes résonnèrent sur lui. »

peuvent fuir se hâtent vers les lieux où se lève le brillant soleil.

Ainsi l'Hanna (1) fut délivrée des Tartares (2).

(1) Province de la Moravie où est située Olmütz.

(2) Les traducteurs ne sont que trop portés aux commentaires admiratifs ; qu'on me permette cependant de signaler l'art infini qui règne dans l'économie du poème : Jaroslav ne paraît qu'à la fin, mais il paraît pour tout sauver, et la conclusion du poème est tout à la fois la délivrance de la Moravie et l'apothéose du héros national.

— « Le premier des poètes polonais, Mickiewicz, a dit que l'idée du dévouement absolu apparti nt à l'épopée slave, qui n'est que l'histoire de grands malheurs, de grands désastres. En effet, on voit cette idée sous sa forme païenne dans les poèmes de Liboucha, de Zaboï et de Cestmir. L'idéal qu'y poursuivent les héros est d'un ordre plus élevé que celui d'un Achille qui s'enrichit d'or et de butin, ou que celui d'un Siegfried qui verse des flots de sang, et ne recule devant aucun crime pour acquérir un trésor caché. Le trésor des héros du paganisme slave, c'est toujours leur patrie, leur religion. Ce même idéal, épuré par le christianisme, reparaît dans les gestes des guerriers serbes combattant à Kossovo. Il se manifeste plus sublime et plus parfait encore dans les œuvres modernes de Mickiewicz et de Krasinski. » (A. Chodzko, *Revue des Cours littéraires*, loco cit.)

DEUXIÈME PARTIE



CHANTS LYRICO-ÉPIQUES

IX

LE CERF

Ce gracieux poème paraît, d'après ses derniers vers, antérieur à l'ère chrétienne. On ne sait à quel événement historique il se rattache. Nous appelons spécialement l'attention du lecteur sur le parallélisme établi par le poète entre le jeune homme et le cerf, parallélisme dont on peut citer maint exemple, et qui est un des caractères les plus saillants de la poésie slave.

Le Cerf fait partie du manuscrit de Kralove-

Dvor. On en a découvert en 1823 un autre exemplaire, entièrement conforme à notre texte.



Le cerf courait à travers les montagnes, à travers les plaines; il sautait à travers les montagnes et les vallées, le front orné de belles ramures. Avec ses belles ramures, il pénétrait dans les taillis, il bondissait dans les bois sur ses pieds agiles.

Le jeune homme s'élançait sur les montagnes; il s'élançait à travers les vallées vers les combats cruels; il portait des armes superbes, et, par la force de ces armes, se frayait un chemin à travers les bataillons ennemis.

Maintenant le jeune homme ne va plus sur les montagnes. Un ennemi féroce s'est élancé sur lui par surprise, l'a frappé de sa lourde hache dans la poitrine, — les bois désolés ont soupiré tristement, — et en a fait sortir l'âme, la pauvre âme!

Elle s'est envolée vers sa gorge belle et élancée, et de sa gorge vers ses lèvres charmantes.

Et il gît là! Son sang bouillonnant suit l'âme qui s'est envolée. La terre aride a bu le sang qui bouillonne. Le cœur de chaque vierge s'est rempli de douleur.

Le jeune homme gît sur la froide terre : sur le jeune homme croît un chêne; ce chêne grandit et étend au loin ses larges rameaux.

Le cerf s'élance avec sa belle ramure; il bondit sur ses pieds légers, et, de son col élancé, il touche le haut feuillage.

Des troupes d'éperviers aux ailes rapides volent de tous côtés vers le chêne, et tous répètent sur le chêne : « Le jeune homme est tombé sous la colère de l'ennemi. Toutes les vierges pleurent son destin. »

X

ZBYHON

Cette idylle héroïque ne paraît avoir aucun caractère historique ; elle doit appartenir à la même époque que le poème précédent. Elle offre comme lui un remarquable exemple de ce parallélisme, que la poésie slave se plaît à établir entre l'homme et les animaux. On ne sait en vérité à qui le poète s'intéresse le plus, à l'amant malheureux ou à l'oiseau, victime comme lui de la cruauté de Zbyhon.

*
* *

Un pigeon voltigeait d'arbre en arbre, et remplissait tous les bois de ses tristes roucoulements.

« Ah! bois si large! j'ai volé sous ton ombre avec ma chère colombe, ma chérie, ma bien-aimée! Hélas! le cruel Zbyhon a saisi ma colombe et l'a emportée dans le château, hélas! dans le château-fort! »

Un jeune homme s'avance autour du château-fort. Il soupire tristement après sa chère bien-aimée. Du château, il descend vers un rocher, s'assied sur ce rocher, s'y assied triste et silencieux dans le bois silencieux.

Et le pigeon vole vers lui et roucoule tristement. Le jeune homme lève la tête et lui dit :

« Tu es triste, ô pigeon! tu es triste d'être seul. Un épervier t'a-t-il emporté ta compagne? Toi, Zbyhon, là-bas, dans ce château-fort, tu retiens

ma douce amie; tu l'as ravie dans le château, hélas! dans le château-fort! Pauvre pigeon! tu aurais combattu avec l'épervier si tu avais un cœur vaillant! Tu aurais arraché ta compagne à l'épervier, si tu avais des ongles forts et aigus! Tu aurais tué le méchant épervier, si tu avais un bec dur et propre à déchirer sa chair.

— En avant, amant désolé! attaque Zbyhon! ton cœur est vaillant contre l'ennemi. Tu as pour le combattre des armes fortes et tranchantes, pour lui briser la tête, une lourde hache d'armes de fer. »

Le jeune homme s'élance du haut du rocher au fond du bois obscur; il prend ses armes, il arme son bras de sa hache, et court à travers le bois sombre jusqu'au château-fort.

Sur le château-fort s'étend la nuit noire. Tout est sombre. Il frappe la porte de sa main vigoureuse.

« Qui est là? demande une voix du château.

— Un chasseur égaré. »

La porte s'ouvre. Il frappe de sa main vigoureuse : une seconde porte s'ouvre.

« Où est le vladyk Zbyhon?

— Dans la grande salle. »

C'est là qu'est Zbyhon le débauché, c'est là que pleure la jeune fille.

« Holà ! ouvrez au chasseur ! »

Zbyhon n'ouvre pas. Et le vigoureux jeune homme brise la porte avec sa hache d'armes, et brise avec sa hache la tête de Zbyhon.

Puis il court par tout le château, en met à mort tous les habitants. Il repose jusqu'au matin près de sa belle amie.

Le soleil du matin, à travers les cimes des arbres, éclaire le château. Une joie nouvelle pénètre le cœur du jeune homme, heureux de serrer la belle fille dans ses bras puissants.

« A qui est cette colombe (1)?

(1) C'est le jeune homme qui fait cette question ; et c'est la jeune fille qui lui répond.

— C'est Zbyhon qui l'a enlevée et retenue ici, comme moi, dans ce château-fort. »

Et la colombe s'envola dans le bois : elle vole ici, là, d'arbre en arbre avec son pigeon chéri, et va s'endormir avec lui sur la même branche.

Et la belle fille se réjouit avec son ami. Elle va ici, là, partout où il lui plaît, et s'endort avec lui dans la même couche (1).

(1) Comparez ce fragment d'une chanson ruthène : Dans le bois, sous un chêne, étaient assis un pigeon avec sa colombe, ils se baisaient, ils se caressaient, ils se couvraient de leurs ailes grises. Survint un corbeau des régions étrangères, il prit la colombe, il l'emporta : il lui offrait du grain, il lui versait de l'eau. La colombe ne mange pas, la colombe ne boit pas, elle ne peut vivre sans son bon ami.

TROISIÈME PARTIE



CHANSONS POPULAIRES

XI

LA ROSE

Cette chanson exprime l'inquiétude et les regrets d'une jeune fille abandonnée par son amant. Privée de lui, elle se flétrit comme la rose, fleur et symbole de l'amour.

Ce thème revient fréquemment dans la poésie populaire des Slaves. (Voyez plus bas.)

⁂

Ah! rose, belle rose, pourquoi le matin l'es-tu épanouie? Pourquoi épanouie as-tu gelé? Pourquoi gelée t'es-tu fanée? Pourquoi fanée es-tu tombée?

Je me suis assise le soir : longtemps, longtemps, jusqu'au chant du coq je suis restée assise et dans ma vaine attente j'ai brûlé toute ma ramée, tous mes copeaux (1).

Je me suis endormie et j'ai fait un rêve. Infortunée! Il me semblait que de ma main droite glissait un anneau d'or et que de cet anneau tombait une pierre précieuse.

(1) On trouve dans le recueil de **Jegota Pauli**, une chanson ruthène dont le début et la fin offrent une grande ressemblance avec les vers précédents :

« Ah! mon jardin, mon petit jardin, mon jardin, ma verte vigne, pourquoi fleuris-tu au matin? à peine fleuri te dessèches-tu, couvrant la terre de ton feuillage?.......

» Jeune fille je me suis assise le soir, longtemps assise jusqu'au matin ; j'ai brûlé tous mes copeaux en t'attendant toujours, ô mon ami! »

Je n'ai point retrouvé la pierre précieuse et mon amant n'est point revenu (1).

(1) Voici un chanson russe analogue que j'emprunte au recueil de M. Sacharov :

« Ah ! vents, vents impétueux d'automne ! soufflez vers ce côté, vers le côté de l'Orient, portez à mon ami une nouvelle, une nouvelle non pas de joie, mais de tristesse.

» Dites-lui comment hier, moi jeune fille, j'ai eu peu de sommeil et beaucoup de rêves, comment un mauvais songe m'a visitée.

» Dites-lui comment à ma main droite, à mon petit doigt, jeune fille, mon anneau d'or s'est brisé, comment la pierre précieuse en est tombée, comment ma blonde tresse s'est défaite, mon ruban rose s'est dénoué, mon ruban rose d'Iaroslav, présent de mon cher ami, joli souvenir de mon bon ami. »

XII

LES FRAISES

Cette idylle ne réclame pas de commentaire spécial. Elle est chaste comme le sont en général les chansons slaves; moins chaste cependant qu'une autre idylle, cosaque ou ruthène (1) que je demande la permission de citer :

« Dis moi, jeune fille, où dormirons-nous cette nuit?

— Là bas, à l'ombre du sapin qui s'élève au milieu de la prairie.

(1) L'*Ukraine poétique*, page 48.

— Mais sur quoi, ma belle, dormirons-nous?

— Le duvet ondoyant du haut gazon sera notre molle couche.

— Dis-moi, jeune fille, de quoi nous couvrirons nous?

— Le sombre dais de la nuit nous couvrira.

— Et qui nous éveillera à l'aurore?

— Le gazouillement des joyeux oiseaux.

— Et quand nous nous réveillerons au jour, avec quoi nous laverons-nous les mains et le visage ?

— Tu te laveras avec la rosée fraîche, et moi, avec mes larmes amères!

— Mais de quoi déjeunerons-nous, ma belle, avant de nous séparer?

— Tu te nourriras de baies sauvages, moi, de ma honte.

— Et maintenant, ma belle, où allons-nous?

— Va-t-en au diable, maudit séducteur; moi, je m'enfuis dans le bois sombre. »

Il y a loin de là à l'*Oaristus* de Théocrite si bien traduit par André Chénier.



Mon amie est allée cueillir des fraises sous les verts sapins : une épine acérée a blessé son petit pied blanc. Elle ne peut plus, mon amie, marcher sur son petit pied blanc.

Ah ! épine, méchante épine, pourquoi lui as-tu fait mal ? Pour ta peine, méchante épine, tu seras arrachée au bois.

Viens, ma belle, sous ce frais abri, sous ces verts sapins. Moi, je vais courir à la prairie chercher mon petit cheval blanc.

Mon petit cheval paît l'herbe épaisse de la prairie : ma belle est sous un frais abri, attendant son ami.

Ma belle s'est mise à se plaindre à demi-voix sous les sapins : « Ah ! que dira ma mère ? pauvre fille que je suis !

» Ma mère m'a toujours dit : « Défie-toi des jeunes gens! Et pourquoi, quand ils sont bons, se défier des jeunes gens (1)? »

Et je suis revenu sur mon petit cheval blanc comme la neige : j'ai sauté de mon cheval, je l'ai attaché à un arbre par sa bride d'argent.

J'ai saisi la jeune fille, je l'ai pressée sur mon cœur, je lui ai baisé les lèvres : elle a oublié, la belle fille, l'épine qui blessait son petit pied.

Nous nous embrassions, nous nous caressions : le soleil était sur son déclin : « Vite, mon bon ami! retourne à la maison : le soleil va se coucher. »

J'ai sauté sur mon cheval blanc comme la neige : j'ai pris ma belle dans mes bras et je suis retourné avec elle à la maison.

(1) La même idée se retrouve dans une chanson que les jeunes filles chantent encore aujourd'hui en Bohême et en Moravie :

Ma petite mère m'a toujours dit de me garder des jeunes gens : moi, je les porte dans mon cœur : les jeunes gens sont toujours de bons enfants.

XIII

LE COUCOU

Ce petit poème, comme le prouvent les deux derniers vers, est une chanson de noces.

Le coucou joue dans le mythe slave un rôle dont il n'est nullement question ici.

Selon la tradition, c'est une jeune fille que les dieux, pour la punir des querelles qu'elle faisait sans cesse à son frère, ont changée en oiseau.

***

Au milieu du vaste champ s'élève un chêne: sur le chêne est un coucou ; il gémit, il pleure de ce que ce n'est pas toujours le printemps (1).

Et comment mûrirait le seigle dans les champs, si c'était toujours le printemps? Comment mûriraient les pommes dans le verger, si c'était toujours l'été ?

Comment durciraient les épis en meule, si c'é-

(1) Comparez cette chanson ruthène : (*Jégota Pauli. **Piesni** ludu ruskiego w Galicyi*).

Le coucou gémissait dans le jardin, appuyant sa tête sur une feuille.

«Ah! le jardin ne verdira plus en hiver : à peine quelque feuille noire percera la neige.

Mais dès que le printemps viendra, le tiède printemps, le jardin reverdira. »

Une jeune fille pleurait dans sa chambre, appuyant sa tête sur le banc :

« Ah ! en sera-t-il de mon beau-père, comme de mon père? me laissera-t-il me promener dans la rue ? »

Autre chanson ruthène (cosaque) :

Un pied de houblon seul dans le jardin rampe à terre. Parmi les hommes une jeune fille pleure amèrement.

O houblon vert et fleuri, pourquoi ne t'élèves-tu pas en l'air? O chère jeune fille, pourquoi maudis-tu ton destin ?

Le pied de houblon peut-il s'élever en l'air quand il n'a point

tait toujours l'automne? Et comme il serait pénible pour la jeune fille de rester toujours solitaire!

d'appui? L'œil de la jeune fille peut-il étinceler de joie quand son Cosaque lui manque?

XIV

L'ABANDONNÉE (1)

Ah! bois, sombres bois, bois de Milétine (2),

(1) Les chansons ruthènes offrent une élégie analogue : « Je n'ai ni père, ni mère; je n'ai point d'amis : pauvre orpheline, où dois-je aller?

« O ma mère chérie, tu reposes dans le tombeau : j'erre à l'aventure et tu n'en sais rien.

» J'erre à l'aventure, comme un oiseau dans les champs, et je ne puis pleurer, tant ma douleur est grande. »

Dans une chanson russe, une jeune fille dit également : « Il est bon de vivre en ce monde pour qui a père et mère, frère et sœur et famille. Mais moi, belle fille, je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni bon ami. »

(2) Milétine, nom d'un château qui servit de résidence de plusieurs princes de Bohême.

Pourquoi verdissez-vous hiver comme été?

Je voudrais bien ne pas pleurer, ne pas affliger mon cœur.

Mais dites-moi, bonnes gens, qui ne pleurerait à ma place?

Où est mon père, mon père bien-aimé? Il est enseveli dans la plaine.

Où est ma mère, ma bonne mère? Le gazon croît sur elle.

Je n'ai point de frère, je n'ai point de sœur, et ils ont emmené mon ami.

XV

L'ALOUETTE

Le couplet de cette chanson, où la jeune fille parle d'écrire une lettre à son ami, a soulevé les objections de la critique allemande. Comment admettre qu'une paysanne bohême du XIIIe siècle connût l'usage de l'écriture ? Comment? Je n'en sais rien ; mais ce qui est sûr, c'est que les paysans serbes, ruthènes ou slovaques, qui ne savent guère plus écrire aujourd'hui que leurs ancêtres du XIIIe siècle, et qui répètent naïvement les chansons

qu'ils leur ont transmises, parlent sans cesse de plumes, de lettres et d'oiseaux messagers.

Voici ce que dit une paysanne serbe, *une fille de village* (jedna iz siela devojka) dans le recueil de Vouk Stephanovitch :

« Ah! André, mon cher ami! j'écrirais bien un papier ; mais le papier irait de main en main, et finirait par tomber en de mauvaises mains! »

Dans la chanson ruthène, les Tartares enlèvent une jeune fille :

« La jeune prisonnière est assise sur un cheval; elle a délié sa brune chevelure, elle a écrit une lettre à son frère. »

Dans une autre chanson ruthène, un jeune paysan dit :

« Ah! devant la porte s'élève un vert platane : le vent l'agite. C'est là que ma bonne amie écrit quatre lettres. »

Dans une chanson slovaque, une jeune fille dit :

« Mon ami m'a écrit une lettre de Bude, et moi, je lui écrirai que je ne puis pas..., etc. »

Cette correspondance affecte quelquefois des formes singulières. Dans un chant serbe, un jeune homme reçoit de sa maîtresse infidèle, à l'heure de la nuit noire, une lettre noire, scellée de noir et écrite avec du sang.

Le plus souvent, ce sont les oiseaux qui se chargent de ces messages amoureux. Dans la chanson serbe, un corbeau apporte des nouvelles de mort dans une lettre noire qu'il tient sous son aile. Dans une chanson bohême du recueil d'Erben, un rossignol vole vers une jeune fille, et lui remet une lettre de son amant :

« Le rossignol vole ; il apportait une lettre ; il la remit à Andulka, etc. (1). »

On ne saurait trop le répéter : les poètes populaires, auteurs de chansons où les lettres jouent un si grand rôle, ne savent pas eux-mêmes écrire. En Serbie, par exemple, ce sont pour la plupart

(1) Iritchek. *Die Echtheit*, etc.

du temps, des aveugles (*slepi*). Mais l'écriture, par cela même qu'ils ne la connaissent que par ouï-dire, a pour eux quelque chose de poétique et de mystérieux.

Revenons à notre chanson.



La jeune fille sarcle du chanvre dans le jardin au seigneur : l'alouette lui demande pourquoi elle est triste.

« Comment pourrais-je être joyeuse, chère petite alouette? Ils ont emmené mon bien-aimé dans le château de pierre.

» Si j'avais une plume, j'écrirais une lettre, et toi, petite alouette, tu la lui porterais sur ton aile.

» Mais je n'ai ni plume, ni feuille blanche pour écrire une lettre : salue mon ami par tes chants et dis-lui combien je languis en ma douleur (1). »

(1) Ici s'arrête le manuscrit de Kralove-Dvor.

APPENDICE

Les deux morceaux qui suivent n'appartiennent pas au manuscrit de Kralove-Dvor. Mais ils doivent être de la même époque que les précédents : Hanka les y a joints dans la plupart de ses éditions.

Je ne fais d'ailleurs en les traduisant, que me conformer à l'exemple des traducteurs anglais, italien, allemand, russe, polonais, serbe, etc.

L'authenticité de ces deux pièces a été, paraît-il, vivement contestée ; elle est cependant admise par le dernier historien de la littérature bohême, M. Pypine (*Histoire des Littératures slaves*. Saint-Pétersbourg, 1865).

XVI

CHANT DU VYCHEGRAD (1)

L'original de ce fragment se trouve au Museum de Prague, il est écrit sur une feuille de parchemin et paraît remonter au XIIIe siècle. Mais le

(1) On a vu plus haut que le Vychegrad est une colline fortifiée qui domine Prague, sur la rive droite de la Veltava (Moldau).

Le mot Vychegrad, vient de deux mots slaves vysoky haut, grad (russe gorod), place fortifiée. C'est la traduction exacte du grec akropolis.

poème doit être antérieur à cette époque, et se rapporter au temps où le Vychegrad était plus important que la ville de Prague elle-même.

Le Vychegrad existe toujours, mais depuis longtemps les bosquets de la Veltava ont fait place à des maisons : des canons garnissent les embrasures de la vieille forteresse ; et des soldats autrichiens montent la garde sur la colline où s'élevait naguère le palais de Liboucha. *Habent sua fata!...*



O toi, notre soleil, inébranlable Vychegrad, tu t'élèves hardi et superbe sur cette hauteur escarpée, debout sur tes rochers, terreur de l'étranger. A tes pieds coule un fleuve rapide : à tes pieds coule l'impétueuse Veltava.

Sur les rives de la limpide Veltava maint bosquet offre un frais abri.

Là, le frêle rossignol fait retentir ses chants, ses

chants joyeux ou tristes, suivant que son cœur éprouve de la joie ou de la tristesse.

Oh ! si j'étais le rossignol dans la verte prairie, vite je volerais au lieu où va mon amie, bien tard vers le soir, bien tard vers le soir...

Ah ! quand l'amour éveille tout, quand tout être gémit sous son influence, moi, infortuné, je soupire après toi ! Ah ! prends pitié de ma misère...

XVII

CHANSON D'AMOUR DU ROI VENCESLAV

Le roi Venceslav I[er] (1230-1253) introduisit, ainsi que nous l'avons vu plus haut (v. Ludicha et Lubor), les manières allemandes en Bohême. Il cultiva lui-même la poésie allemande, et trois chansons figurent sous son nom dans la collection des Minnesinger. (Manessiche, Sammlung, Zurich, 1758.) En 1823, on a découvert un manuscrit bohême du XIII[e] siècle renfermant le Cerf, que nous avons donné plus haut, et la traduction bohême

d'une des chansons du roi Venceslav. J'ai traduit ce fragment à peu près unique dans la littérature bohême, non pour sa propre valeur(1), mais pour mettre le lecteur en état d'apprécier toute la différence qui existe entre ce verbiage fade et maniéré, et la naïve délicatesse des chansons slaves.



Après de hautes aventures, l'amour m'a révélé sa douceur et sa force. Je soupire du fond de mon cœur, quand je songe quelle beauté afflige ma pensée, combien est belle la vierge dont je puis m'enorgueillir.

Et cependant, quoique cet amour soit sans honte, quel tourment il me donne ! partout il me

(1) Il n'est pas même sûr qu'il soit authentique.

faut porter ma douleur avec moi : elle ne demande pas qui elle a blessé.

Ma pensée m'entraîne à aimer. Oh! heureuse, heureuse ma destinée! mon plus grand désir, mon ravissement est dans mes yeux. Tout mon bonheur est venu par mes yeux dans mon cœur amoureux.

Mon amour a crû de plus en plus, dans une sympathie de plus en plus vive : je lui ai donné mon cœur et ma pensée.

Elle est la source de tout bonheur, le principe de ma gaîté, ma joie, mon désir.

Comme la rose sortant de son enveloppe, aspire la rosée du matin, j'ai baisé ses lèvres de miel. O bonheur! suprême bonheur! aucune intelligence ne peut te comprendre.

La douleur bannit l'amour, la douleur charme, l'amour soupire.

L'amour m'accusera. Ah! pourquoi? il ne peut me reprocher d'avoir embrassé d'une main chaste,

la taille fine, souple et charmante de celle qui est tout aimable. Ah ! quand elle a pris mon cœur, cette jeune fille... (1).

(1) Le reste manque, mais en vérité, il n'y a pas de quoi le regretter.

CHANSONS POPULAIRES

DU RECUEIL DE M. ERBEN

CHANSONS POPULAIRES

DU RECUEIL DE M. ERBEN

I

Le plus grand défaut du manuscrit de Kralove-Dvor, c'est assurément sa brièveté. Simple fragment d'une vaste et antique collection, échappé par miracle aux ravages des guerres de religion et aux flammes vengeresses des Jésuites (V. l'Introduction), il nous apparaît comme ces colonnades restées debout au milieu des ruines d'Athènes et de Balbek qui rendent témoignage de la

majesté et de la grâce du monument détruit, et permettent à l'artiste intelligent d'en restituer l'ensemble primitif. Malheureusement les œuvres d'imagination ne se restituent pas. L'archéologue peut restaurer le temple. Le pastiche est impuissant à retrouver les inspirations du génie individuel ou national ; et tant qu'une nouvelle découverte ne nous aura pas rendu les chants qui nous manquent aujourd'hui, nous serons réduits à nous contenter des quatorze poèmes qu'on vient de lire.

Il existe cependant en Bohême, d'autres spécimens, sinon de la poésie héroïque, au moins de la poésie populaire des Slaves. Ce sont, comme on l'a vu plus haut, les chansons populaires (*prostonarodni pisne*). Le manuscrit de Kralove-Dvor nous en a conservé six : le peuple, malgré l'oppression germanique, malgré la persécution religieuse, a gardé la plus grande partie des siennes : leur nombre s'élève à plusieurs milliers. On en a publié plusieurs recueils.

Le dernier en date et le plus complet, est celui de M. Charles Jaromir Erben (1 vol. in-8°, Prague, 1864), qui ne contient pas moins de deux mille cinq cents chansons, sur tous les tons et dans tous les genres (1). Ce sont d'abord les

(1) Les recueils de chansons sont fort nombreux dans tous les dialectes slaves. Voici les principaux :

— Chants populaires de la Serbie, recueillis par Vouk Stefanovitch Karadjitch. 3 vol. in-8. Vienne, 1841 (traduits en français par madame Élisa Volart, d'après l'allemand, 2 vol. in-8; et par M. Dozon, sur le texte original, 1 vol. in-12, 1858).

— Chants populaires du Monténégro et de l'Herzégovine, recueillis par Joseph Milovouk. Pesth, 1833.

— Légendes russes, par M. Sacharof. St-Pétersbourg, 1841.

— Chansons polonaises et ruthènes de la Galicie, recueillies par Vaclav d'Olesk. Lemberg, 1833.

— Chansons ruthènes de la Galicie, recueillies par Zegota Pauli. Lemberg, 1839, 40.

— Chansons populaires des Slovaques, recueillies par Kollar. Pesth, 1834.

— Chansons populaires de la Moravie, recueillies par Susil. Brunn.

— Chansons populaires de l'Illyrie (Carinthie, Styrie, Hongrie occidentale), recueillies par Stanko Vraz. Agram, 1839.

— Chansons populaires des Cosaques, recueillies par Maximowicz. Moscou, 1828.

— Chansons populaires de la Haute et de la Basse Lusace, recueillies par Léopold Haupt et Smaler. Grym, 1841.

16.

chansons enfantines, les *rondes*, comme nous dirions, puis les complaintes relatives aux divers événements de l'année rustique, puis les chansons d'amour (au nombre de huit cent vingt), puis les chansons nuptiales (au nombre de deux cent vingt), les chansons à boire, les chansons satiriques, les chansons relatives aux diverses professions, aux

— Chansons populaires de la Bohême, recueillies par Erben. Prague. 3e édition. 1854.

— Chansons populaires des Bulgares de Macédoine (en cours de publication).

Cette liste est nécessairement fort incomplète et je n'ai pas eu sous les yeux tous les recueils que j'indique. Chaque jour voit surgir de nouvelles publications. En Russie, par exemple, on s'occupe maintenant à recueillir les chansons des différentes goubernies slaves. Deux recueils de ce genre ont déjà paru.

Les travaux sur la poésie populaire des Slaves sont les suivants :

—Bodianski : *De la poésie populaire des Slaves.* Moscou, 1837 (en langue russe).

— Ludevit Stur : *Des chansons et des contes populaires des Slaves.* Prague, 1853 (en langue bohême).

Talvi (Mistress Robinson), dans son ouvrage sur la littérature slave (New-York, 1850), a publié en anglais une agréable esquisse de la poésie populaire des Slaves; la poésie serbe est la seule, jusqu'ici, qui ait été un peu étudiée chez nous.

travaux, aux aliments même du paysan (chez les Slaves tout est matière à chanson), les chansons militaires, les ballades ou complaintes et les chants funéraires. Il y en a, comme on voit, pour tous les actes de la vie, pour toutes les conditions, pour toutes les humeurs. Épigrammes et élégies, rires et pleurs, grossièreté rustique et naïveté charmante, tout s'y trouve. Il suffit de feuilleter le livre pour y rencontrer presque à chaque page de gracieuses idylles, dignes de rivaliser avec celles qu'on a lues dans le manuscrit de Kralove-Dvor.

Il m'a semblé que la traduction d'un certain nombre de ces chansons serait le complément naturel de mon travail, et que loin de déparer ce volume, elle ne pourrait qu'y ajouter un nouvel intérêt. Malheureusement la tâche du traducteur est ici bien délicate. Dépouillées de leur rythme, de leur langue harmonieuse, de leurs diminutifs, les chansons slaves ne peuvent que perdre à passer dans une langue aussi ingrate que la nôtre;

les couleurs s'effacent, la vie s'en va, et au lieu d'un tableau achevé, il ne nous reste sous les yeux qu'une froide et pâle photographie. Qu'importe ! si maladroit qu'ait pu être le traducteur, il restera toujours quelque poésie à des vers comme ceux-ci :

Ah ! étoile ! pâle étoile !
Si tu connaissais l'amour,
Si tu avais un cœur,
Ma douce étoile,
Tu pleurerais des étincelles.

Ah ! ty hvezdicko tmava
Kdybys lasku znala,
I mela srdicko,
Ma zlata hvezdicko,
Iskry bys plakala !

On comprend en lisant de pareils vers, l'influence que la poésie populaire exerce sur les littures slaves. Chez nous, les Béranger, les Pierre Dupont, chantent pour le peuple : chez les Slaves, le peuple chante pour ses poètes (1). Les vrais

(1) Voyez l'Introduction.

poètes slaves, Kollar, Celakovsky en Bohême, Mickiewicz et Zaleski en Pologne, Pouschkine et Niekrasov en Russie, ont été d'autant plus grands, qu'ils ont mieux écouté les inspirations de la muse populaire !

II

Ce serait un curieux travail que d'étudier cette poésie populaire des Slaves sous tous ses aspects et dans tous ses dialectes : mais il faut attendre pour l'aborder en France, que les Slaves aient achevé de recueillir leurs chansons, et publié eux-mêmes quelque chose de complet sur cette intéressante question. Je me suis pour le moment contenté d'établir quelques rapprochements entre certaines de nos chansons et d'autres chansons serbes, russes ou ruthènes. Ils peuvent donner une idée de cette unité d'inspiration qui domine la poésie populaire des Slaves. Je ne pré-

tends même pas expliquer l'origine et formuler la théorie de cette poésie. Je me bornerai à reproduire une partie de la préface, fort courte d'ailleurs, que M. Erben a mise en tête de son recueil. M. Erben n'a pas consacré moins de vingt-cinq ans à former ce recueil, et ses opinions fort en crédit chez les Slaves, auront au moins pour le lecteur français le mérite de la nouveauté.

« Qu'est-ce, se demande M. Erben, que la chanson populaire ? Tous les connaisseurs en cette matière s'accordent à déclarer que toute chanson chantée par le peuple, le fût-elle pendant des siècles, n'est pas pour cela une chanson populaire, et *vice versâ*, qu'une chanson populaire ne cesse jamais d'être telle, encore qu'elle ait depuis des siècles disparu sur les lèvres et dans la mémoire du peuple ; ne fût-elle chantée qu'en un seul endroit, elle n'en serait pas moins une véritable chanson populaire.

Les signes auxquels on peut distinguer la chanson populaire, doivent donc être cherchés

ailleurs. La vérité est que cette question : Qu'est-ce que la chanson populaire? se rattache à une autre question qui est la suivante : Qu'est-ce que le peuple (1)? Comment se manifeste son existence en général? Comment se manifeste-t-elle dans les chansons populaires en particulier? Je laisse aux physiologues et aux philosophes le soin de répondre à cette question : je me bornerai à indiquer brièvement la différence qui existe entre la poésie populaire et la poésie artistique.....

Tout peuple qui n'est pas encore devenu étranger à lui-même, a un sentiment à lui, une manière de penser à lui, un caractère individuel qui consiste en un certain ensemble de qualités morales et physiques, et qui le distingue clairement et évidemment des autres peuples. Le caractère naturel, général, constant du peuple

(1) *Narod*. Nous dirions mieux en français *nation* : malheureusement chez nous la *chanson nationale* n'est pas la même chose que la chanson populaire.

prend, sous l'influence de circonstances extérieures qui se produisent avec le temps dans l'ensemble ou chez une partie du peuple, une direction, une tournure spéciale; et à mesure que ces circonstances changent, ce caractère naturel modifie en même temps qu'elles son aspect extérieur, comme la cire se plie à toutes les formes, sans cesser cependant d'être cire. Cet état du sentiment et de la pensée du peuple sous l'influence des circonstances extérieures, est ce que nous nommons l'esprit populaire (*narodny duch*). Une chanson, pour être populaire, doit respirer cet esprit populaire. Si quelque chose d'essentiel dans la chanson, idée, image, tournure est en contradiction avec cet état du sentiment ou de la pensée populaire, la chanson n'est pas une chanson populaire.

La pensée s'incarne sous une forme certaine par la parole, devient phrase, vers et couplet. Tout couplet doit comprendre au moins deux vers. La forme de la strophe, du couplet dans chaque chanson, du vers dans le couplet, l'ordre

des mots dans le vers, la rime, tout cela repose sur certaines règles de l'esthétique populaire, fondées sur la langue et la musique, approuvées par l'esprit national, consacrées par un usage séculaire. Aucun des poètes populaires n'a conscience de ces règles ; nul ne les sait par cœur, mais quiconque a été élevé à l'école populaire, les sent, les observe fidèlement : car ce sont des règles naturelles au peuple et résultant de son caractère. Cette forme de la chanson est tellement précise et constante, que c'est sur elle seule que repose l'analogie des chansons populaires parmi les différentes branches de la race slave.

Enfin, pour qu'une chanson puisse être dite réellement populaire, il faut qu'elle n'appartienne à aucun auteur désigné, mais que le peuple lui-même puisse en être regardé comme le poète. Si quelqu'un réclame la chanson comme sienne, eût-elle l'âme et l'esprit de la chanson populaire, elle devient œuvre personnelle et non plus populaire. Le but principal du poète populaire, c'est le chant :

il chante soit que son cœur l'y excite, soit qu'il veuille se faire une renommée d'un instant par une nouvelle chanson : rien de plus, et la chanson faite, il ne s'en soucie plus. Si elle a plu aux autres, ils se la rappellent et, en la chantant de nouveau, avec ou sans changements, ils peuvent en réclamer la paternité aussi bien que le poète lui-même. Quand dans un endroit la chanson est connue de chacun, elle perd son charme et disparaît, ou bien émigre dans une autre contrée où elle est accueillie et plaît comme une nouveauté. Je ne dis pas que le poète populaire doit toujours être une personne simple et inexercée : mais je prétends qu'il est difficile de pénétrer le cœur du peuple, de s'adapter à son intelligence, de s'accommoder aux règles de son esthétique, si l'on n'a pas appris à sentir et à penser au milieu du peuple, si l'on ne s'est pas développé au milieu de la vie populaire. Quiconque n'est pas du sein même du peuple, quiconque, par une éducation littéraire ou de quelque

autre façon, lui est devenu étranger, pourra difficilement devenir poète populaire...

Jusqu'ici je n'ai parlé que des paroles de la chanson populaire : mais à côté des paroles et dans une certaine mesure au-dessus d'elle, il faut placer l'air ou la musique... Ce que j'ai dit plus haut des paroles s'applique exactement à l'air. Pour être populaire, cet air doit réunir l'esprit et la forme populaires et être sorti du peuple. On connaît le goût naturel des peuples slaves pour la musique. Toute la race slave chante, mais ses chants sont fort différents chez ses diverses branches. A côté des diverses circonstances qui ont pu affecter les peuples slaves et qui ont donné des teintes diverses à leur esprit, ce qui influe le plus vivement sur l'esprit et la forme de la chanson populaire, c'est le son de l'instrument de musique spécialement adopté par chaque race. On sait que chaque instrument exerce une action spéciale sur l'esprit du peuple : tel lui plaît, tel lui est désagréable ; tel l'excite à la joie, tel l'invite à la mélancolie.

Tel instrument, telle musique; tel air, tel esprit dans la chanson. Plus l'instrument préféré peut exciter de sentiments divers, c'est-à-dire, plus il est parfait, plus les chansons populaires ont de variété dans leur forme et dans leur esprit. Il ne sera pas hors de propos de donner ici un exemple de la manière dont la chanson populaire naît de la musique.

Une jeune fille, dans une auberge, entend jouer un air sur la gousla. Le son plaintif de cet instrument s'imprime profondément dans sa mémoire : toute son âme s'en remplit, et se met en harmonie avec lui. Nuit et jour, cet air la poursuit, et elle le fredonne en marchant, ne cherchant que des paroles pour reproduire le sentiment dont son cœur est plein. Soudain, par hasard, ses regards tombent sur un bouton de rose dans le jardin près de la fenêtre. C'est là pour elle un éclair : ce bouton de rose est le symbole du sentiment que la musique a fait naître dans son âme. Elle se met à chanter : la musique

lui dicte l'ordre des mots, la disposition des vers, amène la rime, et la jeune fille chante :

Cervena ruzicko proc se ne rozvijis?
Proc k nam, muj holecku, proc k nam uz ne chodis.
— « Kdybych k vam chodival, ty bysi plakala,
Cervenym satekem oci utirala. »

Bouton rose, pourquoi ne t'épanouis-tu pas ?
Pourquoi, mon ami, pourquoi ne viens-tu plus chez nous ?
— « Si je venais chez vous, tu pleurerais,
Avec ton fichu rouge, tu essuierais tes yeux. »

Le mot amène le mot, l'idée l'idée, la vie du peuple fournit les images. C'est ainsi que se sont formées les chansons populaires et qu'elles se forment encore aujourd'hui. Il suffit qu'un air de danse plaise ; il se trouvera aussitôt des paroles sur cet air. Les paroles de la chanson populaire ne sont que le commentaire de la musique. Il peut arriver parfois que les paroles et la musique

jaillissent en même temps de l'âme du poète ; jamais qu'il fasse d'abord les paroles pour y adapter ensuite la musique. En ce point, la chanson populaire diffère de la chanson artistique, dont la musique vient toujours après les paroles. En outre, l'air populaire a toujours le caractère de l'instrument au son duquel le poète s'est accoutumé. Plus un peuple a d'aptitude pour la musique, plus sa langue est souple et propre à suivre pas à pas la musique, plus ce peuple est apte à la chanson populaire. On ne peut nier ces qualités aux peuples slaves et à leurs langues ; ainsi s'explique le grand nombre de leurs chansons...

Je ne m'étendrai pas, ajoute M. Erben, sur la valeur et l'importance des chansons populaires. « Il n'y a rien au-dessus d'une belle chanson populaire, dit Celakovsky ; c'est elle qui nous montre dans sa plus vive expression l'esprit national. » La valeur des chansons bohêmes a été appréciée par le célèbre écrivain allemand, madame Ida de Duringsfeld, qui en a traduit un

grand nombre sous ce titre : *Bœhmische Rosen* (1).

En publiant cette nouvelle édition des chansons bohêmes, que j'ai pendant vingt-cinq ans recherchées dans toutes les parties de notre chère patrie, ou fait rechercher par des amis dévoués, j'éprouve une grande joie à songer que la moitié peut-être de ces chansons eussent été perdues, sans la peine que je me suis donnée pour les conserver. Je me suis avant tout efforcé de les recueillir auprès des vieillards, sachant que les plus anciennes ne pouvaient être trouvées que chez eux, et qu'ils devaient être les dépositaires de la plupart de nos meilleures chansons. C'est ainsi que j'ai sauvé un certain nombre de belles chansons, maintenant disparues. Depuis 1848 nos paysans, surtout dans le nord de la Bohême, chantent beaucoup moins qu'avant : naguère, à la moisson, à la fenaison, les champs et les prairies retentis-

(1) *Les Roses de Bohême.* Breslau, 1851.

saient de chansons. Aujourd'hui, le travail est silencieux, interrompu rarement par quelque plaisanterie (1). Ainsi plus d'une chanson aimée est tombée dans l'oubli. »

Les réflexions de M. Erben me laissent peu de chose à ajouter. En faisant un choix parmi les pièces de son Recueil, j'ai cherché celles qui me semblaient à la fois les plus belles et les plus intelligibles pour le lecteur français. C'est surtout aux chansons populaires qu'on peut appliquer le mot de Gœthe :

Wer den dichter will verstehen
Must in des dichters land gehen.

Celui qui veut comprendre le poète
Doit aller dans le pays du poète.

(1) La préface de M. Erben est datée de 1864. Dès 1853, Ludevit Stur écrivait : « Il semble que l'époque du chant est en train de finir chez nous, et que nous devons quitter ce paradis pour entrer dans le camp de l'action. »

LA SORTIE DE L'ÉGLISE

Petite église, dominée par le bois, tu t'élèves sur un joli monticule.

Les filles sortent de ton sanctuaire, comme les anges du ciel.

Une est sortie blanche et belle : ce sera mon amie.

Une seconde est sortie plus jolie encore : ce sera ma bien-aimée.

Une troisième est sortie pareille à la rose : nul ne la peut obtenir.

Et moi, pourtant, il faut que je l'obtienne, dussé-je y laisser la vie.

LA TCHÈQUE ET LA MORAVE

Un oiselet survint des pays étrangers : il ap-

portait une lettre, et, dans cette lettre, des salutations.

Il m'invitait à venir voir le pays bohême; car il y a en Bohême de belles jeunes filles.

La Tchèque a du miel sur la langue; mais quand on la connaît, le miel devient poison.

Je resterai plutôt dans notre pays; je trouverai de belles filles en Moravie.

La Morave est élancée comme un cierge; elle a un cœur aimant pour les jeunes garçons.

L'OFFRE

Quand je suis parti, la musique jouait: ma bonne amie pleurait sur moi.

Ah! ne pleure pas à cause de moi; viens plutôt avec moi, je t'achèterai une robe verte.

Une robe verte, pas trop longue, afin que tu puisses te promener avec moi.

Nous nous promènerons par monts et par vaux ; les bois nous serviront d'abri.

Le vert gazon sera notre couche : nous y dormirons, nous nous caresserons, ma chère amie!

CE QU'IL FAUT CRAINDRE

Ah! fille, belle fille, tes yeux sont noirs; j'ai peur que tu ne me trompes.

Quand même ils seraient encore plus noirs, n'aie pas peur, n'aie pas peur, mon bon ami!

N'aie pas peur, n'aie pas peur de mes yeux noirs! Prends seulement garde aux discours des médisants!

LA PROMESSE.

Si mon petit père ne se fâchait pas après moi,

je lui dirais qui était avec moi hier soir. — Fâchez-vous, petit père, ne vous fâchez pas : c'est mon ami qui était avec moi à l'auberge.

Si mon petit père ne me grondait pas, je lui dirais ce que mon ami m'a donné. — Grondez, mon bon petit père : j'ai reçu de mon ami...... un baiser.

Si mon petit père ne s'étonnait pas trop, je lui dirais ce que mon ami m'a promis. — Étonnez-vous, mon petit père, tout à votre aise : vous serez, j'en suis sûr, content de me marier.

Mon ami m'a promis : il m'a promis en me donnant le baiser d'adieu,.... de ne pas me laisser chez vous, jusqu'au temps où ce blé fleurira.

PROJETS.

Quand tu t'en iras, mon cher ami, je m'en irai à ta suite au régiment.

Qu'y ferais-tu, mon amie? Pami les soldats tu ne pourrais me reconnaître.

Je me changerais en petit oiseau et je me poserais sur ton chapeau.

Je me changerais en hirondelle et je me poserais sur ta tête chérie.

DÉSIR.

Si je pouvais être où est ma pensée : là où est l'objet de mon affection ;

Si les montagnes ne s'élevaient pas entre nous, je verrais mon amie errer dans le jardin ;

Errer dans le jardin, cueillir des fleurs bleues : Ah ! Dieu seul sait si je l'aurai !

Montagnes, noires montagnes, écartez-vous ! que je puisse l'obtenir pour femme, ma bonne amie.

LA CRUCHE CASSÉE.

La jeune fille allait chercher de l'eau : elle avait une cruche neuve : le seigneur la rencontre et lui casse sa cruche.

La jeune fille allait, elle pleurait, elle réclame sa cruche. « Tout seigneur que vous êtes, payez-moi ma cruche.

— Tais-toi, filette ! ne pleure pas ! tu n'y perdras rien, je te donnerai une robe. »

La jeune fille ne voulut pas de la robe : elle réclamait toujours sa cruche. « Tout seigneur que vous êtes, payez-moi ma cruche !

— Tais-toi, jeune fille ! ne pleure pas, tu ne perdras rien. Pour payer ta cruche cassée, je te donnerai un anneau. »

La jeune fille ne voulut pas de l'anneau. Elle réclamait toujours sa cruche. « Tout seigneur que vous êtes, payez-moi ma cruche !

— Tais-toi, jeune fille ! ne pleure pas ! Tu ne

perdras rien. Pour ta cruche cassée..... moi-même je t'épouserai (1). »

La jeune fille ne demanda plus rien : elle se réjouit : « Pour une cruche verte j'ai obtenu mon seigneur. »

LES CHEVAUX SANS NOURRITURE.

Qui nourrira mes chevaux tandis que je suis auprès de ma belle ? Elle n'a pas voulu me laisser aller avant que les étoiles aient disparu.

Les étoiles ont disparu : j'étais encore chez ma belle : mes chevaux restaient sans nourriture et hennissaient affreusement.

Taisez-vous ! taisez-vous ! mes petits chevaux !

(1) Cette chanson se chante en dansant. Les paysans la rallongent à volonté, en faisant tour à tour offrir par le seigneur, un cheval, une maison, un champ, etc.

je vous apporterai de l'herbe, pour que vous ne hennissiez plus quand je suis chez ma belle.

L'OISEAU MENTEUR.

Que gazouille cet oiseau assis sur un chêne ? Que la fille qui a un bon ami est sans couleur.

Tais-toi, oiseau, tais-toi, tu mens ! J'ai un bon ami, moi, et pourtant je suis comme une rose.

LES QUESTIONS.

Où irons-nous promener, ma chérie? — Dans le joli jardin, tous les deux. — N'en dis rien, ma chérie.

Que ferons-nous au jardin, ma chérie? — Nous y cueillerons de belles fleurs tous les deux. — N'en dis rien, ma chérie.

Où mettrons-nous ces fleurs, ma chérie? — Dans un mouchoir blanc, tous les deux. — N'en dis rien, ma chérie.

Que ferons-nous de ces fleurs, ma chérie? — Nous en tresserons une belle couronne, tous les deux. — N'en dis rien, ma chérie.

Où irons-nous le soir, ma chérie? — A notre auberge, tous les deux. — N'en dis rien, ma chérie.

Qu'y ferons-nous, ma chérie? — Nous boirons un setier de bière (1), tous les deux. — N'en dis rien, ma chérie.

Où irons-nous dormir, ma chérie? — Chacun dans notre lit, tous les deux. — N'en dis rien, mon amie.

Et quand nous nous lèverons le matin? — Alors nous nous embrasserons tous les deux. — N'en dis rien, mon amie.

(1) C'est la boisson nationale en Bohême.

LA SÉRÉNADE.

J'étais sous la fenêtre de mon amie ; je l'appelais : lève-toi doucement, mon amie ! Viens à ta fenêtre : lève-toi, mon amie !

Et elle se lève, passe ra robe, vient à la fenêtre, et cause avec son ami, la belle fille.

Elle lui parle à voix basse, et lui dit de douces paroles : « Où as-tu été, mon cher Vaclav, que tu n'es pas venu même un petit instant à la maison ?

» Maintenant les portes sont fermées : c'est mon père qui a les clés : je n'ose aller les lui demander. Je ne puis pas t'ouvrir, mon pauvre enfant. »

Si j'avais les ailes de l'oiselet, je m'envolerais, je m'envolerais sur la fenêtre, j'entrerais dans la chambre de mon amie.

—

LE CHIEN.

Quand j'allais chez mon amie, le chien aboyait après moi. Je lui jetai un poulet pour le faire taire. Kuraz ! Kuraz (1) ! tu as un poulet ; n'aboie pas après moi, quand je suis chez vous !

J'arrivai jusqu'à la fenêtre ; je frappai doucement : le malheureux Kuraz aboie aussitôt après moi. Kuraz ! Kuraz ! tu as un poulet : sache donc te taire quand je suis chez vous !

Ma chère Lidunka ! Ah ! ma bonne amie ! Et Kuraz : oua ! oua ! oua ! Il ne tenait compte de mon amour. Kuraz ! Kuraz ! tu n'as pas le sens commun. Si tu en avais, tu n'aboierais pas quand je suis chez vous.

(1) Dans le texte, Kuraz (prononcez Kouraj). Ce nom de chien n'est que la transcription de notre mot français *courage*. On sait que les troupes françaises ont, sous Marie-Thérèse, envahi la Bohême : les paysans tchèques en gardent encore le souvenir.

Alors le père sortit de sa chambre; moi, je sautai hors de la cour où je m'étais introduit. Kuraz! Kuraz! tu ne connais pas l'amour. Si tu le connaissais, tu n'aurais pas aboyé quand j'étais chez vous!

LA DESTINÉE S'ACCOMPLIRA.

Chante rossignolet, joyeusement au-dessus de notre vallon; ce que Dieu m'a destiné ne m'échappera pas; que les gens disent ce qu'ils voudront, qu'ils tâchent à m'enlever mon amie! Si mon amie veut de moi, personne ne pourra me la ravir.

Quand j'allai trouver mon amie, la lune brillait au-dessus de moi; quand je revins chez moi, il faisait déjà grand jour. Elle courut après moi jusqu'au jardin. Viendras-tu bientôt nous voir, mon cher ami? Quand je ne te vois pas, mon chéri, je suis toute désolée.

LE PROJET.

Si je ne t'obtiens pas, je sais bien ce que je ferai : si je ne t'obtiens pas, mon amie, j'irai au couvent, je me ferai moine, et je prierai pour toi (1).

Mais si Dieu t'accorde à moi, si tu deviens ma femme, alors nous rirons de nos ennemis. Si Dieu nous unit, rien ne nous séparera... que la bêche du fossoyeur.

LA NOUVELLE.

Yeux noirs, allez dormir! Il vous faudra vous ouvrir de bon matin!

Matin! matin! de bon matin! avant que le soleil ne se lève.

(1) Cette idée se rencontre rarement dans les chansons slaves.

Déjà le soleil se lève : mon amie s'en va.

Elle s'en va au marché : elle nous apporte une nouvelle.

Cette nouvelle, c'est qu'on enrôle pour l'armée.

On enrôle ! on va prendre les garçons. Malheur à eux, cent fois malheur !

Ils nous prendront les beaux. Ils nous laisseront les boiteux !

L'ÉTOILE SOMBRE.

Quand j'ai quitté ma belle, deux étoiles brillaient sur moi.

L'une était claire, l'autre sombre ! Ah ! grand Dieu ! quelle est la mienne ?

Ah ! la brillante, c'est la tienne ! et la sombre, c'est la mienne !

Sombre étoile, illumine-toi! Ma chère amie, réfléchis bien!

Sur quoi ai-je à réfléchir, puisque je ne veux pas de toi?

La meule du meunier est lourde; plus lourd est l'état de mariage.

La meule du meunier s'use à moudre; le mariage ne s'use pas.

La meule du meunier se brisera : le mariage dure jusqu'à la mort.

LA FIN DE L'AMOUR.

J'allais par le bois et hors du bois. Je m'égarai; je ne savais plus où j'étais. J'allais par la route et à côté de la route; je rencontrai une belle fille.

Elle me rencontra, ne me reconnut pas; vint à à moi, et me cria : « Salut, mon pays! Ne va pas trouver d'autre fille! »

Pourquoi irais-je chez vous? Pourquoi me laisserais-je tromper par toi? Mon amour, mon dévouement, tu l'as payé d'infidélité.

Ne pense pas que tu sois la seule destinée à mon cœur; il est toujours et partout, assez de filles, assez de baies au genévrier.

Pendant trois ans, je suis allé chez vous; je t'apportais des cadeaux; je les apportais, tu les prenais, et... tu en aimais un autre.

Pendant trois ans, je suis allé chez vous, et j'ai été trompé par toi : la troisième année, le genévrier a mûri, ç'a été la fin de notre amour.

L'INFIDÈLE.

Je ne sais, je ne sais où est le chemin; l'herbe partout l'a recouvert, partout le trèfle l'a couvert pour m'empêcher d'aller chez mon amie.

Je lui ai acheté un ruban entrelacé d'or et d'argent Un ruban entrelacé d'argent et d'or, un ruban, des boucles d'or, lien de notre amour.

« Et qui te priait, mon enfant, de m'apporter des cadeaux ? Tu les as apportés, je les ai pris, mais j'en aimais un autre. »

LA DERNIÈRE ENTREVUE.

O Lune, tu as toujours brillé sur moi, quand j'allais trouver ma bonne amie.

Brille, ô Lune, brille encore aujourd'hui ! Tu ne brilleras plus désormais sur moi.

Tu ne m'éclaireras plus désormais, je ne viendrai plus voir mon amie.

AMOUR ET RICHESSE.

A quoi, mon ami, à quoi as-tu pensé, de m'abandonner à cause de ma pauvreté?

Je souffre pour toi nuit et jour! et pendant ce temps-là ta pensée est ailleurs.

Ton amour était faux! Ce monde est faux. Si tu ne voulais pas de moi, tu pouvais bien le dire d'abord.

Je n'aurais pas pensé à toi, j'aurais choisi un autre que toi.

Pourquoi te fonder ainsi sur la richesse? N'y a-t-il pas assez d'exemples?

Il y en a déjà qui ont été riches à milliers. Tout leur bien s'est dissipé, et il ne leur reste plus rien.

L'argent s'écoulera comme l'onde, et la femme laide te restera.

LE ROSSIGNOL ET LA LETTRE.

Sur la colline s'élève un bois de sapin, sous son ombre était assise mon Angèle.

Un rossignol vola vers elle; il apportait une lettre, et la remit à Angèle du côté droit.

Voici pour toi, ma belle! n'aie pas peur. Je t'apporte une petite lettre qui te réjouira.

Avant que le soleil ne disparaisse, ton ami sera devant ta chambre.

Il t'attendra tristement; il frappera à la fenêtre.

Mais quand il frappera, ne lui ouvre pas; il frappe aussi à la porte d'une autre.

Si tu lui ouvres, il te trompera, et tout votre amour s'en ira.

Tout votre amour s'en ira; plus d'amour entre vous! *Il* t'abandonnera pour aller ailleurs.

L'AGE D'OR.

Souffle, vent, souffle de l'Orient. — J'ai aimé une fille ; je ne l'aimerai plus.

Tu ne seras pas, Angèle, tu ne seras pas à moi, ta mère est trop pauvre.

Pour vous, jeunes gens, de tristes temps sont venus ; vous ne pouvez plus prendre vos femmes en raison de leur beauté.

Qu'une femme soit boiteuse, qu'elle soit bossue, quand elle a de l'argent, elle vaut son pesant d'or (1).

(1) Il y a ici dans le texte un jeu de mots intraduisible :

Kdyz ma penize
prec je zlata.

Littéralement : *quand elle a de l'argent elle est en or.* Le mot *zlaty* (de *zlato*, or) s'emploie constamment dans les chants slaves, pour indiquer une vive et intime affection. Moj zlaty tatlcek, ma zlata maticka, ma zlata holka, mon petit père doré, ma petite mère dorée, ma fille dorée, c'est à dire, mon père chéri, ma mère chérie, ma bonne amie.

LES CINQ AMIS.

La belle fille est assise derrière la table, comme une rose; elle se dit en elle-même qu'elle a déjà eu cinq bons amis.

Le premier s'enamoura d'elle, le second la lui prit, le troisième souffre en son cœur de ne l'avoir pas obtenue.

Le quatrième est debout sous la fenêtre; il essuie ses yeux; le cinquième danse au son de la musique.

DISTRACTION A L'ÉGLISE.

Quand je te vois, mon amie, agenouillée à l'é-

glise, je ne puis plus prier Dieu, il faut que je te regarde.

Si j'aimais Dieu comme je t'aime, il y a longtemps que je serais un saint, un ange du ciel.

FRAGMENT.

Il n'y a pas au ciel autant d'étoiles que mon amie m'a donné de baisers; il n'y a pas, il n'y aura pas tant que le monde sera monde, autant d'étoiles.

BIEN LOIN.

Montagne, montagne, tu es bien haute! Mon

amie, tu es bien loin; tu es bien loin au delà des montagnes. Notre amour s'évanouira.

Notre amour s'évanouira encore, encore, et puis encore! Il n'est plus pour moi, il n'est plus de plaisir en ce monde.

LA VOYAGEUSE DÉSOLÉE.

Une jeune fille voyageait de Prague en Moravie, elle avait ses yeux bleus tout mouillés de larmes.

Elle arriva au bord de la rivière : « Passe-moi, batelier; passe-moi, belle fille.

— Je ne te passerai pas, si tu ne veux être à moi, si tu ne me promets pas de venir avec moi.

— Je ne veux pas être à toi, je ne suis pas ta bonne amie; j'aimerais mieux retourner en arrière. »

Elle s'assit sur une borne et se mit à pleurer, car sa ceinture argentée n'allait plus à sa taille.

LA SÉPARATION.

Séparation! séparation! Que c'est une dure chose quand un jeune garçon doit se séparer de sa bonne amie!

Quand nous nous sommes séparés, nous avons bien pleuré tous deux; avec un mouchoir blanc nous avons essuyé nos yeux.

Quand nous nous sommes séparés sous le chêne vert! Ah! je t'avais toujours dit que notre amour ne durerait pas, et que nous ne serions pas l'un à l'autre!

L'AFFECTION VAUT MIEUX QUE LA RICHESSE.

Si tu avais, ma belle, cent moutons, et moi, rien qu'une branche de genévrier à mon chapeau, — tu ne serais pas à moi... Dieu m'en préserve

Si tu avais, ma belle, tout un parc, et moi, rien qu'un petit jardin grand comme la main, tu ne serais pas à moi! Dieu m'en préserve.

Si tu avais, ma belle, cent maisons, et moi, rien qu'une grange en ruine, tu ne serais pas à moi! Dieu m'en préserve (1)!

---

(1) J'ai abrégé le refrain de cette chanson.

LE GARS BIEN ÉDUQUÉ.

Tandis que je faisais paître les chevaux, le sommeil m'a surpris : mes chevaux sont entrés dans les seigles.

Un coquin de paysan, le propriétaire des seigles, vint à moi : « Que fais-tu, coquin, que fais-tu? Tes chevaux sont dans mes seigles.

— Je ne suis pas un coquin : je suis le fils d'une honnête mère; si quelque autre que vous me traitait ainsi, je l'arrangerais bien.

J'ai servi sept ans chez vous et je ne vous ai rien perdu, si ce n'est une cheville, et je vous l'ai payée.

J'ai servi sept ans chez vous et je ne vous ai rien volé, si ce n'est un petit fromage, et je suis tombé en le prenant.

J'ai servi sept ans chez vous, et vous ne

m'avez rien donné qu'une chemise, et encore on me l'a prise (1).

Je suis un gars bien éduqué. Personne n'a rien à dire sur moi, si ce n'est peut-être votre Betulinka : mais ce n'est pas elle qui dirait rien.

Elle le voudrait, qu'elle ne le pourrait pas : car c'est elle qui m'a conduit au jardin cueillir des roses. »

L'ABANDONNÉE.

J'ai de grands chagrins à cause de toi, mon ami ! parce que tu m'as abandonnée, pauvre fille.

(1) *Variante.* Qu'une vieille camisole, et encore avez-vous pleuré en me la donnant.

Quand tu venais chez nous, quand tu m'aimais, je ne pensais pas que tu m'abandonnerais.

Puisque tu m'as abandonnée, je te remercie de ton amour; nous n'irons plus ensemble à la promenade.

Je te remercie, mon ami, de ton amour! Dieu répande sur toi toutes ses bénédictions.

SÉPARATION.

Sur le chêne vert, jouent deux colombes : les gens portent envie à leur amour.

Ah! bonnes gens, ne leur portez pas envie. C'est toujours une belle chose que l'amour de deux êtres.

Nous nous sommes aimés comme deux colom-

belles, nous nous sommes séparés comme deux hirondelles.

Nous nous sommes aimés, il n'y a pas bien longtemps de cela : une vieille commère nous a séparés.

LE PRISONNIER.

Ce château de Krumlov s'élève sur de vertes prairies; c'est là qu'est assis mon ami, les fers aux pieds.

Je suis sa bonne amie; nous nous connaissons bien. Laissez-moi aller auprès de lui, que nous nous disions adieu!

Qu'as-tu fait, mon ami? quel mal as-tu fait? Tu n'as pourtant fait de tort à personne.

— Je n'ai fait aucun mal, mais j'ai passé la nuit chez vous, et c'est pour cela que j'ai les fers aux pieds.

LA DÉSOBÉISSANCE PUNIE.

L'eau coule, elle coule du ruisseau à la rivière. — Un jeune hulan a gagné le cœur d'une fille aux yeux bleus.

Ah ! ma mère, ma petite mère ! donnez-moi un conseil. Un jeune hulan a pris l'habitude de me faire la cour.

— Ah ! ma fille, ma fille chérie, laisse là le hulan ; les hulans s'en vont : tu resteras seule !

— Ah ! mère, ma petite mère, mauvais est votre conseil. J'ai déjà fait mon paquet, je m'en irai avec les hulans.

— Hulans ! hulans ! vous avez de beaux chevaux. J'irais volontiers avec vous : quel cheval me donnez-vous ?

— Nul autre que ce cheval noir. Il sera bien sellé : tu t'assieras dessus.

Quand un an se fut écoulé, elle revint près de sa mère : elle apportait un petit hulan sur un coussin bariolé.

—Ah ! mère, ma petite mère ! aidez-moi maintenant. Mon petit enfancelet vous appellera bonne maman.

— Ah ! ma fille, ma fille ! mauvais sont mes conseils. Qu'il t'aide, maintenant, celui dont tu as pris conseil.

— Ah ! Dieu ! grand Dieu ! qu'ai-je fait ? Je n'ai pas voulu écouter ma mère.

Et maintenant je suis isolée, comme une colombelle qui vole par le monde et va cherchant seulette.

Et maintenant je suis isolée, comme un poirier

dans le champ. Quand les poires sont coupées, il reste là, tristement.

Et maintenant je suis isolée, comme un poteau sur la route. Ah ! c'est maintenant que je comprends combien je suis malheureuse.

LES TROIS CAVALIERS.

Près de notre lac, s'élève un vert tilleul. Sur ce tilleul, sur ce vert tilleul, chantent trois petits oiseaux.

Ce ne sont pas des petits oiseaux : ce sont des cavaliers : ils causent d'une jeune fille, et se demandent qui d'eux l'aura.

L'un dit : « Elle sera mienne. » L'autre dit : « Nous verrons à qui Dieu la donnera. » Et le

troisième dit : « Mon petit cœur, qu'as-tu pour être si triste ?

— Comment ne serais-je pas triste ? On veut me faire épouser un vieillard ; mon pauvre cœur est affligé : je ne puis être gaie.

Et dans notre chambre, il y a un lit vert. O lit, lit, beau lit vert, qui dormira sur toi ?

Si c'est un vieillard, puisse-t-il ne pas aller jusqu'au matin ! Si c'est un beau jeune homme, Dieu veuille lui donner la santé. »

LE DÉPART.

Un poirier s'élève dans le vaste champ : ses feuilles sont vertes. Sous son ombre paît un noir cheval ; mon amie le tient.

Pourquoi, mon amie, paissez-vous aujourd'hui du soir au matin? — Où vous irez, mon ami, j'irai avec vous.

-- Ah! je m'en vais bien loin, au-delà de ces montagnes bleues! Plût à Dieu que je n'eusse jamais connu ce qui me blesse le cœur!

Ah! je m'en vais bien loin, au-delà des eaux profondes. Plût à Dieu que je n'eusse jamais connu de fille aux yeux bleus!

Ah! je m'en vais bien loin, à travers le vaste monde. Plût à Dieu que je n'eusse jamais connu un cœur faux!

——

L'INFIDÈLE.

Sur la colline, au pied de la colline, là-bas se

tenaient deux jeunes filles : je leur donnai le bonjour : elles ne me remercièrent pas.

J'en pris une par la main, l'autre par les deux mains. Regarde, ma belle, regarde-moi.

« Je ne te regarderai pas ; je suis fâchée contre toi. Tu m'as dérobé une couronne, que je n'ai plus aujourd'hui.

Une couronne verte entrelacée de romarin, que je t'ai volontiers donnée, parce que tu étais mon ami. »

Qu'est-ce que tu me souhaiteras, ma belle, si tu me vois à la promenade avec une autre fille?

« Je te souhaiterai toute sorte de malheur : puisses-tu ne pas vivre longtemps ! puisses-tu te casser la tête, quand tu monteras à cheval ! »

LE ROMARIN.

Tandis que je traversais le bois des chênes, le sommeil m'a surpris jusqu'au matin ; un romarin a fleuri au-dessus de ma tête.

J'ai coupé toutes les branches du vert romarin ; je les ai jetées dans l'eau, dans l'eau froide.

La jeune fille qui rattrapera le vert romarin, sera ma bien-aimée, au-delà du ruisseau froid.

Des jeunes filles viennent le matin au bord de l'eau avec des seaux, pour en puiser. Soudain les branches de romarin flottèrent vers le bord.

Annette, la fille du meunier, s'élança pour les saisir : malheureuse colombelle, elle tomba dans l'eau (1).

(1) Comparez le début du *Bouquet*. (Voir plus bas.)

Le glas sonne! le glas sonne! que signifie ce glas? Dites-moi, petits oiseaux, est-ce que ce serait pour ma bien-aimée?

« Ton amie, ton amour, on la met dans le cercueil. Quatre hommes vêtus de noir la déposent dans le tombeau.

— Ah! Seigneur miséricordieux, tu m'as pris ma fiancée. Dites-moi, petits oiseaux, le chemin de sa tombe.

Sur la colline, là-bas, dans l'église, les prêtres chantent au chœur : à quatre pas au-delà de l'église, est le tombeau où repose ton amie.

J'irai, j'irai pleurer, j'irai m'asseoir sur cette triste tombe : pour toi, ma chère amie, je supporterai d'amères douleurs.

Je supporterai d'amères douleurs, jusqu'à ce que la mort me délivre, et dépose sur ma tombe la couronne de romarin. »

L'ATTENTE VAINE.

Je monterai sur la colline et je regarderai encore une fois si mon ami laboure là-bas quelque part, et je l'appellerai.

Viens, mon ami, viens à la maison, laisse là ton travail : la tête me fait mal à force d'attendre!

J'ai attendu, je n'ai pas dormi : je t'ai attendu ! Je ne puis vivre, mon ami, je ne puis vivre sans toi !

« Vole, oiseau, à travers ces bois, va saluer mon amie; dis-lui de ne pas m'attendre : j'en ai déjà une autre. »

LA VISITE AU CIMETIÈRE.

Bonne mère, où est votre fille? je suis venu la voir : trois années se sont écoulées depuis que je ne l'ai vue, je suis venu me réjouir avec elle.

« Notre fille gît au cimetière : c'est là qu'elle dort. Ne pense plus, pauvre ami, qu'elle deviendra ta femme! »

Quand la mère m'eut dit ces mots, ma raison s'égara. Songer qu'elle n'est plus au monde, cette créature après qui mon cœur aspire!

Bonne mère, indiquez-moi la place où je dois chercher mon amie : j'irai au cimetière, je creuserai avec ardeur pour la voir encore une fois.

Quand j'eus fait un pas dans le cimetière, j'aperçus une tombe nouvelle : deux roses rouges m'indiquèrent que c'était là où gisait mon cœur.

Je vous le demande, roses rouges, est-ce ici le

tombeau de mon amie? Les roses s'inclinèrent, et me firent signe que là gisait mon cœur.

Lève-toi, mon amie, mon âme. Dis-moi un petit mot! — Je voudrais bien me lever! mais le cœur me faut.

Ah! pauvre misérable créature que je suis en ce triste monde! Elle s'est desséchée, la rose, la rose chère à mon cœur! elle ne refleurira plus!

Repose dans ta sombre tombe! moi, je te quitte à tout jamais. Ces joues roses comme l'aurore matinale, je ne les verrai plus.

Malheur à toi, prairie où j'errais avec mon amie, ma douce colombe, la menant par la main!

Malheur à toi, porte de Jicin, malheur à toi, route! Vous m'avez refusé ce qui charmait mon cœur.

Malheur aux parents qui empêchent le bonheur de leurs filles, qui leur interdisent le mariage, qui les précipitent dans la tombe!

LA RELIGIEUSE.

Quand j'allais chez vous, quand je restais debout sous vos fenêtres, je ne me doutais guère que nous ne serions pas l'un à l'autre.

Tu tressais la couronne de l'amour, les couronnes de romarin; tu l'as tressée, tu ne l'as point achevée. A quoi pensais-tu, mon amie?

« Je pensais en moi-même que nous ne serons pas l'un à l'autre; je pensais, comme je pense encore, qu'il faudrait te quitter.

On a voulu me faire faire un mariage auquel je n'ai pas voulu consentir, on a voulu me faire prendre ce que refusait mon cœur.

On a voulu me faire faire un mariage auquel je n'ai pas voulu consentir; et maintenant on prépare la noce, et on me coupe les cheveux!

Dans le cloître, là-bas, dans la vallée, je m'en-

ferme volontairement à la face du monde, dans la fleur de ma jeunesse.

Viens, mon ami, viens me voir, jusqu'au jour où je chanterai au chœur, jusqu'au jour où je revêtirai la robe noire.

On me dépouillera de mes vêtements mondains, on me fera revêtir la robe noire, on me donnera le crucifix et le chapelet.

J'irai à travers le cloître, je réciterai mon chapelet. J'aimerai le crucifix et j'oublierai le monde. »

Retire-toi, fiancée du monde. Viens à moi, fiancée du ciel. Déjà je me suis donnée à toi! sois ma défense!

AFFLICTION.

Champs vastes et lointains, pourquoi avez-vous verdi ? Au lieu de me consoler, vous m'avez affligé.

Mon doux sentier étroit, que tu me fais de peine ! Quand je songe à toi, mon cœur me fait mal dans mon sein.

Qu'est devenu le sentier étroit par où je marchais ? Qu'est devenue la belle fille que j'aimais?

Quand j'allais aux champs avec mon amie, je devisais d'amour avec elle, et maintenant mon cœur souffre.

Il souffre, mon pauvre cœur, il souffre ; il souffre maintenant, parce que mon amie en aime un autre..

Pour aller auprès de toi, combien ai-je passé

de nuits sans sommeil ! mais tu ne m'étais pas destinée et je ne t'ai pas obtenue.

PLAINTES D'UNE JEUNE FILLE.

Quand je suis au bord de l'eau, au bord de l'eau glacée ! ah ! je me noierais volontiers dans ses flots argentés.

Je me noierais volontiers, je pleurerais volontiers. Volontiers j'appellerais mon ami, qui ne m'aime plus !

« Eh ! ma pauvre fille, à quoi songeais-tu, de tant te désoler pour un garçon infidèle ? »

Ah ! mon amour, rien ne l'éteindra... pas même cette pluie perçante qui pénètre à travers le bois.

Qui pénètre à travers le bois, qui arrose les

champs verts où il labourait, quand il me faisait la cour, quand il m'aimait!

Je t'ai été dévouée : tu as été trompeur. Que Dieu ne te donne nul bonheur en ce nouveau mariage.

Que Dieu ne te donne nul bonheur en ta maison... toi qui m'as trompée, pauvre fille.



Etoile, pâle étoile, si tu connaissais l'amour, si tu avais un cœur, mon étoile dorée, tu pleurerais des étincelles!

Tu pleurerais avec moi! tu pleurerais toute la nuit de voir que pour la couronne d'or d'une riche fiancée, on m'a séparée de mon ami!

—

AMOUR ET MISÈRE.

Sous nos fenêtres court un ruisseau. Abreuve mon amie, abreuve mon cheval ! — « Je ne veux pas l'abreuver, j'ai peur des chevaux, je suis trop petite. »

Sous nos fenêtres croît un olivier. — Dis-moi, ma belle, qui vient chez vous ? — « Personne ne vient chez nous : personne ne me fait la cour, je suis pauvre. »

Sous nos fenêtres croît un rosier. — Dis-moi, ma belle, pourquoi le monde te déplaît ? — « Le monde ne me déplaît pas ; mais mon cœur me fait mal. Je pleurerais volontiers. »

PLAINTE.

J'ai eu un ami ; je n'en ai plus : il m'a donné bien des baisers ! d'autres me l'ont enlevé, me l'ont enlevé pour jamais. On m'enviait son amour.

J'irais bien me plaindre, mais à qui ? je sais, mon ami, que je ne t'obtiendrais pas. J'irai à travers les bois, criant : Où es-tu, où es-tu, mon ami, mon cher ami ?

Souffle, vent ! souffle à droite : va lui dire que je le salue, que je le remercie de son amitié, de son amour qui m'a trompée.

COLÈRE.

Ma belle se met en colère après moi, parce que je n'ai pas été chez elle, hier soir.

Hier au soir, je ne le pouvais pas, ma mère me l'a défendu.

« Si tu voulais te le laisser défendre, tu n'aurais pas dû commencer à venir chez nous. »

LA DERNIÈRE ENTREVUE.

Tu as été jolie, Angèle, tant que tu n'as pas

connu les jeunes gens; dès que tu as connu les jeunes gens, aussitôt ta beauté s'est changée.

Qu'est-ce que veut une fillette qui a deux, trois, quatre bons amis; l'un dans sa chambre, deux dehors? Je ne fais pas la cour à cette fille-là.

La lune m'éclairait joliment, quand je quittais mon amie! éclaire-moi, lune, encore aujourd'hui, tu ne m'éclaireras plus désormais.

L'AMOUR AU RUISSEAU.

J'avais un ami, je n'en ai plus. Il s'est fâché après moi; il va ailleurs. Puisque tu t'es fâché... fâche-toi. J'en ai déjà un autre, et il m'aime mieux.

Mon ami s'imagine que je lui dirai quelque

chose : je lierai son faux amour dans mon fichu, et quand je l'aurai lié dans mon fichu, je le jetterai au ruisseau.

Coule, amour trompeur, jusqu'à Prague, et dis: Je suis un faux amour et je flotte sur l'eau : on m'a jeté au ruisseau.

LE BILLET.

Au milieu de notre champ, deux rosiers s'élèvent : je suis encore loin : déjà je sens l'odeur de l'un d'eux.

Déjà je sens l'odeur de l'un d'eux : l'autre est en fleur, — et toi, mon ami, tu t'en vas bien loin par le monde.

Bien loin par le monde, au-delà de ces montagnes bleues. Ah ! mon ami, combien, à cause de toi, le cœur me fait mal !

Si j'étais un petit oiseau, une légère hirondelle, je volerais chez vous, sur votre maison.

Non pas sur la maison, mais sur l'écurie, à seule fin de voir ce que fait mon ami.

D'abord il apporte de l'eau, puis il étrille son cheval, puis il écrit un billet.

A qui, mon ami, écris-tu un billet? — « A toi, mon amie, pour te dire que tu ne seras pas ma femme. »

LA PLAINTE.

Tu n'as pas voulu me prêter ton fichu : tu ne

veux pas me le donner. Je crois, mon amie, que tu as peur de ta mère...

Je n'ai pas tant peur de ma mère que de mon père: c'est lui surtout qui m'a élevée quand j'étais tout enfant.



Pourquoi, ma mie, es-tu si fière? Tu ne t'es pas encore mariée. Prends garde de toujours rester fille.

Si je dois rester vieille fille, eh bien! soit. Comme le ciel aura décidé : mais jamais je ne pleurerai, mon garçon, à cause de toi.

L'AMOUR REPOUSSÉ.

J'ai eu une amie belle comme le romarin; j'ai eu une amie belle comme une image : c'est un ange des cieux, une rose de la terre... Puisque tu ne m'aimes plus, que la foudre t'écrase.

Pour une créature, le monde ne cessera pas d'être ; pour une créature, le monde ne périra pas. J'irai au pays où, pour moi, fleurit le bonheur : là, je trouverai quelque autre fille.

CONSEILS.

Ma bonne mère, je vais me marier. — Mon cher enfant, tu vas faire une sottise.

Ma bonne mère, je ne fais pas une sottise. — Mon cher enfant, j'en suis bien sûre.

Ma bonne mère, elle est riche. — Mon cher enfant, elle est criarde.

Ma bonne mère, elle sait bien coudre. — Mon cher enfant, elle sait bien boire.

Ma bonne mère, des chemises. — Mon cher enfant, du rosoglio (1).

Ma bonne mère (*elle est belle*), comme une déesse. — Mon cher enfant, c'est une Allemande ! (2)

---

(1) Ce couplet continue le précédent. Chacun des deux interlocuteurs achève sa pensée.

(2) Toujours la haine de l'Allemand. Nous l'avons notée dans *le Jugement de Liboucha*, dans *Iaroslav*, dans *Ludicha*. Nous la retrouvons dans les chansons populaires.

LA VIEILLE ET LA JEUNE FILLE.

On a dit que je suis mort; mais je me porte encore bien. On m'a fait prendre une vieille; je la donnerais bien au diable.

Une vieille est comme une grenouille, froide en hiver, froide en été; une jeune fille est comme la plume, chaude en hiver, chaude en été.

A la vieille, donnons un rateau, et qu'elle ratisse. A la jeune, donnons un jeune gars, et qu'elle l'aime.

AVERTISSEMENT.

Ne prends pas, mon ami, une vieille pour de l'argent; quand, avec elle, tu reviendras de l'au-

tel, quelle honte tu auras ! Quand je m'en irai avec un jeune homme, tu iras avec une vieille : tristement alors, mon ami, tu chercheras après moi.

Et quand tu seras arrivé chez toi, tu n'oseras te livrer à la danse. De la porte, ta vieille te fera des menaces : « Viens, mon petit homme, viens-t'en dormir. Laisse-là les belles filles. Si tu voulais faire l'amour, tu n'avais qu'à ne pas m'épouser. »

LE VIEUX ET LE JEUNE.

Si j'étais le rossignol, le petit oiseau,

Je volerais à travers les montagnes jusqu'à la chambre de mon amie.

J'écouterais tout doucement après quoi mon amie soupire.

Elle soupire après un jeune homme; un vieillard ne lui convient pas.

LE SOLDAT.

Chanson slovaque (1).

Montagnes, montagnes, noires montagnes, le chagrin plane sur nous. La sœur fait la toilette

(1) Les Slovaques sont une branche du peuple bohême; ils habitent la Hongrie. Il y a fort peu de différence entre la langue slovaque et la langue bohême.

de son frère! elle lui dit adieu au moment de partir pour la guerre :

« Oh! mon frère chéri, quand reviendras-tu de la guerre? — Ma sœur chérie, sors de la maison dans trois jours. »

Le premier jour, elle sortit, elle vit la blanche aube. O Seigneur! mon frère est déjà parti.

Le second jour, elle regarda, elle vit la rouge aurore. Oh! mon Dieu! mon frère est déjà sous le feu de la bataille.

Le troisième jour, elle regarda, elle vit un noir crépuscule. Oh! mon Dieu! mon frère est déjà tué.

Tous ses camarades reviennent à la maison ; ils emmènent le cheval de mon frère. Oh! soldats, soldats, dites-moi, qu'avez-vous fait de mon frère?

Ton frère? Ah! ce n'est pas inutilement que nous l'avons perdu ; ce n'est pas sans gloire qu'il est mort. Il gît là-bas, près du Danube, enseveli dans la noire terre.

LES SOUVENIRS DU SOLDAT.

Charmantes étoiles, comme vous êtes petites, comme vous m'avez réjoui pendant des nuits entières!

L'une d'entre vous surtout, la brillante étoile du matin; c'est elle qui toujours me conduisait auprès de ma belle amie.

Lune, au milieu des nuages, comme tu es haute! Comme ma douce amie est loin de moi!



Mon père m'a toujours dit que je trouverais bon le pain de munition.

Ma mère m'a toujours dit que je trouverais bonne l'eau de l'ornière.

Mon frère m'a toujours dit que mon cheval noir me plairait.

Ma sœur chérie m'a toujours dit que le sabre ferait toujours bien à mon côté.

Mes amis m'ont toujours dit qu'un beau jour sur le champ de bataille l'ennemi me tuerait.

Je m'élancerai sur le champ de bataille, et dans la mêlée sanglante, je me souviendrai encore une fois de ma bonne amie.



On creusa une tombe dans le bois verdoyant : saluez encore une fois pour moi ma douce amie.

Adieu, mon amour, adieu !... Ne pleure pas, ne gémis pas, n'accuse personne. Prie pour moi.

LE DÉPART.

Quand j'ai quitté mon amie, la lune brillait au haut du ciel. Regarde, ma douce amie, comme je suis déjà loin.

J'avais franchi quatre champs, qu'elle criait encore après moi : « Reste ici, reste, mon ami, reste avec nous jusqu'au matin. »

Et je lui dis pour m'excuser : « Il faut que j'aille faire manger les chevaux. » Elle se mit à s'essuyer les yeux ! ses yeux bleus !

Pourquoi pleurer, pourquoi te plaindre, quand

tu m'as encore auprès de toi? Attends pour pleurer et te plaindre, que tu ne me voies plus (1).

---

(1) Je donnerai ici le texte et la traduction littérale d'un des couplets de cette chanson presque intraduisible :

Ja jsem se ji zacal vymlouvati
Ze mam krmit konicky
Ach! Boze!
Ze mam krmit konicky
Ona za : cala sobe utirati
Svoje modre ocicky
Ach! Boze!
Svoje modre ocicky!

Je me mis à m'excuser
Parce que je dois nourrir mes chevaux,
Ah! Dieu!
Parce que je dois nourrir mes chevaux!
Elle se mit à essuyer
Ses yeux bleus!
Ah! Dieu!
Ses yeux bleus!

LA FILLE MAUDITE.

Légende.

Cette légende paraît remonter aux temps païens; elle se trouve chez les Slovaques. Talvi, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité (*Historical view of the language and literature of the Slavic nations, with a sketch of their popular poetry*. New-York, 1850), a traduit la variante slovaque, et fait remarquer qu'un chant analogue en allemand, se rencontre dans le district de Silésie, appelé Kuhlandchen. Mais on sait que la Silésie était primitivement un pays slave. Breslau, par exemple, n'est que la forme germanique du slave Vrastislav. Les paysans de la haute Silésie (gorny-Slazek) parlent encore un polonais corrompu.



Deux musiciens voyageaient, deux beaux jeunes gens.

L'un dit à l'autre, à son frère :

« Ecoute, mon cher frère, voici là un bel arbre.

Un bel arbre, un beau platane, bon à faire un violon.

Allons, et coupons-le pour en faire un violon.

Un violon pour toi et moi, dont nous puissions jouer tous deux. »

Au premier coup qu'ils donnèrent, l'arbre soupira.

Au deuxième coup qu'ils donnèrent, le sang jaillit.

Au troisième coup qu'ils donnèrent, l'arbre se mit à parler.

« Ne me coupez pas, musiciens, beaux jeunes gens.

Je ne suis pas un arbre, je suis de chair et de sang.

Je suis une belle fille du bourg voisin.

Ma mère m'a maudite, alors que je puisais de l'eau.

Alors que je puisais de l'eau et devisais avec mon ami.

Deviens arbre, m'a-t-elle dit, deviens platane.

Platane élevé, aux larges feuilles.

Allez, musiciens, allez jouer devant ma mère.

Jouez devant sa porte, sur le corps de sa fille (1). »

Les musiciens se mettent à jouer : la mère se met à pleurer.

« Ne jouez pas, musiciens, beaux jeunes gens.

Ne me jouez rien, ne déchirez pas mon cœur !

(1) Le texte dit : sur sa fille; peut-être faut-il entendre : Jouez en chantant l'histoire de sa fille.

J'ai déjà assez de peine de n'avoir plus ma fille !

Malheureuse la mère qui maudit ses enfants ! »

L'ORPHELIN.

Légende.

Il était resté orphelin à un an et demi.

Quand lui vint la raison, il demanda sa mère :

« Ah ! mon père, mon petit père, qu'avez-vous fait de ma mère ?

— Ta mère dort d'un lourd sommeil : personne ne la réveillera.

Elle gît au cimetière, tout à côté de la porte. »

L'enfant entendant cela, courut au cimetière.

Avec une grosse épingle, il fouilla la terre ; avec son petit doigt, il la retira.

Et quand il eut fini, il pleura tristement.

« Ah ! ma mère, ma petite mère, dites-moi un petit mot !

— Mon enfant, je ne puis, j'ai de l'argile sur la tête.

Sur mon cœur une pierre : elle me brûle comme une flamme.

Va-t'en, petit, va-t'en à la maison, tu as là-bas une autre maman.

— Ah ! elle n'est pas si bonne que vous l'avez été.

Quand elle me donne du pain, elle le tourne trois fois.

Vous, quand vous m'en donniez, vous le couvriez de beurre.

Quand elle me peigne la tête, le sang coule à flots.

Quand vous me peigniez ma tête, mère, vous l'embrassiez.

Quand elle me lave les pieds, elle les frappe contre la cuve; quand vous me les laviez, vous les baisiez.

Quand elle me lave une chemise, elle me donne mille malédictions.

Vous, quand vous laviez, vous chantiez.

— Retourne à la maison, mon enfant; demain, à l'aurore, je viendrai te prendre. » (*)

L'enfant vint à la maison et se coucha.

« Ah! mon père, mon petit père, préparez-moi un cercueil.

Mon âme est maintenant à Dieu, mon corps au tombeau.

Au tombeau, près de ma mère : son cœur se réjouira! »

Il fut malade un jour; le second jour, il mourut; le troisième, on l'enterra.

***

Cette élégie se chante dans presque toute la Bohême; elle se retrouve, plus ou moins modifiée, chez divers peuples slaves. Talvi a traduit la variante ruthène donnée par Zegota Pauli. Dans le texte ruthène, c'est Jésus-Christ qui recommande à l'enfant d'aller trouver sa mère au cimetière.

Puis à la fin, quand l'enfant est mort, Dieu envoie deux anges qui l'emportent au ciel, et deux démons qui emmènent la marâtre en enfer.

Du reste, en Bohême, la chanson offre un certain nombre de variantes, surtout dans la seconde moitié. Je citerai les plus remarquables de ces variantes: elles commencent à la strophe désignée plus haut par un astérique (*).

« Va, mon enfant, va-t'en à la maison : recommande-toi à Dieu.

— Mère, je n'irai pas, je resterai ici à pleurer.

Vous dormez ici dans la tombe; prenez-moi avec vous. »

Et sur le gazon de la tombe, il se coucha.

Il s'abandonna à sa douleur, il pleura amèrement.

Au milieu de ses pleurs, il s'endormit : et il alla retrouver sa mère.



Autre variante :

« Va-t'en, mon fils, va-t'en à la maison ; dans trois jours, je viendrai.

Je te prendrai avec moi ; je tordrai le cou à ta marâtre »

L'enfant revint à la maison et il se mit au lit.

L'enfant revint à la maison et se coucha.

« Ah ! mon père, mon petit père, donnez-moi un coussin.

— Mon enfant, que fais-tu ? Est-ce que tu songerais à mourir ?

— Ah! mon père, mon petit père, préparez-moi un cercueil.

Ma mère va venir et me prendra avec elle. »

La marâtre est à la porte; la mère arrive à la porte.

Elle avance à la porte; elle saisit la marâtre.

Elle saisit la marâtre; elle lui tord le cou : elle prend l'enfant avec elle.

L'AMIE AU TOMBEAU.

Quand je passai à travers le bois sombre, deux filles fauchaient de l'avoine.

« Dites-moi, belles filles, dites-moi, mes colombes.

Mon amie fauche-t-elle aussi avec vous? se porte-t-elle aussi bien que moi?

— Hélas! elle n'est plus! On l'a enterrée hier.

— Montrez-moi la route par où on a emmené ma bonne amie.

— C'est une belle route, une route bien connue, où croissent maintes tiges de romarin.

Une belle route, celle qui monte vers le nouveau cimetière. Là où les jeunes gens l'ont portée, sont venues des pierres. Là où les jeunes filles l'ont portée, sont venues des roses.

— Montrez-moi la place où elle repose. — Derrière l'église, auprès de la porte.

— J'ai deux fois parcouru le cimetière, je n'ai pas trouvé le tombeau de mon amie.

Pour la troisième fois je parcours le cimetière, et je trouve le tombeau de mon amie.

— Qui marche sur mon tombeau et trouble le repos des morts?

Qui arrache l'herbe verte? Qui secoue la fraîche rosée?

— Lève-toi, mon amie ! sors de ta tombe ! regarde, c'est ton ami.

Trois ans sont écoulés depuis que je ne t'ai vue, et je suis venu te chercher.

— Je voudrais bien me lever de ma tombe ; ma faiblesse m'en empêche.

Mon cœur est sans vie, mes pieds et mes mains sont pétrifiés.

Regarde, mon ami, parmi les tombeaux ; le fossoyeur y a laissé ses outils.

Tu trouveras une bêche et un hoyau, déterre ton amie.

Et quand tu m'auras fait sortir du tombeau, emmène-moi avec toi à la maison.

— J'ai déterré mon amie, elle est couronnée de romarin ; mais qu'a-t-elle ? Elle est glacée !

— A qui, mon amie, as-tu donné les présents que tu as reçus de moi ?

— Si j'ai reçu des présents de toi, je ne les ai pas emportés avec moi. Ma mère les a, ces présents ! Va la trouver, elle te les rendra ; tu trouve-

ras le fichu rouge et la bague d'argent. Jette le fichu rouge après un buisson. Ce sera la fin de ton amour.

Jette la bague dans la mer. Ce sera la fin de toute ta peine.

— Sonnez, cloches, sonnez partout, mon amie est morte. Elle s'est fanée, elle est tombée, ma jeune rose, et j'ai pris en dégoût le monde entier (1).

LE BUCHER.

Fragment.

Ces deux strophes appartiennent à une ballade aujourd'hui oubliée et qui paraît remonter au moyen-âge. Il s'agissait, sans doute, d'une jeune fille séduite, et condamnée à périr sur le bûcher.

(1) Des chansons analogues se retrouvent en Pologne, en Moravie, dans la Lusace.

***

..... Le tilleul brûlait ! il brûlait ! la jeune fille était assise sous le tilleul ! les étincelles tombaient sur elle, les jeunes gens pleuraient son destin.

« Pourquoi pleurez-vous sur moi ? Je ne suis pas la seule fille au monde, je ne suis pas la seule ici-bas : ce pays est plein de jeunes filles... »

LE FRÈRE SOLDAT.

Dans le vaste champ s'élève un tilleul : sous ce tilleul reposent les soldats.

La trompette retentit vigoureusement: l'armée se met en marche.

« Moi aussi, je me mettrais en marche, si quelqu'un sellait mon cheval. »

Sa sœur cadette, sans tarder, sella aussitôt le cheval; quand elle eut sellé le cheval, elle pleura amèrement.

« Ne pleure pas, ne pleure pas, ma sœur! dans deux ans je reviendrai auprès de toi. »

Quand deux années se furent écoulées... la sœur ne revit pas son frère.

Il gît dans le vaste champ! sa tête est partagée en deux.

Son cheval noir est debout, auprès de lui: il creuse le sol du pied, il pleure sur lui.

« Lève-toi, lève-toi, mon maître. Donne-moi mon avoine et mon foin.

J'ai toujours été bien soigné; ô mon maître, tant que tu as vécu.

Maintenant, tu gis dans le vaste champ: ta tête est partagée en deux.

Ta tête est partagée en deux : les pies et les corbeaux emporteront tes lambeaux (1). »

LA NOYÉE.

Il se tenait sous la fenêtre, il jouait du violon : il appelait tristement sa bien-aimée.

« Dors-tu, ou ne dors-tu pas? ou bien, ne m'entends-tu pas ? ou bien, ma chérie, est-ce que tu n'oses pas m'ouvrir ?

— Je ne dors pas ! ah ! je ne dors pas ! je

(1) Des chansons analogues se rencontrent en Russie, en Serbie et en Galicie.

t'entends bien ; mais, mon ami, je ne puis pas t'ouvrir.

Ma mère est couchée tout auprès de la porte : elle entendrait, si j'ouvrais. »

Le matin, la mère se leva, et demanda à la fillette :

« Avec qui, ma fille, avec qui, causais-tu ?

— Avec qui, ma mère, si ce n'est avec mon bon ami ? Il vient auprès de nous la nuit et me réveille dans mon sommeil.

— C'est fort mal à toi ! va te noyer, va te noyer ! ton ami sera pendu. »

La fille entendit cela, courut au Danube (1) ; quand elle fut arrivée au Danube, elle sauta dedans.

« Seigneur, du haut des cieux reçois-moi dans ta joie ! déjà mes blanches mains saisissent le rivage.

(1) Le Danube est pour les Slaves le fleuve par excellence, comme le Rhin pour les Allemands.

Déjà mes pieds blancs touchent le sable, déjà mes chèveux noirs nagent sur l'eau.

Déjà mes yeux noirs flottent au milieu des bois et des montagnes ; je vais retrouver mon ami. »

L'AME ET LE CORPS.

Dans le cimetière, auprès de l'église, l'âme se disputait avec le corps.

« Corps, ô corps, qu'as-tu fait ? Tu n'as tenu nul compte de ton âme.

Tout ce que tu as vu, tu l'as voulu et tu as oublié Dieu.

Corps, ô corps, corps pécheur, tu as été superbe dans le monde.

Tu marchais brillant d'or et d'argent, et maintenant je souffre pour toi.

Tu dansais au son de la musique, et moi, je suis dans d'horribles tortures.

— Ne m'accuse pas, ô âme! tu étais sans cesse avec moi....

— Si j'étais sans cesse avec toi, je n'étais pas maîtresse de moi-même. »

L'AME PÉCHERESSE ET LA VIERGE MARIE.

Légende.

Il était une verte prairie, toute humide d'une rosée de larmes.

A travers cette prairie s'avançaient deux âmes, derrière elles une grande pécheresse.

Quand elles furent arrivées au paradis, elles frappèrent à la porte.

« Levez-vous, Pierre, prenez les clefs, voyez qui frappe.

— Seigneur, ce sont deux âmes qui frappent : derrière elles, est une grande pécheresse.

— Laissez entrer ces deux âmes : laissez dehors la pécheresse.

Montrez-lui la voie large par où les pécheurs vont en enfer. »

La pauvre âme s'en alla sanglotant, déplorant ses péchés.

Elle quitta le ciel : elle pleura tant que le sang lui vint aux yeux.

La vierge Marie la rencontra : « Qu'as-tu à te amenter, âme pécheresse?

— Comment ne me lamenterais-je pas? Je ne sais que devenir.

Il faut que je m'en aille par la voie large par où les pécheurs vont en enfer.

— Viens avec moi, âme pécheresse; j'implorerai mon fils pour toi. »

Et quand elles furent arrivées au paradis, elles frappèrent à la porte.

« Levez-vous, Pierre, prenez vos clefs, regardez qui frappe.

— Seigneur, c'est votre mère qui frappe : derrière elle, s'avance une âme pécheresse.

— Laissez entrer ma mère : laissez dehors la pécheresse.

Montrez lui la voie large par où les pécheurs vont en enfer.

— Non pas, non pas, mon Fils chéri, pardonne à cette âme pécheresse.

— Demande-lui, Mère chérie, ce qu'elle a fait de bien.

Combien elle a sanctifié de fêtes, combien elle a jeûné de vendredis, combien de pauvres elle a nourris.

— Je n'ai point sanctifié les fêtes, je n'ai point jeûné le vendredi.

Je n'ai fait qu'une bonne action : j'ai donné un liard d'aumône.

— Tends, âme pécheresse, tends la main; je te conduirai à travers les tourments.

A travers les tourments jusqu'à l'abîme, et de l'abîme à la joie.

Un liard, une mince aumône, t'a conduite jusqu'au paradis (1). »

LA FIANCÉE DU DIABLE.

Il y avait une vertueuse dame qui avait trois filles à marier.

Elle en conduisit deux à l'église ; la troisième restait à la maison et faisait sa toilette.

Et quand elle eut fait sa toilette, elle descendit au jardin.

(1) Cette légende se retrouve dans la Haute-Lusace.

Elle cueillit des roses brillantes et s'en fit une couronne.

Survint un beau jeune homme : « Jeune fille, donne-moi ta couronne.

— Je ne te donnerai pas ma couronne, j'attends plus beau que toi.»

Survint un second jeune homme : « Jeune fille, donne-moi ta couronne.

— Je ne te donnerai pas ma couronne, j'attends plus beau que toi. »

Survint un troisième jeune homme : « Jeune fille, donne-moi cette couronne.

— Je te donnerai ma couronne, je n'attends plus d'autre fiancé.

— Saute, jeune fille, saute sur mon cheval; je te conduirai dans mon palais (1).

(1) Une variante dit :

Assieds-toi, jeune fille, sur mes ailes : nous irons directement au ciel.

Et quand ils furent arrivés au ciel..... ils repartirent pour l'enfer.

« Holà ! holà ! compagnons ! je vous amène un corps et une âme pécheresse, etc.»

Je te conduirai dans mon pays, dans le paradis. »

Quand ils furent sortis de la ville, ils rencontrèrent des routes bien mauvaises.

Ce n'étaient que buissons, épines et champs pleins d'herbes diaboliques (1).

Et quand ils arrivèrent au terme de leur course, ils virent l'enfer tout en flammes.

« Allons, ouvrez, compagnons, je vous apporte un corps et une âme.

Préparez la table pour une dame : remplissez les coupes de vin. »

Le premier serviteur ouvre la porte : le second lui verse un verre de poix.

Elle but le premier verre : aussitôt sa couleur changea.

Elle but un second verre : aussitôt de sa bouche des flammes s'échappèrent.

(1) Mauvaises herbes, que la croyance populaire supposait semées par les démons.

« Ouvrez, Seigneur, ouvrez la porte; qu'un peu d'air me rafraîchisse.

Ouvrez, ne fût-ce qu'une petite fenêtre; que mon cœur se rafraîchisse.

— Si tu voulais vivre dans la fraîcheur, tu n'avais qu'à faire le bien.

— Ah! s'il y avait ici quelque homme de bien pour conseiller ma mère.

Pour lui dire de mieux élever que moi les deux filles qui lui restent à la maison.

De leur apprendre à servir Dieu, à laisser là les vanités du monde.

Les vanités du monde m'ont perdue, elles ont perdu mon âme à jamais.

— Il n'est nul besoin d'aller les conseiller, elles ont quelqu'un pour les diriger.

Elles ont un guide spirituel; qu'elles se conforment à ses paroles (1) »

(1) Cette ballade se retrouve en Pologne et en Moravie, et même en Allemagne. (Voyez le recueil de Meinert.)

LE BOUQUET.

Cette gracieuse idylle, que Gœthe n'a point dédaigné de traduire en allemand (comparez sa ballade du *Pêcheur*), n'est, d'après les critiques slaves, qu'une allégorie exprimant la douleur d'une jeune fille abandonnée par son ami. Ce poème a son pendant dans une chanson malorussienne (de la petite Russie), et aussi dans quelques chansons slovaques du recueil de Kollar.

Le premier vers où il est question des forêts du prince, prouve qu'il est antérieur au XII[e] siècle, où les princes de Bohême prirent le titre de rois (1).

1) Ce morceau appartient au manuscrit de Kralove-Dvor ; il aurait dû y figurer sous le numéro XII, mais il a été omis par erreur, et nous le reportons ici.



A l'exemple de Gœthe, nous reportons à la fin de la pièce deux vers, qui, dans l'original, se trouvent après la seconde strophe. On a reproché à Gœthe cette transposition comme altérant le sens mythique de cette idylle ; mais nous croyons qu'elle la rend plus intelligible pour les lecteurs non slaves.

— Dans la chanson malo-russienne, le vent emporte la couronne de la jeune fille et la jette dans le Danube. La couronne flotte sur les eaux. La jeune fille aperçoit trois petits poissons :

« Dieu vous soit en aide, mes trois petits poissons, n'avez-vous pas rencontré une jolie couronne?

— Oui, nous avons rencontré une jolie couronne; mais que nous donneras-tu pour récompense?

— Le premier aura un anneau d'or, l'anneau de mon doigt blanc. Le second aura un mouchoir, le mouchoir qui orne mon cou blanc. Le troisième aura cette jeune fille même, la jeune fille belle comme une fraise. »



Le vent souffle des forêts du prince. La jeune fille court au ruisseau et puise de l'eau dans un seau forgé.

Sur l'eau un bouquet flotte vers la jeune fille ; le bouquet est tout parfumé de violettes et de roses; la jeune fille veut saisir le bouquet.

— Si je savais, bouquet joli, qui t'a semé dans la terre féconde, je lui donnerais un anneau d'or.

Si je savais, bouquet joli, qui t'a lié avec une

écorce flexible, je lui donnerais l'épingle de mes cheveux.

Si je savais, bouquet joli, qui t'a lancé sur l'onde froide, je lui donnerais la couronne qui orne ma tête.

La jeune fille tombe, hélas! elle tombe dans l'eau glacée.

NOTE

25.

NOTE

SUR

L'ANALOGIE EXISTANT ENTRE CERTAINES COUTUMES SLAVES ET LA COUTUME DU NIVERNAIS

Le fragment intitulé l'*Assemblée* (v. p. 60 de ce volume), qui figure à la suite du *Jugement de Liboucha* et, sans doute en faisait partie, est, ai-je dit, fort important pour l'histoire du droit slave. C'est le plus ancien document relatif à l'institution connue sous le nom d'*Association domestique* (*ne-*

dilnost, *spolek*, *hromada*, en bohême, *hauskommunion*, en allemand), institution qui remonte aux temps primitifs de l'histoire des Slaves et subsiste encore aujourd'hui chez les Serbes et les Croates. Elle a été dans notre siècle l'objet d'études sérieuses qui permettent d'en bien apprécier le caractère (1) ; la loi civile la consacre dans la partie méridionale de l'empire d'Autriche : nulle part peut-être, elle n'a été exposée avec plus de précision que dans le fragment auquel cette note se râttache.

Les Slaves primitifs, race essentiellement sociable et affectueuse, ne comprenaient pas que l'individu pût exister hors de la famille. Nul, selon

(1) Voyez Schafarik et Palacky, Denkmœler, etc. — Palacky, *Histoire de Bohême*, ch. VI. — Hube, *Exposition historique du droit d'hérédité chez les Slaves*. (Traduit du polonais en allemand, par Zupanski. Posen, 1836.)

Utesenovic. Die Hauskommunionen der Sudslaven. Vienne, 1859.

Maciejowski, *Histoire des législations slaves*, etc.

eux, n'avait droit à une partie quelconque ou à la totalité de l'héritage paternel : tous les membres de la famille devaient posséder cet héritage en commun (*omnia eis erant communia,* disent les chroniqueurs), y vivre en commun et l'exploiter en commun, sous la direction d'un des membres (*vladyka*) qui était, suivant les circonstances, le plus âgé ou le plus habile.

Ce système était entièrement opposé aux idées du droit romain ou germanique. Il disparut peu à peu devant le progrès des idées latines et germaniques (1) et ne se conserva que dans les pays du

(1) On trouve des traces de ces associations en Bohême jusqu'au XVIIe siècle. Les noms même de la plupart des villages de Bohême ou de Silésie en rappellent l'existence. Tous ceux qui finissent en *itz*, *ice* (Martinitz, Lobkovitz), ne sont que des altérations de l'ancienne forme *ici*, pluriel de la terminaison patronimique *ic*, généralement restée chez les Slaves. Ainsi Lobkovitz, Martinitz, veut dire primitivement le pays habité par les fils de Lobek ou de Martin. — Il en est de même dans le Nivernais. Il suffit, dit M. Dupin, de jeter les yeux sur une carte de cette province, pour constater que la plupart des villages portent les noms de la famille qui les a fondés. (Ex. : les Gariots, etc.)

Danube, où leur influence ne se faisait pas sentir. Ce qui est singulier, c'est de le trouver pratiqué de temps immémorial dans une province française, consigné dans les coutumes de cette province, commenté par nos jurisconsultes et subsistant encore en plein dix-neuvième siècle, en dépit de la révolution et du Code Napoléon.

C'est M. Maciejowski, le savant jurisconsulte et archéologue de Varsovie, qui a le premier signalé ce fait dans un article d'une revue polonaise (1). Cet article lui fut suggéré par une publication récente de feu M. Dupin, qui venait de donner une édition de *la coutume du Nivernais*, de Gui Coquille, en y joignant un nouveau commentaire. Profondément versé dans le droit slave, dont il a écrit une histoire fort estimée, M. Maciejowski ne l'est pas moins dans le droit germanique et ro-

(1) *La Bibliothèque de Varsovie* (*Bibliotheka Warszawska*), numéro du 1er janvier 1865. L'article de M. Maciejowski a depuis paru en brochure.

main, et son nom jouit chez les Slaves d'une haute autorité. J'avais d'abord traduit son article ; mais il m'a paru, en le relisant, trop long, parfois trop peu clair pour des lecteurs français. Je l'abrégerai donc, et je me contenterai d'exposer la théorie de l'auteur sans en prendre la responsabilité. Je crois, du reste, qu'une étude approfondie des faits qu'il signale pourra amener à d'intéressantes découvertes en histoire et en ethnographie.

De certains titres de la coutume du Nivernais (des droits de blaire, de prise de bêtes, des croîts et cheptels de bêtes, quelles choses sont réputées meubles, conquêts et héritages, des communautés et associations), il résulte évidemment que cette coutume connaît une association de famille, identique à celle des Slaves. Cette association a pour but l'exploitation du sol, ce que Gui Coquille, en sa langue un peu vieillie, appelle *le ménage des champs*.

« Nulle coutume n'a, dit-il, à la moitié près,

tant de chapitres que la nôtre pour régler le ménage des champs.

« Selon l'ancien établissement du ménage des champs en ce pays de Nivernais, plusieurs personnes doivent être assemblées en une famille pour démener ce ménage, qui est fort laborieux.

» Les familles ainsi composées de plusieurs personnes qui, toutes, sont employées chacune selon son âge, sexe et moyens, sont régies par un seul, qui se nomme *maître* de la communauté, élu à cette charge par les autres, lequel commande à tous les autres, va aux affaires qui se présentent ès-villes ou ès-foires et ailleurs, a pouvoir d'obliger ses parsonniers (1) en choses mobilières qui concernent le fait de la communauté, et lui seul est nommé au rôle des tailles et des subsides.

» En ces communautés on fait compte des en-

(1) Associés.

fants qui ne savent encore rien faire, par espérance qu'on a qu'à l'avenir ils feront; on fait compte de ceux qui sont en vigueur d'âge pour ce qu'ils font, on fait compte des vieux, et pour le conseil et pour la souvenance qu'on a qu'ils ont bien fait. »

Tel est en résumé, d'après Gui Coquille, le tableau de la communauté de famille, ainsi qu'elle existait de son temps : ce tableau est complété par une lettre fort curieuse que M. Dupin adressait en 1840, à l'académicien Étienne, et qu'il a jointe à son édition.

Il y raconte la visite qu'il a faite pendant les vacances à une certaine famille Le Jault, résidant de temps immémorial au village de Saint-Benin-les-Bois. Cette famille se composait de trente-six membres, vivant ensemble dans une même maison, et exploitant un domaine indivis de temps immémorial, d'une valeur d'environ 200,000 fr., sous la direction d'un seul chef. M. Dupin entre dans d'intéressants détails (p. 474

et suiv.) sur l'organisation de cette curieuse famille, dont il ne parvient pas à expliquer l'existence.

Ce mystère, M. Maciejowski croit en avoir trouvé la clef.

Il l'explique en supposant que lors des invasions barbares, des Suèves se seront sans doute établis dans le Nivernais. Or, suivant lui, les Suèves (Svavi, Slavi) n'auraient été qu'un rameau de la race slave, rameau moins pur, mélangé d'un élément germanique et celte (1) ; c'est eux qui auraient apporté en France la communauté de famille. Il fait remarquer que cette communauté a longtemps fleuri chez les peuples du Holstein, Slaves germanisés de temps immémorial. Elle n'y disparut qu'en 1558, et encore par une loi expresse. Il ajoute qu'on retrouve la trace d'institutions analogues, dans les parties de

(1) Cette opinion est aussi celle de Grimm.

l'Allemagne où les Suèves ont été autrefois établis.

Ces observations sont fort importantes, et méritent d'être prises en sérieuse considération.

Un détail non moins curieux, c'est l'étymologie nouvelle que M. Maciejowski nous apporte du mot *alleu* dont le sens a été si contesté.

Voici comment Grimm l'explique.

« *Allod* mere proprium ; mot évidemment germanique, *mais qui ne se rencontre jamais dans les anciens monuments du droit allemand*, et seulement dans les lois latines d'où il a passé dans le latin du moyen-âge. Il a pour base la vieille forme haut-allemande *ot*, anglo-saxon, *ead*, anciennes langues du Nord, *autr*, *opes*, *possessio*, d'où dans l'ancien haut allemand *otac*, riche, anglo-saxon, *eadig*, anciennes langues du Nord, *audougr*; *alod* doit signifier ce qui *est complétement propre*. D'après le haut allemand moyen Kleinœte (bijou) (haut allemand du Nord, Klœinod) on peut supposer une forme septentrionale

alœte, dont l'*e* se retrouverait dans le latin *allodium* comme dans *clenodium* (1).

Mais si ce mot était germanique, fait justement remarquer M. Maciejowski, il devrait se retrouver dans les plus anciens monuments de la langue germanique, et non pas seulement dans les constitutions des peuples germaniques rédigées en latin, et désigner non pas toute espèce de richesse, mais seulement celle qui résulte d'acquisitions allodiales. Et il propose comme racine *ot* qui dans l'ancien slave veut dire père. *Alod* signifierait alors les biens venant exclusivement du père, et dévolus aux héritiers en dehors de toute intervention étrangère. Il ne désignerait donc pas les fiefs, mais les *biens propres*.

M. Maciejowski termine en engageant les Français à reprendre à leurs sources les études celtiques (beaucoup trop négligées chez nous, soit dit en

(1) Grimm. Dictionnaire allemand.

passant; elles ne sont nulle part représentées dans notre enseignement supérieur), germaniques et même slaves, pour arriver à une connaissance plus approfondie de leur ancien droit et de leur histoire.

Je ne puis que m'associer à cette conclusion, et je suis sûr qu'aucun lecteur n'en contestera l'opportunité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

CHANTS HÉROÏQUES.

DEUXIÈME PARTIE.

CHANTS LYRICO–ÉPIQUES.

TROISIÈME PARTIE.

CHANSONS POPULAIRES.

(*) Le Bouquet a été reporté par erreur à la page 288.

APPENDICE.

CHANSONS POPULAIRES.

DU RECUEIL DE M. ERBEN.

FIN DE LA TABLE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, 59, RUE DU PLESSIS.



